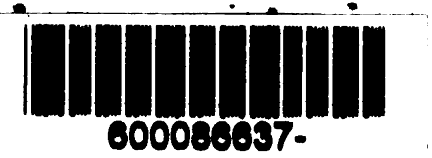



600086637-


600086637-

# ESSAI

## SUR LES SANCTUAIRES PRIMITIFS

## ET SUR LE FÉTICHISME EN EUROPE.

# ESSAI

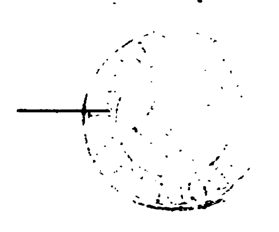
SUR LES

# SANCTUAIRES PRIMITIFS

ET SUR LE

# FÉTICHISME EN EUROPE

PAR CH. TOUBIN.

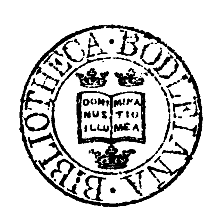


BESANÇON,

IMPRIMERIE DE DODIVERS ET Cie, GRANDE-RUE, 42.

1864

EXTRAIT DU RECUEIL DE L'ACADÉMIE DE BESANÇON.



# INTRODUCTION.

Les anciens étaient fort pieux. Donnez à leur piété tel nom qu'il vous plaira, aveuglement, superstition, fanatisme; elle égalait en vivacité celle des époques et des sociétés les plus religieuses. *Religione vita constat*, a dit un des principaux écrivains romains (1). Les chemins, les fontaines, les eaux en général, le foyer domestique, la construction des bourgs, la fondation des villes étaient placés sous la protection des dieux. A Athènes, le peuple ne s'assemblait jamais sans que l'agora eût été purifiée par le sang de jeunes animaux; à Rome, la religion réglait jusqu'à la taille de la vigne et la greffe des arbres (2). Qui lirait sans étonnement

(1) Pline, Hist. nat., liv. XLV, 13.
(2) Id., loc. cit.

cette pensée de Xénophon au début de son *Hipparchique*? « Pour commander à Athènes la cavalerie, deux choses sont surtout nécessaires, la *piété envers les dieux* et la science de la guerre. » L'*Anabase* du même auteur nous fournit un exemple éclatant de l'entière soumission des Grecs à la divinité. On y voit une armée, qui avait tout intérêt à quitter une position périlleuse, s'obstiner à y rester plusieurs jours, parce que les entrailles des victimes n'étaient pas favorables. Rappellerai-je les oracles consultés à propos de toute décision un peu importante à prendre, le dévouement des Codrus, des Curtius, des Décius? La dévotion des Barbares était encore plus grande. « *Admodùm dediti religionibus*, » dit César étonné de la piété des Gaulois. Elien intitule le chapitre XXXI^e de ses *Histoires diverses:* « Comme quoi il n'y a point d'athées chez les Barbares. » On pourrait multiplier beaucoup ces témoignages, mais les sacrifices humains parlent assez haut et cette coutume abominable, mais qui atteste une foi profonde et illimitée, était répandue partout.

Les faits que je viens de citer sont connus de tout le monde; comment se fait-il cependant que le *point de vue* religieux ait été si négligé dans la plupart des ouvrages écrits sur les temps anciens? L'explication des mythes primitifs a été demandée tour à tour à l'agriculture, à la navigation, à l'astronomie, à la physique, voire à la métaphysique la plus raffinée; on n'a demandé ou rien ou bien peu de chose à la religion,

qui sur une foule de points pouvait seule répondre. J'essaierai de suivre une autre route : Dieu veuille que je n'y trébuche pas trop souvent !

Nous savons assez peu de chose sur le fond de la religion des anciens, telle qu'elle était enseignée à Gnosse, à Eleusis, à Samothrace et dans les colléges des druides. Leurs dieux nous sont déjà mieux connus ; sous la diversité des noms ils paraissent n'avoir pas beaucoup différé d'un pays à l'autre. César dit que les Gaulois se formaient de Jupiter, Mars, Apollon et Minerve *à peu près* la même opinion que les *autres nations*. Sans chercher à pénétrer les dogmes ou à assimiler entr'elles les divinités, tâche bien au-dessus de mes forces, je prendrai les faits à la surface en m'attachant plus aux formes du culte qu'à la théologie et en tenant les yeux plus constamment fixés sur l'Europe ancienne que sur les civilisations orientales que j'ai le malheur de ne connaître que d'une manière trop insuffisante.

D'un bout de l'Europe à l'autre, le culte extérieur offre au début des sociétés un certain nombre de ressemblances qui peuvent se ranger sous neuf chefs principaux, savoir : le culte des arbres, le culte des eaux, les antres sacrés, les bois sacrés, les sacrifices humains, le culte du taureau, les centres sacrés, les enceintes circulaires et enfin la constitution de la caste sacerdotale. J'essaierai d'étudier successivement chacun de ces sujets en insistant moins sur certains

d'entr'eux que j'ai déjà abordés ailleurs ou qui sont suffisamment connus. Peut-être aurai-je à rectifier quelques idées que j'ai émises dans d'autres recherches; je le ferai sans hésitation et sans fausse honte, parce que je ne cherche que la vérité. J'étudierai ensuite les causes des interprétations erronées, qui me paraissent s'être introduites dans la science, et je terminerai en cherchant à reconstituer, à l'aide soit des documents épars dans les livres des anciens, soit de mes observations personnelles, quelques-uns des principaux sanctuaires de la religion primitive.

---

# ESSAI

SUR

# LES TEMPS ANCIENS.

---

## PREMIÈRE PARTIE.

---

### LE CULTE DES ARBRES (1).

> Les arbres furent les premiers temples et nous voyons aujourd'hui les campagnes fidèles encore à la simplicité de l'ancien culte consacrer leur plus bel arbre à la divinité.
>
> PLINE, Hist. natur., liv. XII, ch. 1.

Le culte des arbres paraît avoir été universellement répandu chez les peuples anciens. Entre autres arbres sacrés, je me bornerai à citer, du côté de l'orient, l'arbre des Banyans (*ficus indica,* figuier sacré), les arbres *mubarek* (saints) des Persans, le cyprès de Parsa ou Pasagarde, qui fut longtemps l'objet d'un pélerinage célèbre de la part des musulmans, l'orme d'Ardubad honoré par les Arméniens (2), l'arbre à encens qu'au dire de Pline

---

(1) J'insisterai peu sur ce sujet assez connu aujourd'hui et sur lequel j'ai écrit moi-même un mémoire, sous ce titre : *Du culte des arbres chez les anciens*.

(2) Voir pour plus de détails sur cette partie le savant ouvrage de M. Maury, intitulé : *Histoire des grandes forêts de la Gaule,* pag. 141 et suivantes.



vénéraient les Sabéens d'Arabie (1), et l'arbre Perseis, dont le seul contact, s'il faut en croire Sozomène, guérissait dans la ville égyptienne d'Hermopolis diverses maladies (2). Les poètes nous montrent un laurier et un cyprès honorés par les Troyens. Les Grecs rendaient hommage à l'olivier, au laurier, au chêne et au poirier sauvage. Rome et le Latium avaient le *Figuier Ruminal*, le *St-Cormier*, l'arbre prophétique de la forêt d'Aricie, dont la grande prêtresse était marchande de simples, c'est-à-dire *arboriste*, le *Chêne-Sacré*, sous lequel le chef des Eques reçut les envoyés du Sénat et l'arbre de la *Via ostiensis* encore consacré aux dieux au temps de saint Audacte. En Afrique, saint Augustin combattit vivement la dendrolâtrie (3). Dans la Gaule, le culte des arbres fut proscrit par les conciles d'Arles et d'Auxerre et par quatre capitulaires de Charlemagne; les Séquanes et les Gaulois des *Hautes-Alpes* paraissent avoir honoré plus particulièrement le pommier (4) et de même les peuples du nord de l'Angleterre. Les Germains professaient aussi un culte pour les arbres et en particulier pour l'arbre *Irminsul*. « Les Pfingstannen ou sapins de la Pentecôte, dit M. Maury, sont les héritiers de ces arbres sacrés, qui, suivant la croyance germaine, avaient le don de la parole (5). »

(1) Hist. nat., XII, 30.

(2) Sozomène, Hist. ecclésiast., liv. V.

(3) Notre Algérie conserve encore aujourd'hui des arbres *marabouts* (saints), parmi lesquels les oliviers qui entourent le marabout de Blidah et les jujubiers du marabout voisin de l'Arbah-Djendel.

(4) Etude archéologique sur la vallée de Barcelonnette, par M. Ch. Chappuis, pages 29 et 30.

(5) Maury, ouvrage cité, page 175.

Notons en passant une coïncidence : il y a peu d'années encore, les bergers de la forêt de Chaux (Jura) s'assemblaient pour rendre hommage au chêne précisément le lundi de la *Pentecôte*. M. Maury dit, d'après M. Parrot, que les anciens Prussiens et divers peuples slaves avaient aussi un chêne consacré. C'était le frêne Iggdrasill, qu'honoraient surtout les Scandinaves; ils l'appelaient le *grand arbre du milieu*. « Je me souviens, dit un des personnages de l'Edda, des neuf mondes, des neufs forêts, du *grand arbre du milieu* sur la terre ici bas (1). »

Signalons quelques ressemblances dans le culte des arbres chez divers peuples de l'antiquité. Voici un premier fait. L'arbre sacré abritait souvent la fontaine sacrée; ainsi Ulysse raconte dans l'Iliade qu'il a offert aux dieux une hécatombe au bord d'une source ombragée par un vaste platane. « Je connais un frêne, dit l'Edda (2); on le nomme Iggdrasill. Il s'élève toujours vert au-dessus de la fontaine d'Urd. De là sortirent les trois vierges de beaucoup de science. » A Lieu-Saint, où je place la *Media Regio* de la Gaule, l'arbre saint touche à la fontaine sainte dite de *Saint-Hilier*.

La forêt de Dodone produisait, dit-on, d'étranges concerts, grâce à des vases d'airain suspendus aux arbres et frappés par des chaînes qu'agitait le vent. Pline décrit dans les termes suivants le tombeau de Porsenna, roi d'Etrurie : « Le sommet de toutes ces

(1) Edda, Voluspa, vers 7.
(2) Ibid, vers 13 et suivants.

pyramides est couronné par un globe d'airain, où sont suspendues des sonnettes et des chaînes qui, agitées par le vent, rendent un son semblable à celui de Dodone (1). » Ce dernier fait est, il est vrai, étranger au culte des arbres, mais il m'a semblé mériter cependant une mention. Le village de Guyans (Doubs) a un chêne dit *du Sabbat*, dont nul n'approche, au dire des gens du pays, sans entendre des *carillons* et des *sonneries*.

On sait le rôle que jouait le gui de chêne dans la mythologie gauloise; c'était la panacée par excellence et la plante incombustible. Virgile dote également de vertus surnaturelles *l'Aureus Ramus* de la forêt sacrée de Cumes. Linnée rapporte dans son voyage en Vestrogothie, que la croyance populaire de ce pays voyait dans le gui de chêne un préservatif contre l'incendie. Dans le comté de Galles, le gui figure encore aujourd'hui, comme récemment en France, dans les fêtes du nouvel an.

La pomme eut aussi un grand rôle dans l'antiquité; ce fut elle qui séduisit ou enchanta Adam et Eve, Atalante, Maëldin et Merlin. La tradition s'est continuée jusques vers notre époque. En 1657, Mathieu Stoop de Waes (Belgique) fut condamné à être brûlé vif pour avoir *ensorcelé au moyen de pommes* Jeannette Simoens, épouse de Nicolas Hélias (2).

L'arbre de vie et celui de la science du bien et du

---

(5) Pline, Hist. nat. XXXVI, 20.
(1) Olim, Procès des sorcières, par J.-B. Cannaert, page 67.

mal étaient placés l'un et l'autre au *milieu* d'Eden. L'arbre sacré *Irminsul* s'élevait aussi chez les Germains au *centre* de la terre (1) et de même chez les Scandinaves, le frêne Iggdrasil nommé le *grand arbre du milieu*. Le Koran s'écarte seul de la tradition en plaçant au bord du paradis et non au centre, l'arbre prototype qu'il nomme *le lotus de la limite* (2).

« Le lotus était tout *couvert*, » dit le livre saint des musulmans, en parlant de l'arbre *de la limite* et sans désigner ce qui le couvrait (3). Cette expression trop concise embarrasse fort les commentateurs arabes, qui vont jusqu'à dire que l'arbre était masqué par des troupes d'anges. Voici des faits analogues qui résoudront peut-être la difficulté : Une loi de Théodose le jeune défendait d'honorer les arbres chargés de bandelettes (*redimitam vittis arborem*). Les Latins échappés au naufrage suspendaient et clouaient des ex-voto aux branches et au tronc d'un olivier de la campagne de Rome :

Ubi figere dona solebant
Laurenti divo et votas suspendere vestes (4).

M. Maury dit des arbres sacrés de la Perse : « Ces arbres vénérés portent le nom de *Dirakt i fazel*, les excellents arbres ; on les couvre de clous, d'ex-voto, d'amulettes, de guenilles (5). » Dans son traité de l'*Idolâtrie*,

---

(1) Ozanam, les Germains, page 78.
(2) Le Koran, chap. LIII, verset 14.
(3) Ib., verset 16.
(4) Virgile, Eneide, XII, vers 761.
(5) Je demande à M. Maury la permission de lui faire observer que ces clous ne sont autre chose que ceux qui fixent les lambeaux d'étoffe, lambeaux qui disparaissent bien vite, tandis que le clou reste.

Léonard Ruben dit qu'au commencement du XVIe siècle les Esthoniens consacraient encore à leurs dieux des arbres qu'ils décoraient de diverses étoffes ; Pallas en raconte autant des Ostiaks. Dans la vaste plaine, qui sépare Sétif de Constantine, est à l'heure présente un chêne marabout, qui est en singulière vénération chez les Arabes. Chaque individu de ce peuple, qui passe par là, récite au pied de l'arbre quelques prières en roulant les grains de son rosaire, puis il fixe sur l'arbre un lambeau d'étoffe qu'il emprunte souvent aux pans de son burnous; ces chiffons sont si nombreux que les feuilles ne se voyent presque plus (1). Voilà bien, ce me semble, le mot de l'énigme du Koran. En France, l'arbre de Saint-Hilier, dont j'ai parlé tout à l'heure, était encore, quand je le vis en 1861, tout chargé de lambeaux d'étoffes cloués autour du tronc.

Un dernier mot sur la dendrolâtrie. Les anciens regardaient leurs arbres sacrés, non comme des emblêmes des divinités, mais bien comme de véritables dieux. On les ornait de bandelettes ; on leur consacrait les dépouilles de l'ennemi tué, comme fit Romulus vainqueur du roi des Céminiens ; on s'acquittait par des ex-voto des promesses qu'on leur avait faites à l'heure du péril ; des autels étaient dressés à leurs pieds, comme nous l'apprend un vers de Sédulius :

Arboreis alius ponit radicibus aras ;

(1) Je dois ce renseignement à l'obligeance d'un excellent observateur, qui a longtemps vécu en Afrique, M. Fourtier, payeur des finances dans le département de l'Hérault.

on leur offrait de l'encens, comme cela peut se déduire d'un passage d'Osée (1); on leur adressait la parole, comme Merlin l'adresse au *pommier doux,* et ils étaient censés parler eux-mêmes, comme les chênes de Dodone, les Pfingstannen et l'arbre d'Eden, qui, d'après une tradition rabbinique, apostropha le serpent. Voilà un premier fait de fétichisme; nous en trouverons d'autres.

### LE CULTE DES EAUX.

> Magnorum fluminum capita veneramur; subita ex abdito vasti amnis eruptio aras habet. Coluntur aquarum calentium fontes et stagna quædam vel opacitas vel immensa altitudo sacravit.
> SENECÆ EPIST., Epist. XIL.

Je me bornerai à mentionner d'abord un certain nombre de sources sacrées prises dans les diverses parties du monde ancien. Antioche avait une fontaine Castalie, qui était fort honorée (2); celle de Cyanée, près de la Lycie, ne l'était pas moins. Hérodote dit en propre termes que les Perses rendaient un culte aux fleuves (3). En Troade, le Scamandre avait un prêtre spécial :

> ὅς Σκάμανδρον
> Ἀρητὴρ ἐτετύκτο.

Je citerai seulement en Grèce un second Scamandre (Béotie), une seconde fontaine Castalie (Delphes), la fontaine Dircé (Thèbes), deux fontaines Aréthuse, l'une

(1) Osée, chap. IV.
(2) Evagrii, Hist. ecclés., liv. I.
(3) Hér., liv. I, 138.

à Ithaque, l'autre en Sicile. En Italie, les eaux étaient consacrées au dieu Clitumne et à la déesse Juturne :

> Diva deam stagnisque fluminibusque sonoris
> Præsidet.

A Rome, toute fontaine était sacrée, « *nullus fons non sacer,* » dit Servius. En Afrique, nous voyons saint Augustin réprimander fortement ceux qui faisaient des vœux aux fontaines. Lors de l'introduction du christianisme, les sources sacrées de la Gaule reçurent pour la plupart des noms de saints ; M. l'abbé Cochet signale en Normandie celles de Saint-Saens, Saint-Hellier, Saint-Ribert et Saint-Valery. Le dolmen de Primelen (Finistère) touche à une fontaine sacrée (1). *Lieu-Saint* a la source de *Saint-Hilier* et Saizenay (Jura) une *Fontaine Merlin*. Le concile d'Arles (452) et celui de Leptines proscrivirent cette idolâtrie qu'un capitulaire de Charlemagne qualifia à son tour de *pessimus usus et Deo execrabilis*. En Angleterre, le roi Canut en fit autant. M. de la Villemarqué signale une *Fontaine-Sainte* (Holy Well), dans l'île de Glastonbury et dans la crypte même de l'église de l'abbaye, qui passe pour avoir été substituée à un sanctuaire druidique. La Scandinavie avait, outre sa fontaine d'Urd, celle de l'île sainte d'Héligoland, dont on ne devait puiser les eaux qu'en gardant un profond et religieux silence.

Les eaux étaient honorées par les anciens à divers titres, et, sous ce rapport, on peut les diviser en médi-

(1) La Villemarqué, Barzaz-Breiz, introd., page 46.

cinales, prophétiques, poétiques, merveilleuses, miraculeuses et lustrales. Citons quelques exemples :

EAUX MÉDICINALES.— Evagrius nous apprend que les eaux de la fontaine Castalie d'Antioche guérissaient diverses maladies. En Grèce, les malades, qui allaient consulter l'oracle d'Amphiaraus, buvaient sans doute de l'eau de la fontaine du sanctuaire ; car dans le cas de guérison, ils y jetaient de l'argent et de l'or (1). Tite-Live nous apprend que les eaux médicinales de Cumes étaient célèbres et Ovide, que les malades allaient boire celles de la forêt d'Aricie. Notons bien que Cumes et Aricie étaient par excellence des lieux sacrés. En France, la fontaine Saint-Hilier (Lieu-Saint) passe actuellement encore pour guérir la fièvre, et les malades y jettent des pièces de monnaie tout aussi bien que dans celle du sanctuaire d'Amphiaraus. Onoz (Jura) a une *Fontaine-d'Or* (*fons auri*) et on trouve dans le Doubs *Fontaine-Argent;* d'où viennent ces noms ?

EAUX PROPHÉTIQUES. — En Asie, la fontaine de Cyanée, que j'ai nommée déjà, annonçait l'avenir. « A Colophon, dit Pline, il y a dans la grotte d'Apollon de Claros un lac, dont l'eau communique à un rare degré l'esprit prophétique, mais abrège la vie de ceux qui osent en boire (2). » Tacite ajoute en parlant du prêtre de ce sanctuaire. « Il ne fait que demander le nombre et le nom des personnes, se retire dans une caverne, y boit de *l'eau d'une fontaine mystérieuse,* et ensuite,

---

(1) Pausanias, Attiques, Description du sanctuaire d'Amphiaraus.
(2) Hist. natur., liv. II, 106.

quoiqu'il ne soit communément ni lettré ni poète, il donne ses réponses en vers sur ce que chacun a désiré intérieurement savoir (1). » S'il faut en croire Servius, la fontaine de Dodone annonçait l'avenir par le plus ou le moins d'agitation de ses eaux. A Patras était une fontaine que Pausanias appelle un *oracle très véridique*; on la consultait à l'aide d'un miroir posé sur la surface de l'eau.

Fatidica Cephissos aqua

dit Lucain en parlant du Céphise. Citons encore la fontaine d'Apone près de Padoue. « Bientôt après, dit Suétone (2), Tibère se rendant en Illyrie visita l'oracle de Géryon près de Padoue; le sort l'avertit de jeter des dés d'or dans la fontaine d'Apone pour obtenir une réponse à ses demandes; or il amena tout d'abord le nombre le plus élevé. » Dans les *Nibelungen*, ce sont les *femmes des eaux* qui prédisent à Hagène sa triste fin.

Eaux poétiques. — Nous venons de voir que le prêtre d'Apollon de Claros recevait d'une source mystérieuse le don des vers en même temps que la connaissance de l'avenir. La Béotie avait sa fontaine *Hippocrène* consacrée aux Muses. Simonide dit de celle de Delphes : « La belle et sainte eau des Muses..., la fontaine Castalie qui sort des cavernes prophétiques. » Une de ces fontaines inspiratrices, la fontaine d'Urd, enfanta chez les Scandinaves les *trois vierges de beaucoup de science*.

---

(1) Tacite, Annales, liv. II, 54.
(2) Suétone, Tibère, XIV.

Eaux merveilleuses. — La liste en serait longue, mais je ne citerai que quelques exemples en les prenant de préférence dans les principaux sanctuaires. La fontaine Inope (Délos) était intermittente ; celle de Dodone, intermittente aussi, présentait encore une autre singularité explicable, je crois, par un dégagement d'hydrogène carboné. « La fontaine de Jupiter a Dodone, dit Pline (1), est froide et comme glacée ; qu'on y plonge un flambeau allumé, il s'éteint ; qu'on approche le flambeau éteint, il se rallume. » La fontaine du Soleil (Oasis d'Ammon) était tiède le matin, froide à midi et bouillante à minuit (2). Celle de Pouzzoles, lieu tout voisin de Cumes, était si chaude qu'en peu d'années, s'il fallait en croire Pausanias, elle décomposait les tuyaux de plomb, qui lui servaient de conduite.

Eaux miraculeuses. — Diverses fontaines opéraient des prodiges. Celles qui se nommaient Lethés faisaient perdre, disait-on, le souvenir du passé, mais les fontaines *Mnémosynes* fortifiaient au contraire la mémoire et celui qui avait bu de leurs eaux avant de consulter l'oracle n'oubliait rien de tout ce qui lui était révélé (3). La mère d'Achille le plongea dans les eaux du Styx pour le rendre invulnérable. Le marais Triton (Thrace) avait une propriété encore plus surprenante. D'après Vibius Sequester, quiconque s'y baignait neuf fois était changé en oiseau.

---

(1) Hist. natur., liv. II, 106.
(2) Quinte-Curce. liv. IV, 7.
(3) Pausanias, Bœot., Description du sanctuaire de Trophonius.

Eaux lustrales. — A ce genre appartenait la fontaine Hercyna, qui prenait sa source dans l'antre même de Trophonius ; nul ne consultait l'oracle sans s'être purifié d'abord dans ses eaux. Les Germains plongeaient dans les eaux lustrales leurs enfants nouveau-nés, sorte de baptême qui rappelle celui qu'administrait saint Jean-Baptiste et le baptème d'immersion des premiers chrétiens. On sait le rôle important de la *Fontaine d'Ablution* dans le Mahométisme ; toute mosquée en possède une située à l'entrée de l'édifice et quelquefois une seconde dans l'intérieur. Pétrarque fut encore témoin à Cologne d'une cérémonie lustrale. « Toute la rive, écrit-il à un de ses amis, était couverte de plusieurs rangs de femmes, troupe innombrable et charmante... Toutes s'empressaient à l'envi et beaucoup, le front couronné d'herbes odorantes, les manches retroussées derrière le coude, baignaient dans le courant leurs mains blanches et leurs bras, en échangeant je ne sais quels doux murmures que je ne comprenais point... On me répondit que c'était l'antique usage de la nation, que c'était la persuasion de tout le peuple et surtout des femmes, qu'avec l'ablution de ce jour, le fleuve emmenait tous les maux qui menaçaient l'année et qu'ensuite il n'arrivait plus rien que d'heureux : qu'ainsi chaque année cette cérémonie lustrale était observée avec une fidélité infatigable et le serait longtemps encore (1). »

Les hommes n'étaient pas seuls soumis à l'ablution,

(1) F. Petrarcha, De rebus famil. Epistol., liv. I, ep. 4.

elle s'étendait jusqu'aux dieux. En Egypte, le bœuf Apis était plongé dans la *Fontaine-des-Prêtres* (1). A Rome, la pierre noire, qui représentait Cybèle, subissait l'immersion dans le ruisseau de l'Almon (2). Autant en faisaient les Germains à l'égard d'Hertha. « Le pontife, dit Tacite (3), ramène dans le temple la déesse fatiguée de sa résidence chez les mortels. Ensuite le char et le voile et, si vous voulez le croire, la déesse elle-même sont baignés dans un lac mystérieux ; des esclaves sont employés à cet office et aussitôt après le même lac les engloutit. »

Indépendamment des sources et des cours d'eau, les anciens honoraient encore les eaux stagnantes. « Certains étangs sont sacrés, dit Pline, soit à cause de l'épaisseur de leurs eaux, soit à cause de leur profondeur. » Sans compter le fleuve Triton en Crète, nous connaissons quatre marais Tritons, savoir en Thrace, en Béotie, en Arcadie et en Lybie ; les trois derniers passaient pour avoir vu naître Athéné. Plusieurs de ces étangs étaient situés dans le voisinage d'importants sanctuaires. Dodone avait plusieurs marais ; Enna, métropole religieuse de la Sicile, possédait le lac Pergusa. Au dire de Strabon, les deux temples de Diane *Limnée* et de Bacchus *Lymné*, situés l'un et l'autre dans le Péloponnèse, étaient entourés de marais (en grec Λίμνη), et de là, ajoute cet historien, le surnom des deux divinités. Les eaux de ces étangs sacrés étaient-elles

(1) Pline, Hist nat., VIII, 71.
(2) Ovide, Fastes, IV, 339.
(3) Tacite, Germ. XL.

bien noires et bien profondes, on supposait qu'elles communiquaient avec les enfers. Aristophane a fait de la vraie couleur locale en plaçant un chœur de grenouilles à l'entrée des régions plutoniennes, où il fait descendre Dionysos. Curtius voulant se dévouer aux divinités infernales se précipite dans la mare qui a pris son nom. Le lac Averne, qui faisait partie du grand sanctuaire de Cumes, passait pour une des principales entrées des enfers.

Voici quelques particularités relatives au culte des eaux. D'après le passage de Sénèque, que j'ai pris pour épigraphe, les sources des fleuves avaient leurs autels. M. Baudot a retrouvé le temple de la déesse Séquana ; beaucoup d'objets et une inscription votive ont été découverts à la fontaine de l'Etuvée près d'Orléans. Nous avons vu que le Scamandre possédait un prêtre et que les pèlerins des fontaines sacrées jetaient de la monnaie dans certaines d'entr'elles. Les Gaulois déposaient les trésors nationaux dans leurs lacs sacrés, qu'au dire de Strabon, les Romains vendirent plus tard à l'encan à des industriels, qui en retirèrent de grandes richesses. La fontaine Aréthuse de Sicile avait une enceinte sacrée (1); il en était de même du lac sacré des Aborigènes situé à Cutilie. « Les habitants, dit Denys d'Halicarnasse, l'entourent d'une enceinte pour empêcher que personne n'approche de ses eaux, excepté au moment de certaines fêtes, pendant lesquelles ils font des sacrifices (2). » Le *Champ Sacré* des Séquanes a un

(1) Polybe, XII, frag. 19.— (2) Denys d'Halicarnasse, liv. I, ch. 2.

étang nommé *Clais-du-Patère*, dénomination qui, à mon avis, signifie l'*Enceinte du Druide*, comme j'ai essayé de l'établir ailleurs (1). On se rappelle que près de la source de *Primelen* est un dolmen; en Palestine, la pierre de *Zobeleth* touchait également à une fontaine, celle de *Rogel*. Adonias, fils de David, immola près de cette fontaine « des béliers, des veaux et toutes sortes de victimes grasses, » avant de se faire sacrer par le grand prêtre Abiathar (2). Horace fut moins généreux, mais s'il ne promit qu'un chevreau, ce fut du moins directement à la fontaine elle-même :

> O fons Blandusiæ, splendidior vitro,
> Cras donaberis hœdo.

Aujourd'hui encore, à Alger, certains indigènes immolent tous les mercredis, au soleil levant, des moutons ou des poules au bord des deux sources *Aïoun, Beni Medad* situées sous les rochers qui bordent la plage Bab-El-Oued (3). Les sacrifices des Francs se faisaient à l'aide d'un sang plus précieux. Dans son expédition d'Italie, Théodebert, déjà chrétien cependant, voulant se rendre propice le fleuve du Pô qu'il avait à passer avec son armée, fit égorger un certain nombre de femmes et d'enfants, dont les cadavres furent jetés par son ordre dans le lit de la rivière. « Le peuple de Magdebourg, dit M. Ozanam (4), croit encore que la

---

(1) Champ-Sacré des Séquanes, page 56.
(2) Rois, III, 1.
(3) Victor Bérard, Indicateur de l'Algérie, page 142.
(4) Les Germains, 2e édition, page 87.

Saale veut chaque année sa victime et qu'elle la prend parmi les plus beaux jeunes gens du pays » M. Ozanam explique cette tradition par la fascination des gouffres d'eau, qui attirent les nageurs et causent leur mort; j'y verrais plus tôt un souvenir des sacrifices humains faits en l'honneur des divinités fluviales, et d'autant mieux que c'étaient précisément les plus jeunes et les plus beaux de chaque espèce animale, qui étaient offerts aux dieux (1).

Résumons ceci. Les eaux avaient leurs autels, leurs temples, leurs enceintes, leurs prêtres; elles annonçaient l'avenir; on reconnaissait leurs services par des présents d'argent; des victimes leur étaient immolées, même des victimes humaines. Ici encore nous rencontrons le fétichisme un peu moins accusé peut-être que dans l'hommage dendrolâtrique, mais incontestable cependant.

### LES ANTRES SACRÉS.

> Et si quis specus saxis penitus excisis montem suspenderit, non manufactus, sed naturalibus causis in tantam laxitatem excavatus, animum tuum quâdam religionis suspicione percutiet.
> SENEC. EPISTOL., Epist. XLI.

Le rôle des antres sacrés formait une ressemblance de plus dans la religion des anciens. Ces antres étaient de diverse origine et de diverses époques. Les uns

(1) Un autre souvenir de ces sacrifices aux rivières se retrouve dans les simulacres humains nommés *argées*, que les prêtres de Rome jetaient chaque année solennellement dans le Tibre.

étaient naturels, comme l'antre Corycien situé sur les flancs du Parnasse et celui de la grande déesse au bord du fleuve Peucella (Phrygie) ; d'autres, sans doute de seconde époque, avaient été construits, comme la caverne de Trophonius ; d'autres encore, tels que les labyrinthes et les catacombes, ont pu n'être d'abord que de simples carrières de pierres que la religion a plus tard consacrées. Beaucoup de ces antres étaient souterrains et on descendait pour y entrer ; d'autres au contraire, comme ceux de Van (Arménie), avaient été taillés dans le roc à une assez grande hauteur. Je citerai d'abord, selon la méthode que je me suis imposée, quelques exemples pris çà et là.

« Les Perses, dit Maternus dans son traité de l'*Erreur des religions profanes*, appellent encore Mithra leur grande divinité, et pour expliquer les cérémonies du culte qu'ils lui rendent, ils se cachent dans des cavernes. » La ville de Bamiam (royaume de Caboul) a d'immenses temples construits dans le roc, temples qui se retrouvent dans le Kourdistan oriental et à Meraga près d'Artaxata. L'Egypte avait ses hypogées de Syouth et ses célèbres nécropoles souterraines. Au temps de Pline, on voyait encore des traces du labyrinthe de Lemnos. L'entrée de la vaste grotte d'Antiparos était chargée d'inscriptions. Naxos et l'Arcadie avaient des cavernes consacrées à Dyonisos et à Démeter la noire. La Crète possédait son fameux labyrinthe; la Sicile nous offre l'antre d'Enna, par où Pluton vint ravir Proserpine et celui de Syracuse, dans lequel il entraîna la jeune vierge vers les demeures souterraines. Je citerai en

Italie l'antre de Cumes et celui d'Amsanctus, décrits tous deux par Virgile. Les hypogées de la Gaule sont connus d'une manière moins positive, fait qui tient d'une part à l'absence d'annales nationales remontant jusqu'à cette époque, et d'autre part à ce que les premiers prêtres chrétiens ont bouleversé et comblé la plupart de ces lieux sacrés; mais si les témoignages sont rares, ils ne manquent cependant pas absolument. « Les druides, dit Pomponius Méla (1), communiquent une foule de connaissances à l'élite de la jeunesse qu'ils instruisent secrètement et pendant vingt années *au fond des cavernes* ou des bois les plus cachés. » On peut regarder presque à coup sûr comme ayant été un lieu druidique la vaste et belle grotte du département de l'Hérault connue sous le nom de *Bouma de las Fadas* (Baume des Fées). Le village de Myon, qui touche à Alaise, a une *Barme* (Baume) *au Prêtre*, qui n'a pas encore été fouillée; Molain possède la *Grotte de Saint-Bilbalbô*, qui, à mon avis, était l'antre prophétique du Champ-Sacré des Séquanes. Nous trouvons enfin les grottes de Lokmariaker, de Gavr'innis, de Tumiac, de Plouharnel, peut-être aussi l'*Eglise Soubs Terre* de Chartres et la crypte de Notre-Dame de Paris (2), où ont été découverts le *Cernunnos* et l'*Esus Trigaranos*. L'Irlande a son antre de Saint-Patrice qu'Erasme trouvait si semblable à celui de Trophonius

---

(1) Pomponius Méla, liv. III, 2.

(2) Ces deux derniers temples étaient-ils déjà à l'état d'*hypogées* aux époques druidiques et gallo-romaines? C'est une question sur laquelle je ne saurais me prononcer.

qu'il n'hésitait pas à le supposer copié sur ce modèle (1).

Les antres sacrés peuvent être considérés à trois points de vue principaux : 1° comme antres méphitiques; 2° comme sanctuaires; 3° comme lieux de sépulture.

ANTRES MÉPHITIQUES. — A Hylœ, près de Magnésie, était une caverne, dont Pausanias fait un singulier récit. Les vapeurs, qui s'en exhalaient, donnaient une telle force aux prêtres du dieu qu'ils portaient, dit l'écrivain grec, les plus grands arbres et se jetaient impunément du haut de rochers fort élevés. Ailleurs ces exhalaisons communiquaient l'esprit prophétique. « L'oracle de Delphes, dit Strabon, consiste en une caverne profonde, dont l'orifice est peu large. Il en sort des vapeurs, qui produisent une fureur divine ; le trépied est placé dessus (2). » A Hiérapolis (Phrygie) ce n'était pas la prêtresse, mais le pélerin lui-même qui s'asseyait au-dessus du gouffre méphitique. Dans certains lieux les émanations produisaient un assoupissement accompagné de visions. Latinus va consulter l'oracle de Tibur.

Multa modis simulacra videt volitantia miris
Et varias audit voces fruiturque deorum
Colloquio (3).

L'antre méphitique se présente encore sous un autre

(1) Erasme, Adages, Chiliadis I, cent. 7.
(2) La Gaule avait ses *trous fumeux*, que comblèrent les premiers prêtres chrétiens, mais c'est tout ce que j'ai pu en savoir jusqu'à présent.
(3) Eneide, liv. VII, v. 81 et suivants.

aspect. « On a donné, dit Pline (1), le nom de soupiraux et de fosses de Caron à ces fosses, qui exhalent un air mortel. Tel est chez les Hirpins près du temple de Méphitis le lieu appelé Amsanctus, où jamais homme ne mit le pied sans être frappé de mort. » Virgile appelle ces antres *Sœvi Spiracula Ditis* et Lucrèce les qualifie de *portes des régions infernales*.

2° Sanctuaires. — Les antres furent les premiers temples (2). C'est là que naquirent les dieux et que vécurent les prêtres et les législateurs des peuples anciens. D'après Apollodore d'Athènes, Rhéa accoucha de Zeus dans l'antre de Dictée, où, au dire d'Aratus, il fut seulement caché par les Curètes immédiatement après sa naissance. Saint Cyprien raconte dans son traité de la *Vanité des Idoles* qu'on montrait dans cet antre le sépulcre du Dieu. Hermès était appelé Σπηλαίτης, c'est-à-dire *habitant des cavernes* (3). Stace nous fait voir Mithra dans son antre :

Seu Persei sub rupibus antri
Indignata sequi torquentem cornua Mithram.

Orphée est dans sa grotte, quand Jason va le prier d'accompagner les héros Miniens (4). D'après Strabon, le Gète Zamolxis, qui passait pour dieu, vivait dans une caverne. En Egypte, Mycérinus demeura sous terre pendant six années ; on connaît aussi la grotte cos-

(1) Hist. natur., liv. II, ch. 96.
(2) L'anglais *holy*, saint, paraît venir de *hole*, autre, plutôt que de l'allemand *heil* et *heilig*.
(3) Σπήλαιος, grotte.
(4) Apoll., Argon., v. 71 et suiv.

mique de Zoroastre. C'était dans un antre que Numa allait consulter Egérie. D'après Pomponius Méla, les Druides enseignaient dans des cavernes. « Je connais, dit Taliésin, le sens des signes qui sont gravés sur *la grotte* du grand Druide. » Et de même dans l'Edda : « A la porte des cavernes gémissent les *dvergues*, les sages des montagnes sacrées (1). »

Les cérémonies de la religion s'accomplissaient dans les mêmes lieux. « C'était, dit M. Magnin, au fond d'un antre ou pendant la nuit dans les bois, que les Hiérophantes de Samothrace et de Lemnos exécutaient la cérémonie religieuse nommée la *mort cabirique.* » Les mystères de Cybèle et d'Attis étaient célébrés dans un antre du mont Arctos (Phrygie). Les oracles de Trophonius se rendaient dans l'antre même, et aussi ceux de Cumes :

Ab Phæbi nondùm patiens, immanis in antro
Bacchatur vates.

La fontaine sacrée se trouvait souvent dans l'intérieur de la caverne, comme, par exemple, l'*Hercyna* dans le sanctuaire de Trophonius. Pomponius Méla décrivant *l'antre Corycien* de Cilicie, s'exprime ainsi (2) : « Là un large fleuve, qui ne fait pour ainsi dire que paraître, s'échappe d'une large source, et après avoir parcouru avec impétuosité un assez court espace, s'abîme et disparaît. » Sans nous éloigner de notre sujet, nous pouvons relever ici une coïncidence de dénomi-

(1) Voluspa, v. 211.
(2) Pomponius Méla, I, 13.

nations, qui n'est peut-être pas sans intérêt. Au fond de la grotte d'Antiparos se trouve un lieu nommé l'*Autel* (1). Une chambre du vaste réduit, que les Candiotes regardent comme le labyrinthe du mont Ida, s'appelle *la Chapelle* (2); l'antre de Saint-Bilbalbô, dans le *Champ-Sacré* des Séquanes, a une curieuse stalagmite, qui sans avoir aucune ressemblance avec les autels chrétiens, est cependant désignée dans le pays sous le nom de l'*Autel*. Remarquons que le mot *Baume*, par lequel la langue française désigne les plus anciennes grottes, n'est autre chose que le grec βωμὸς qui signifie *Autel*.

3° Lieux de sépulture.— Les prêtres ne permirent pas à Hérodote de visiter la partie souterraine du labyrinthe d'Egypte, parce qu'elle renfermait les tombeaux des rois et des crocodiles sacrés (3). D'après le voyageur Paul Lucas, la grotte de l'Estale est remplie de momies. « On déposait, dit un des savants de la commission d'Egypte (4), les corps des personnages importants dans ces réduits cachés et d'un accès si difficile. Le désir de soustraire les dépouilles des morts aux insultes, et même aux regards des vivants, a fait creuser les hypogées que de tous côtés on rencontre

(1) Je n'ignore pas que M. de Nointel, ambassadeur de France au XVII^e siècle près la Sublime-Porte, fit célébrer dans la grotte d'Antiparos une *messe de minuit*. Le nom de l'*autel* vient-il de cette messe ou l'ambassadeur ne la fit-il célébrer dans ce lieu assez étrange qu'à cause de la dénomination préexistante?

(2) « Locum capella, quasi sacellum, Itali indigitant, » Colovic. Itiner. Hierosolomit. et Syr., Antwerp., 1619, page 76.

(3) Hérodote, II, 148.

(4) Description de l'Egypte antique, description II, ch. XIII, p. 8.

dans les montagnes de la Haute-Egypte. » Les rois de Perse se faisaient de même ensevelir dans les cavités du *Mont-Royal*, à quatre phlètres de Persépolis; le voyageur Corneille Lebrun dût se traîner sur le ventre pour arriver jusqu'à un de ces tombeaux, dont quatre étaient taillés dans le roc à une certaine hauteur. « C'est une chose assez singulière, dit M. Hommaire de Hell (1), que le goût des Persans pour les excavations artificielles sur les escarpes des rochers. On en remarque plusieurs du côté de la ville (Van), dont il est impossible de comprendre l'usage, attendu qu'elles sont inaccessibles. » Ce sont sans doute aussi des tombeaux qu'on n'a juchés si haut que pour les mettre à l'abri de toute violation. La France a également ses nécropoles souterraines des plus anciens temps ; je citerai seulement celle qui fût découverte en 1842 près de Crécy (Seine-et-Marne), et celle de Mizy (Marne) fouillée en 1861 (2). On connaît assez les catacombes de Rome; ne renferment-elles absolument que des sépultures chrétiennes? Je crois que les premiers chrétiens n'ont fait que continuer un usage qu'ils avaient trouvé établi déjà et depuis longtemps. « Rien toutefois n'autorise, dit M. de Rémusat dans un travail tout récent (3), à ne peupler les catacombes que des héros de la religion, et même on a pu supposer que dans quelques places,

---

(1) Voyage en Turquie et en Perse, t. II, p. 508.

(2) A. Carro, Mémoire sur les monuments primitifs, ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions, page 5.

(3) Ch. de Rémusat, Un musée chrétien à Rome, Revue des Deux-Mondes, 15 juin 1863.

d'autres que des chrétiens avaient trouvé leur dernier asile; des emblêmes païens ont du moins été admis. » L'auteur ajoute dans le même article : « Nous comprendrons mieux ces premiers tâtonnements de l'art chrétien en regardant de plus près aux peintures des catacombes ; on dit que celles de Naples portent des marques encore plus visibles de l'antiquité païenne. »

## LES BOIS SACRÉS.

> Si tibi occurrit vetustis arboribus et solitam altitudinem egressis frequens lucus et conspectum cœli densitate ramorum aliorum alios protegentium submovens, illa proceritas silvæ et secretum loci et admiratio umbræ in aperto tam densæ atque continuæ, fidem tibi numinis facit.
> SENEC. EPISTOL., Epist. XLI.

Certaines forêts étaient, comme les eaux et les arbres, l'objet d'un culte universel chez les anciens, ou pour parler plus exactement, elles étaient, comme les antres, le lieu et le théâtre du culte. Je citerai seulement quelques exemples. Strabon nous apprend que l'Egypte, pays cependant peu forestier, avait des *bois sacrés*; au rapport de Quinte-Curce, l'oracle d'Ammon en comptait deux. Pomponius Méla s'exprime ainsi sur le compte des Arimphéens, peuples des bords du Tannaïs : « Ceux-ci sont singulièrement amis de la justice ; ils *vivent dans les bois* et se nourrissent de fruits sauvages ; ils sont tous chauves, hommes et femmes ; aussi les regarde-t-on comme *sacrés*, et ils sont tellement respectés des peuples les plus barbares, que quiconque se réfugie

chez eux y trouve un asile inviolable (1). » Dans ces Arimphéens, qui étaient regardés comme *sacrés* et dont le territoire servait d'*asile*, je ne puis m'empêcher de voir des prêtres au milieu de leur forêts saintes. Les Grecs donnaient à leurs bois sacrés divers noms; ils les appelaient Δρυμὸς, Ἄλσος, Τέμενος, Ὄργας, Σκοτάνη, Σκοτιτάς, et Ἴδα. Δρυμὸς vient de Δρῦς, arbre; Ὄργας, nom des lieux solitaires et boisés, où se célébraient les mystères dionysiaques, a donné naissance au mot *orgies*. Pausanias mentionne en Arcadie et en Laconie deux localités situées au milieu *d'épaisses forêts de chênes* et nommées, l'une Σκοτάνη et l'autre Σκοτιτάς; la racine est Σκότος, *ténèbres*. Jupiter avait à Scotitas un temple sous le nom de Ζεὺς Σκοτιτά (2). « Les bois touffus s'appelaient Ida, » dit Pausanias dans ses *Phociques*. La Troade avait un mont Ida bien connu :

Idæumque nemus; hinc fida silentia sacris.

L'Ida de Crète n'était pas moins célèbre. Diodore nous montre à Gnosse un bois sacré de cyprès. Près de Rome était la forêt sainte d'Aricie.

Nemora alta remotis
Incolitis lucis,

dit Lucain aux Druides. Quelques-unes de ces forêts druidiques nous sont connues par la tradition; je citerai celle de *Senart*, près de *Lieu-Saint*. « Près d'Oudon (Anjou), dit M. Maury (3), se voyait au XVI[e] siècle l'an-

(1) Pomponius Méla, liv. I, 19.
(2) Pausanias, liv. III, ch. 10. Les commentateurs traduisent à tort *Jupiter qui répand les ténèbres.*
(3) Histoire des forêts de la Gaule, page 231.

tique forêt de Niviseau, que la tradition donnait comme ayant été l'un des siéges du culte druidique. » Tacite dit des Germains (1) : « Ils consacrent des bois et des forêts entières, et ils donnent des noms de divinités à ces profondeurs mystérieuses, où ils adorent ce que leurs yeux ne voient pas. » L'Allemagne a conservé sur plus d'un point le souvenir de ces bois sacrés (heilige Forst). Suetonius Paulinus fit abattre les forêts saintes de l'île de Mona (2). Au XI[e] siécle, Upsal avait encore, au rapport d'Adam de Brême, son bois sacré.

Ces bois sacrés étaient très épais, très sombres, pleins d'une religieuse terreur. Lucain en décrit un dans les termes suivants :

> Lucus erat longo numquàm violatus ab ævo.
> Obscurum cingens connexis aere ramis
> Et gelidas altè submotis solibus umbras.

Les prêtres paraissent avoir choisi de préférence les dépressions de terrain enveloppées de toutes parts par la forêt. Tel était Amsanctus :

> Densis hunc frondibus atrum
> Urget utrinquè latus nemoris (3).

Ces lieux enfoncés et ténébreux portaient chez les anciens les noms de *Cuma, Coma* et *Kûm* (4). Le grand

---

(1) Germ., IX.
(2) Tacite, Annales, liv. XIV, 30.
(3) Eneid., VII, v. 563.
(4) On lit dans Ducange : « Cuma, Coma, ut infrà Comba, locus declivis, propensus, in vallem desinens. » Et à l'article *Cumba* : « *Cumba*, hispanis *Comba*, est curvatura, Vasconibus locus declivis et propensus qui in vallem desinit. Armoric. *Combant*... Anglo-Saxonibus etiam *Comb* est vallis montibus undiquè obsita, quemadmodùm veteribus Britannis Kûm, ut observat Cambdenus in dæmoniis. »

sanctuaire de *Cumes* est assez connu ; la forêt y couvrait tout :

Spelunca alta fuit, vastoque immanis hiatu
Scrupea, tuta lacu nigro nemorumque tenebris (1).

Et ailleurs :

Divinosque lacus et Averna sonantia silvis (2).

Enfin, à propos du gui de chêne qu'Enée doit cueillir :

Hunc tegit omnis
Lucus et obscuris claudunt convallibus umbræ (3).

*Obscuræ convalles* est la périphrase poétique de *Cumæ*. Stace appelle Cumes, *Cyme* :

Et Ausonii pridem Laris hospita Cyme (4).

Ausone emploie dans ses idylles le mot de *Cumbæ* pour désigner la même localité :

Euboicæ referunt per Averna sonantia Cumbæ.

*Cumæ, Cyme* et *Cumbæ* sont donc bien trois formes du même radical, dont le sens est *vallée étroite et ténébreuse*. Voilà bien les *abditi saltus* dans lesquels Pomponius Méla nous apprend que les Druides enseignaient. Le *Champ-Sacré* des Séquanes a deux territoires nommés *Combe-aux-Prêtres*. Les lieux ténébreux situés sous terre ne se nommaient plus *combes,* mais *catacombes* ou combes souterraines.

Me permettra-t-on d'émettre ici une conjecture? à

(1) En., VI, 236.
(2) Ibid, III, 441.
(3) Ibid, VI, 138.
(4) Stace, Sylves, liv. V, 168.

mon avis le mot de *Cimmériens* est tout simplement un dérivé de *Cumæ* ou de *Cyme*. Au dire des écrivains de l'antiquité il y avait, ou plutôt il y avait eu trois peuples de ce nom; car ces faits sont d'une époque antéhistorique, et au temps d'Hérodote, par exemple, les Cimmériens n'existaient plus nulle part comme corps de nation. Les Cimmériens du nord-est avaient habité les bords du Pont-Euxin, c'est-à-dire les mêmes contrées que ces Arimphéens, que je me crois autorisé à prendre, soit pour des prêtres, soit pour un peuple régi tout théocratiquement. Là aussi étaient les fameux Hyperboréens, qui passaient les jours et les nuits à célébrer les louanges d'Apollon, et qui apportèrent en Grèce le culte des premières divinités. Ces contrées pontiques sont essentiellement forestières; dans une lettre à saint Basile, saint Grégoire de Naziance parle des forêts épaisses qui couvraient le pays. Ovide y place un bois sacré, qu'il décrit dans les termes suivants :

Est nemus et piceis et frondibus atrum,
Vix illùc radiis solis adire licet (1).

Plutarque parlant des Cimbres, qu'il nomme aussi *Cimmériens*, s'exprime ainsi : « La partie la plus considérable et la plus belliqueuse de cette nation était située aux extrémités de la terre près de la mer extérieure et occupait un pays couvert *d'ombrages, plein de bois et presque inaccessible au soleil à cause de la profondeur et de l'épaisseur des forêts* (2). » L'historien ajoute que

(1) Hér., epist. XII. — (2) Plutarque, Vie de Marius, XI.

les nuits de ces contrées égalaient en durée les jours ; saint Grégoire écrit encore à saint Basile que les Cimmériens pontiques étaient condamnés à une nuit de six mois. Voilà, à propos de deux peuples déjà, l'idée d'obscurité et de ténèbres associée au nom de Cimmériens. Passons à ceux d'Italie ; les faits seront ici plus concluants. « Le navire, dit Homère (1), parvint alors aux bornes du profond Océan. C'est là que se trouvent et la ville et le peuple des Cimmériens *enveloppés de ténèbres et de nuages*. Jamais le soleil éclatant ne les *éclaire de ses rayons*, mais sans cesse une *nuit funeste* couvre ces mortels infortunés. » Or, quel était le pays de ces Cimmériens ? Paulus et Festus les placent précisément entre Baies et Cumes ; Ephore et Strabon en font tout autant (2). L'auteur du *Culex* a dit très heureusement :

Avia *Cimmerios* inter distantia *lucos* (3).

Les Cimmériens d'Italie n'étaient selon toute vraisemblance que les prêtres de Cumes, c'est-à-dire en rendant au mot *Cumæ* ou *Cyme* son sens propre, les prêtres des *abditi saltus* ou des *combes* ténébreuses du grand sanctuaire campanien et ceux du Pont n'étaient autre chose que les prêtres Hyperboréens et Arimphéens, dont nous avons parlé plus haut. Précisons davantage encore. Je ne nie pas l'existence de peuples cimmériens, mais je crois que ces peuples ont tiré leur

---

(1) Odyss. ch. XI, vers. 13 et suiv.
(2) Strabon, Dübner-Müller, édit. de 1853, page 203.
(3) Culex, vers 231.

nom de celui de leurs prêtres et d'une des formes du culte, fait naturel à une époque purement et absolument théocratique et dont nous verrons du reste d'autres exemples.

### LES SACRIFICES HUMAINS.

Τῶν δὲ ἱερείων ςφίςι τό κάλλιςτον ἄνθρωπός ἐςτιν. PROCOPE, De bello gothico, II, 15.

Voici encore un trait de ressemblance entre les religions anciennes, ressemblance que j'indiquerai aussi rapidement que possible. Manéthon nous apprend qu'à Idithya et Hieropolis, les Egyptiens brûlaient des hommes tout vivants dans les jours de calamité publique. Busiris sacrifiait, dit-on, les étrangers aux dieux. Amestris, mère de Xerxès, fit enfouir en terre douze hommes vivants pour obtenir des dieux la prolongation de sa vie; dans la seconde guerre médique, les Perses enterrèrent vifs neuf jeunes Thraces et neuf jeunes filles de la même nation dans le territoire dit les *neuf voies* (1). Strabon mentionne les sacrifices humains accomplis par les *Albani* du Caucase. Les peuples de la Tauride sacrifiaient les étrangers à leurs dieux et s'il faut en croire la légende grecque, Iphigénie faillit leur immoler son propre frère. Mithridate offrit une vierge aux Furies (2). Jephté versa le sang de sa fille pour acquitter une promesse faite au Dieu d'Israël. Dans l'île de Chypre, les habitants de Salamine immo-

(1) Hérod., V, ch. ᵛ.
(2) Julius Obsequens, ch. 116.

lèrent chaque année jusqu'au temps d'Adrien une victime humaine à Jupiter (1); Dosidas cité par Clément d'Alexandrie en dit autant des peuples de Lesbos. L'Athénien Erecthée immola sa fille à Perséphone; avant la journée de Salamine, Thémistocle fit couler le sang de prisonniers Perses pour apaiser Bacchus Omestès. Aristomène sacrifia en une seule fois trois cents hommes à Jupiter. Dans leur guerre contre Agathocle, les Carthaginois offrirent en un seul jour aux dieux deux cents jeunes gens des premières familles de la république; Tertullien dit dans son *Apologétique* que l'immolation d'enfants à Saturne dura à Carthage jusqu'au proconsulat de Tibère. En Italie, s'il faut en croire Plutarque, Faunus immolait les étrangers à son père Mercure. Marius sacrifia sa fille aux dieux *Averrunci*. Malgré les sénatus-consultes, les sacrifices humains ne furent jamais entièrement supprimés à Rome. « Nous avons vu encore de nos jours, dit Pline, enterrer vivants dans le Forum Boarium un homme et une femme, soit Grecs, soit de quelque autre nation avec qui nous étions en guerre (2). » Au temps de Tertullien et de Minutius Felix, le sang humain continuait à couler dans la même ville sur les autels des dieux. « Aujourd'hui encore, dit ce dernier, on adore Jupiter Latiaris en égorgeant un homme et ce qui est digne du fils de Saturne, c'est qu'il veut se repaître du sang d'un criminel (3). » Ai-je besoin de rappeler les mannequins

(1) Lactance, Instit. div., liv. I, 21.
(2) Hist. nat., XXVIII, 2.
(3) Min. Felix, octav., ch. XXIX. — Tertullien, Apolog., ch IX.

d'osier que les Gaulois remplissaient de victimes destinées à périr dans les flammes? Tacite témoigne que les autels de l'île de Mona étaient fréquemment arrosés du sang des captifs (1); le même historien dit en parlant des Semnones : « A une époque déterminée, dans une forêt consacrée par le culte de leurs aïeux et par une antique terreur, se rendent par députations toutes les peuplades du même sang : le sacrifice d'une victime humaine, immolée publiquement, y commence les horribles cérémonies de leur rite barbare (2). » Les Scythes consacraient à Mars des victimes humaines (3). Abdel-Mottalib, aïeul de Mahomet, fit vœu que si Dieu lui accordait dix enfants mâles, il lui en sacrifierait un devant la Caaba. Procope dit que les Scandinaves regardaient l'homme comme la victime la plus agréable à la divinité. Lors de la fête de Lethra, qui se célébrait chaque neuvième année dans l'île de Séeland, neuf hommes étaient immolés avec autant de chiens et de coqs. L'auteur d'un des chants de l'Edda se vante d'avoir été suspendu neuf nuits entières à un arbre, après avoir été percé d'un coup mortel et offert en sacrifice à Odin (4). Adam de Brême raconte qu'un voyageur avait compté jusqu'à soixante-douze victimes humaines suspendues en même temps aux arbres de la forêt sacrée d'Upsal (5).

---

(1) Ann., liv. XIV, 30.
(2) Germ., ch. XXXIX.
(3) Pomponius Méla, liv. II, 1.
(4) Edda Sæmundar, t. III, Havamal, 141.
(5) Adam de Brême, cap. 233.

### LE CULTE DU TAUREAU.

Ibat enim populus ad adorandum vitulum usque in Dan... Altare similiter fecit in Bethel ut immolaret vitulis quos fabricatus fuerat.
Rois, III, ch. 12.

Les peuples anciens honoraient unanimement le taureau, fait archéologique qui, malgré son importance, a été fort négligé par les savants. L'Egypte adorait le taureau sacré Mnévis et le bœuf Apis, qui après sa mort se transformait, dit-on, en dieu Sérapis (1). Selon d'autres, le bœuf Apis était l'incarnation d'Osiris (2). Isis était représentée tantôt seulement avec des cornes, tantôt avec une tête de vache sur un corps de femme; Plutarque l'appelle Κεράσφορος, c'est-à-dire la *cornue*. Hathor, autre divinité égyptienne, était également adorée sous la forme d'une vache (3). Astarté, la grande déesse de la Phénicie, portait sur sa propre tête une tête de bœuf en guise d'ornement royal (4) et les monnaies de Sidon la montrent plusieurs fois assise sur un taureau (5). Cet animal tient une grande place dans le Zend-Avesta et les autres livres orientaux; il est né d'Ormuzd. C'est du sang du taureau Aboudad égorgé par le glaive d'or qu'a été formé le monde. Le

(1) « Après sa mort le bœuf-dieu (Apis) était invoqué sous le nom de l'Osor-Apis et par corruption de Sérapis. » (Maury, Hist. des relig. de la Grèce, t. III, p. 278.)
(2) Id., loco cit.
(3) Plutarque, Isis et Osiris, XXXIX.
(4) Spon, XXII^e Dissertation.
(5) Maury, ouvrage cité, t. III, p. 214.

dieu Védique Soma portait le surnom de *Taureau;* un bas-relief assyrien, publié par M. Layard, porte un dieu, dont le front est armé de quatre cornes. Les Thraces représentaient Sabazius avec des cornes de taureau (1).

Passons en Palestine; nous y trouverons le culte du taureau sous des formes plus explicites. Pour détourner le peuple d'aller sacrifier à Jérusalem, Jéroboam établit deux veaux d'or, l'un à Béthel et l'autre à Dan (2). Déjà dans le désert les Israélites avaient forcé Aaron à leur fabriquer un veau d'or qu'ils s'étaient mis à adorer (3). Les prophètes ne cessèrent de s'élever contre cette idolâtrie. « Ils s'étaient fait, dit le livre des *Rois*, deux veaux de métal fondu; ils avaient planté de grands bois; ils avaient adoré tous les astres du ciel et avaient servi Baal. Ils sacrifiaient leurs fils et leurs filles et les faisaient passer par le feu (4). » Et ailleurs : « Ils ont négligé tous les préceptes du Seigneur leur Dieu et ils se sont fait deux veaux de métal fondu (5). » Indépendamment de Béthel et de Dan, la taurolâtrie avait dans la vallée de Tophet un important sanctuaire, où Achab et Manassé firent passer leurs propres enfants par le feu. La divinité, à laquelle étaient offerts ces abominables sacrifices, était, on le sait, le fameux Moloch. « Les Rabbins assurent, dit don Calmet (6), que la statue de Moloch était de bronze, assise sur un trône de

(1) Mémoire des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XIII, Dissertation par Fréret. — (2) Rois, III, ch. 12. — (3) Exode XXXII. — (4) Rois, IV, 17. — (5) Ibid, 16. — (6) D. Calmet, Dissertation sur Moloch, Comment. sur le Lévitique, page 24.

même métal, ornée des ornements royaux ; sa tête était comme *celle d'un veau.* » Un grand feu était allumé sous l'idole et quand l'airain était brûlant, les parents offraient aux dieux, au milieu du bruit des tambours et des trompettes, leurs fils et leurs filles (1). « Ils ont bâti, dit Jérémie, les lieux hauts de Tophet, qui est dans la vallée du fils d'Ennom, pour y consumer dans le feu leurs fils et leurs filles (2). » Le pieux roi Josias renversa ce lieu d'abomination « afin que personne ne sacrifiât son fils ou sa fille à Moloch en les faisant passer par le feu (3). »

Le culte du taureau était entièrement tombé en désuétude dans la Grèce à l'époque hellénique et les Grecs ne se souvenaient même plus de l'avoir pratiqué autrefois, mais les traces de ce culte peuvent cependant être retrouvées chez eux. « Héros Bacchus, dit un hymne des Eliens, courant avec ton pied de bœuf, digne taureau, digne taureau (4). » Les Grecs appelaient ce dieu Βουγενὴς, Βούκερως, Δίκερως, Ταυρῶπος, Ταυρόμορφος, Ταυρομέτωπος, Ταυροκερώς et enfin Κεραῖος ; les Latins lui donnaient de même les qualifications de *Tauricornis*, *Tauriceps* et *Tauriformis*. A Cyzique, ce dieu était représenté sous la forme d'un taureau (5) ; Festus le

---

(1) Abominandum id idolum concavum et æneum fuisse tradunt authores, quod capite vitulum, diademate insignito, reliquâ parte hominem exprimebat ; quod cum igne subjecto totum ignesceret, et mox brachia expansa contraheret, ejus cultores filios suos filiasque summâ crudelitate ejus complexibus cremandos tradebant. Colovic, Itiner. Hierosolyt., page 291.

(2) Jérémie, ch. VII.

(3) Rois, IV, 23.

(4) Plutarque, Questions grecques, ch. XXXVI.

(5) Athénée, liv. XI, par. 476, 31.

dépeint armé de cornes. Dans la description du *Bouclier d'Hercule,* Hésiode donne à Poseidôn les épithètes de Ταύρεος, Ταύρειος et Ταῦρος. Athéné était appelée à Athènes Ταυροπόλα et à Andros, Ταυροπόλος. M. Maury voit dans Apollon καρνεῖος un dieu cornifère (1); d'après MM. Creutzer et Guigniaut, Latone avait le taureau pour attribut. Junon était appelée Βοῶπις, mot équivalent de Ταυρῶπος et Ταυρομέτωπος et qui, à mon avis, doit se traduire, ὤψ signifiant *visage* aussi bien qu'*œil,* par les mots Junon à la *tête de taureau* ou de génisse et non pas Junon aux *yeuxde bœuf,* comme on l'a fait jusqu'ici. « Homère, dit Spon, donne souvent à ses déesses l'épithète de Βοῶπις, c'est-à-dire qui a des *yeux de bœuf;* mais ce qui était un éloge en ce temps là, serait une injure en celui-cy. » Le sens que je propose est encore, je l'avoue, moins flatteur pour la déesse, mais il a du moins un solide fondement historique et Junon se trouve de cette sorte n'avoir rien à envier à Isis, Hathor, Dionysos et Moloch. Comme Isis, avec laquelle elle a été quelquefois confondue, Io était représentée avec des cornes de génisse (2); elle accoucha d'Epaphus dans une caverne de l'île d'Eubée, caverne nommée *Boos Aulé*, c'est-à-dire l'*antre du bœuf.* Artémis portait les noms de Ταυρὼ et Ταυροπόλος; l'intaille n° 1501 de la bibliothèque impériale la représente assise sur un taureau. Des cornes de bœufs garnissaient les murs du temple de Diane situé sur le mont Aventin.

---

(1) Maury. Hist. des rel. de la Grèce, t. II, p. 180.
(2) Fragments attribués à Pétrone, fragment XVIII.

Je passe pour le moment sous silence la Crète, la Sicile et l'Italie, mais je ne tarderai pas à y revenir. Les nations gauloise, germanique et scandinave honoraient le taureau tout aussi bien que les Grecs, les Egyptiens et les Asiatiques. On connait le *Cernunnos* de Notre-Dame de Paris représenté, lui aussi, avec des cornes et le *Tarvos Trigaranus* du même lieu ou *Taureau aux Trois-Grues*. M. Maury voit dans le vocable *Cernunnos* une forme du grec Κέρας (1). D'après une tradition vivante encore aujourd'hui à Malain (Mediolanum), qui était à mon avis le *Champ sacré* d'une tribu éduenne, un veau d'or y est quelque part enfoui sous le sol (2). Ne nous étonnons pas de trouver si souvent le *veau* au lieu du *taureau;* les anciens immolaient d'ordinaire aux dieux de jeunes animaux et ils représentaient les dieux eux-mêmes sous les plus jeunes formes. Voici un passage important de Plutarque : « Remplis d'admiration pour les soldats romains..... les Cimbres les laissèrent aller à des conditions honorables, dont ils convinrent en jurant sur leur *taureau d'airain* (3). » Une tête de taureau en or fut trouvée dans le tombeau de Childéric. Dans la cosmogonie de l'Edda, la *vache* était la seconde des créatures et la mère des Ases.

Le taureau fut donc une des plus anciennes divinités, divinité, non pas symbolique, mais positive et immé-

---

(1) Histoire des religions de la Grèce, t. II, page 180.

(2) A Ainvelle (Haute-Saône) un fragment de taureau de bronze a été trouvé dans un lieu nommé le *Teuret*.

(3) Vie de Marius, XXIII.

diate. Peu à peu l'antropomorphisme se substitua au zôomorphisme, mais la nouvelle mythologie ne parvint jamais à se dégager sous ce rapport entièrement de l'ancienne. Ce ne furent pas seulement les dieux nouveaux qui empruntèrent au taureau son nom et quelques-unes de ses formes, mais encore les héros et les rois. Des statues de Séleucus le représentaient avec des cornes de taureau ; Lysimaque figure sur une médaille avec des cornes, soit de bœuf, soit de bélier. Consultée par Attale premier du nom, la Pythie lui répondit : « Courage, ô toi qui a des cornes de taureau, tu auras l'honneur de la royauté. » Ce passage est de Diodore (1) ; Pausanias raconte également dans ses *Phociques* que l'oracle de Delphes appela ce même roi de Pergame *Tauricorne*. Moïse lui-même était représenté, non avec des aigrettes de feu, comme quelques-uns le disent, mais avec dc véritables cornes (2). Le Koran désigne Alexandre-le-Grand sous le nom de *Dhoul-Karnein*, c'est-à-dire *possesseur de deux cornes* (3). Les cornes du taureau étaient regardées comme l'emblême de la puissance. « Le préteur Génucius Cippus, dit Valère Maxime (4), sortait de Rome en habit de guerre. Comme il passait sous la porte, on vit se développer en sa personne un prodige singulier et inouï ; il lui poussa subitement comme deux cornes sur la tête.

---

(1) Diod. de Sic., Excerpta vatic., CV.

(2) « Et cornuta facie » (Ducange, art. Festum asinorum). Le Moïse de Michel-Ange a des cornes rudimentaires, mais enfin ce sont des cornes.

(3) Koran, La Caverne, LXXXII.

(4) Valère Maxime, liv. V, ch. 6.

Les aruspices consultés répondirent qu'il serait roi, s'il rentrait dans la ville. Pour empêcher l'accomplissement de cette prédiction, il se condamna de lui-même à un exil perpétuel. »

Et Latiæ parebunt cornibus arces,

dit Ovide dans son récit du même fait (1). On croit entendre le Psalmiste s'écriant : *Et cornu ejus exaltabitur gloriâ,* » ou l'auteur de l'Apocalypse disant à son tour : « Les dix cornes, que vous avez vues, sont dix rois, à qui le royaume n'a pas encore été donné, mais ils recevront comme rois la puissance en une même heure avec la bête (2). » Vigenère prétend que le mot hébreu *keren* signifiait à la fois *corne* et *couronne;* en grec Κέρας, gén. Κεράτος, *corne,* n'est pas sans quelque ressemblance avec Κράτος, *force,* souveraineté. Je citerai un dernier fait. Un bœuf étant venu s'abattre aux pieds de Vespasien, les témoins de cette scène en conclurent que l'empire était réservé à l'habile général.

La numismatique suffirait à elle seule pour démontrer le culte du taureau. Les médailles de Pessinunte portaient cet animal au revers ; de même celles de Nysa (Carie) et de Sibibonda (Phrygie) (3). Les médailles des Polyrrhéniens étaient marquées d'une tête de Jupiter avec un bœuf au revers. D'après Montfaucon, le bœuf était l'animal symbolique de l'Eubée ; les médailles des Erétriens portent une tête de Diane avec le bœuf au

---

(1) Ovide, Métamorph., liv. XV, vers. 565.
(2) Apocalypse, ch. XVII, 12.
(3) Maury, Hist. des religions de la Grèce, t. III, p. 129.

revers. Diane et le bœuf se retrouvent sur une autre médaille, qui figure sous le n° 28 dans le cabinet de M. J. Rousseau; mais ici le bœuf a la tête humaine. Les monnaies de Paros portent la tête de Méduse et au revers un bœuf. Thésée, dit Plutarque, fit graver sur la monnaie athénienne l'empreinte d'un bœuf. Pollux nous apprend que la monnaie nommée *didrachme* portait l'image d'un bœuf et que de là était venu le dicton appliqué par le peuple aux orateurs vendus : « Le bœuf se promène sur sa langue. » Le taureau est figuré sur un grand nombre de vases peints et de camées de la Grande Grèce; Naples, Noles, Esernium, Thurium avaient pour emblême cet animal qui se voit très-souvent sur les médailles de ces villes avec une face humaine. « Le roi Servius, dit Pline, fit le premier représenter sur des pièces d'airain l'image d'une brebis ou d'un bœuf (1). » Plutarque dit à son tour : « La plus ancienne monnaie des Romains porte l'empreinte d'un bœuf, d'un mouton, ou d'un porc (2). » Et ailleurs : « Les Romains usèrent encore d'une autre sorte de monnaie portant l'image d'un bœuf, d'un mouton ou d'un porc (3). » Diverses médailles du cabinet de M. J. Rousseau, attribuées aux Massaliotes, aux Bituriges, aux Turons et aux Trévires portent, soit une tête de bœuf, soit un taureau cornupète (4).

Les Grecs et les Romains, nous l'avons dit déjà, avaient perdu tout souvenir du zôomorphisme. Pour

---

(1) Histoire naturelle, XVIII, 3. — (2) Vie de Publicola, XIII. — (3) Plutarque, Questions romaines, XIL.— (4) Catalogue des Monnaies nationales de la collection de M. J. Rousseau, passim.

expliquer les faits que je viens d'exposer, ils ont eu recours à mille suppositions souvent fort romanesques. Si les statues de Séleucus étaient ornées de cornes, c'est que ce roi avait mérité cet honneur en préservant Alexandre de la fureur d'un taureau, fait qui n'est nullement historique, mais tout inventé pour la circonstance. D'après les commentateurs arabes, Alexandre est appelé *possesseur de deux cornes,* parce qu'il avait soumis l'Orient et l'Occident, explication qui a au moins l'avantage de conserver aux cornes leur signification emblématique. Thésée avait gravé le taureau sur les monnaies d'Athènes en commémoration de sa victoire sur le Minotaure ou sur le taureau de Marathon. Pausanias raconte gravement que les Corcyréens avaient fait don à Apollon Pythien d'un taureau d'airain en reconnaissance de ce qu'un de ces animaux se trouvant au bord de la mer leur avait signalé par des mugissements réitérés la présence d'une troupe considérable de thons. L'Océan et les fleuves, véritables dieux pour les anciens, étaient représentés en cette qualité avec des cornes

Et gemina auratus taurino cornua vultu

dit Virgile en parlant de l'Eridan. Les anciens cherchaient à se tirer d'affaire en disant que les fleuves étaient nommés *cornigères* à cause de leurs confluents ou bien encore en comparant leur fureur à celle des taureaux (1).

(1) « Taurorum specie simulacra fluminum, id est cum cornibus, formantur, quod sunt atrocia ut tauri. » (Festus).

Ces mêmes problèmes ont fort préoccupé aussi les savants modernes. La solution la plus accréditée aujourd'hui est celle de M. Maury, qui, partant de la forme de la lune à son croissant, convertit en divinités lunaires tous les dieux cornifères. Diodore de Sicile avait dit déjà en parlant d'Isis : « Les Egyptiens la représentent avec des cornes pour exprimer la forme que prend la lune dans sa révolution mensuelle (1). » J'accorderais, s'il le fallait absolument, qu'Isis, Hathor, Astarté, Io et Diane ont pu à la rigueur être des emblêmes lunaires, mais en était-il de même de Dionysos, de Sabazius, d'Apis et de Mnévis? En était-il de même de Poseidôn, de Moloch, de Cernunnos et de l'Esus-Trigaranus! Les divers olympes eussent été, dans ce cas, peuplés entièrement de dieux lunaires. Etaient-ce aussi des personnages lunaires qu'Alexandre, Séleucus, Lysimaque, Attale et Moïse? Un autre défaut de ce système est de méconnaître, en Grèce et en Italie, la phase fétichiste et zôomorphiste, phase que l'humanité toute entière paraît avoir traversée et dont nous avons retrouvé déjà chez ces mêmes Grecs et ces mêmes Italiens deux éléments importants et qui impliquent les autres, savoir : *le culte des arbres* et le *culte des eaux*. Plutarque dit très bien dans sa *Vie de Numa :* « Numa défendit également aux Romains de croire que dieu eut *forme de bête* ou d'homme (2). »

Le culte du taureau est donc un fait bien positif.

---

(1) Diod., liv. I, 12.
(2) Vie de Numa, ch. XIV.

Voyons maintenant si à l'aide de cette notion nouvelle, il ne nous sera pas possible de résoudre quelques énigmes des temps anciens.

Voici d'abord une conjecture relativement au nom de la Tauride. D'après Antoninus Liberalis, les habitants de ce pays avaient été nommés *Taures* à cause d'un *Taureau* que les dieux avaient substitué à Iphigénie, au moment où elle allait être immolée. Notre illustre historien, M. Henri Martin, fait venir le nom de cette péninsule de *Tôr* qui en gaélique et en kimrique signifie *montagne*. Sans doute la Crimée est un pays assez montagneux, mais le voisinage du Caucase lui grandement tort à ce point de vue. Rappelons-plutôt qu'Artémis portait les noms de Ταυρῶ et Ταυροπόλος, que les médailles des Eretriens ont la tête de cette déesse, et au revers un *bœuf,* et enfin qu'une autre médaille porte Diane et au revers un bœuf à tête humaine (1). Or, où était le principal sanctuaire de cette Artémis *Taurô?* Précisément dans la Chersonnèse, où sa prêtresse Iphigénie lui immolait tous les étrangers. Divers commentateurs ont rattaché l'un à l'autre les noms de Tauride et de Diane Taurô, mais en prétendant que la déesse a tiré son nom de la contrée. A mon avis, le contraire seul est vrai et c'est la déesse qui a donné son nom au pays.

Voici un fait plus important. Pour bien le comprendre, rappelons-nous la piété profonde des anciens, leur dévotion au taureau et le prestige religieux qu'ont

(1) Médaille n° 28 du cabinet de M. J. Rousseau.

exercé et exercent encore certaines localités, Delphes, Samothrace, Dodone, Délos, Cumes, Jérusalem, La Mecque, Médine, Rome, Lorette, Saint-Jacques de Compostelle, Einsiedeln, etc., localités qui, pour la plupart, n'ont eu d'importance qu'à dater du moment où un sanctuaire y fut fondé. « Faites-nous des dieux qui marchent devant nous, » dirent les Israélites à Aaron pendant leur fuite d'Egypte; Aaron leur fit fabriquer un veau d'or. « Après y avoir bien pensé, dit le Livre des Rois, Jéroboam fit deux veaux d'or et il dit au peuple : « N'allez plus à l'avenir à Jérusalem ; Israel; voici vos dieux qui vous ont tiré de l'Egypte! Et il les plaça l'un à Béthel et l'autre à Dan. » Voilà un fait simple, positif et raconté historiquement; le voici maintenant chez les Grecs sous une forme légendaire. D'après Apollodore d'Athènes, Cadmus étant allé consulter l'oracle de Delphes, la Pythie lui ordonna de fonder une ville à l'endroit où il verrait une génisse s'arrêter et tomber à terre ; Pausanias dit qu'on montrait encore de son temps à Thèbes le lieu où l'animal s'était arrêté. Ovide fait parler l'oracle dans les termes suivants (1) :

Bos tibi, Phœbus ait, Solis occurret in arvis ;
Hâc duce carpe viam et quâ requieverit herbâ
Mænia fac condas Bæotiaque illa vocato.

N'est-ce pas là la répétition du fait de Béthel et de Dan? Ovide fait venir Béotia, Βοιωτία, de Βοῦς; voilà à mon avis une autre Tauride. Les médailles béotiennes

(1) Métam., liv. III.

portent le bœuf. Le même Apollodore raconte encore qu'Ilus fonda Ilium à l'endroit où un bœuf, qui lui avait été donné par le roi du pays, s'arrêta et se coucha (1). Ilium, nous le verrons plus loin, était un des principaux sanctuaires de l'Asie. Enfin un autre taureau conduisit une colonie dans le pays des Opiques et ce fut sous ces auspices que la nation Samnite fut, dit-on, fondée. Deux villes de ce peuple portaient le nom de *Bovianum* (2). Ces bœufs conducteurs de colonies rappellent de bien près le *Veau d'or* qui *marchait* devant les hébreux. Peut-être, au lieu de n'être qu'une idole en métal, l'animal était-il vivant, comme le bœuf Apis; mais vivant ou non, il était un des dieux de la tribu émigrante. Les prêtres savaient bien le faire arrêter où cela leur semblait le plus avantageux, et un sanctuaire se trouvait ainsi fondé dans cet endroit, sanctuaire qui, comme ceux de Dan et Béthel, attirait bientôt toute la population du pays.

Qu'étaient-ce que les deux taureaux d'Æetès, roi de Colchide? Ils avaient des pieds d'airain (Χαλκόποδας) et ils jetaient le feu par la bouche et les naseaux. Il semble que ces taureaux là n'étaient pas sans quelque parenté avec le Moloch de la vallée de Tophet.

La Crète avait son Minotaure, ou *Taureau-Minos* (3), auquel Athènes devait offrir, tous les neuf ans, un cer-

(1) Apollod. d'Ath., liv. III, ch. 10.

(2) On trouve aussi dans la Grande-Grèce le peuple des Vitellenses. Chassés d'Italie, les Boii se réfugièrent chez les Taurisques. (Strabon, V, 1.)

(3) Τον Μίνω καλούμενον Ταῦρον (Pausanias, I, 27).

tain nombre de jeunes garçons et de jeunes vierges; c'était aussi des enfants qu'on offrait à Moloch. « Le Minotaure, dit Diodore, avait depuis la tête jusqu'aux épaules la figure d'un taureau; pour le reste, il ressemblait à un homme (1). » Voilà bien la tête de Moloch pareille, selon D. Calmet, à *celle d'un veau*. Le Minotaure habitait le labyrinthe, c'est-à-dire un de ces hypogées si chers aux religions primitives; l'hôte et le lieu se convenaient à merveille. Nous aurons à étudier plus loin le grand sanctuaire, dont le labyrinthe était le temple souterrain.

La Sicile avait son taureau dit *de Phalaris*. Ce taureau était d'airain; il était creux, on le remplissait de victimes humaines, puis un grand feu était allumé dessous (2). Voilà bien encore Moloch; toute la différence est que l'un était entièrement *taureau* et l'autre seulement par la tête. Phalaris vouait à la mort tous les étrangers; autant en faisaient Busiris en Egypte (3) et dans la Tauride, les prêtres d'Artémis Taurô.

Rome posséda aussi son Taureau sacré devenu plus tard odieux, comme le Minotaure et le Taureau de Phalaris, grâce aux progrès de la civilisation; Virgile l'appelle *Cacus* (4), c'est-à-dire le *Mauvais*. Nulle part, il est vrai, le grand poète latin ne dit expressément que Cacus ait été *taureau*, mais cela ressort de tous les détails de la légende. Ce fut en recherchant les *bœufs* de Géryon

---

(1) Diod.. IV, 77.
(2) Verrines, l. IV et Polybe, l. XII, fragm. de Valois, fragm. XVI.
(3) Busiris n'est peut-être que βοῦς ἱερὸς, le Taureau sacré.
(4) Eneide, liv. VIII, vers. 193 et suivants.

qu'Hercule pénétra dans l'antre du monstre. Comme Moloch et le Minotaure, Cacus n'était homme qu'à demi.

Semi-Hominis Caci facies

De même que les taureaux de Tophet et d'Agrigente, il était de métal fondu, puisque Vulcain était son père,

Huic monstro Vulcanus erat pater.

Il jetait le feu par la bouche comme ses frères de Colchos.

Illius atros
Ore vomens ignes, magnâ se mole ferebat.

Sa demeure était un labyrinthe sous Rome même :

Hîc spelunca fuit vasto submota recessu (1),

Enfin les sacrifices humains se pratiquaient dans ce labyrinthe, comme dans celui de Crête,

Solis inaccessam radiis semperque recenti
Cæde tepebat humus (2),

J'espère établir plus loin qu'aucun des caractères du sanctuaire primitif ne manquait à Rome, ou pour mieux dire, que Rome peut être regardée comme le type du sanctuaire primitif.

César nous apprend que les Gaulois remplissaient d'immenses *simulacres en osier* d'hommes vivants destinés à périr dans les flammes. Les *Commentaires*

---

(1) Ovide dit de même dans *les Fastes :*

*Pioque domo, longis spelunca recessibus ingens...*

(2) Ovide confirme aussi cette tradition :

*Squalidaque humanis ossibus albet humus.*

auraient bien dû nous dire quelle était la forme de ces idoles. Peut-être était-ce aussi celle du Taureau, et d'autant mieux que cet animal était adoré par les Gaulois et notamment par les Cimbres.

Une tradition, qui s'est perpétuée jusqu'à nous, atteste que le taureau d'airain servit encore d'instrument pour le supplice des premiers chrétiens. Dans un cantique publié de nos jours sons le titre de *Martyre de Saint-Eustache,* on lit les vers suivants qui offrent plus d'intérêt historique que d'agrément littéraire (1) :

Mais les faux dieux, objet de mon horreur,
N'auront de moi que mépris et outrage.

ADRIEN.

Enfermez-le dans ce taureau d'airain,
Sa femme aussi, ses deux enfants encore;
C'est par le feu que j'en veux voir la fin
Pour apaiser nos grands dieux que j'adore.

Ainsi nous trouvons partout, sous des formes plus ou moins altérées, mais encore très saisissables, ce grand fait de la taurolâtrie, dont le souvenir s'est prolongé jusque dans la tradition chrétienne.

Autre problême. D'où vient le nom de l'Italie? Denys d'Halicarnasse fait à ce sujet un de ces contes ridicules qu'on aimerait à ne pas rencontrer si souvent dans les écrits des anciens. Voici comment il s'exprime : « D'après le récit d'Hellanicus de Lesbos, Hercule traversait l'Italie en emmenant à Argos les bœufs de Géryon. Un jeune taureau s'échappa du troupeau, parcourut toute la côte et passa à la nage en Sicile. Hercule se mit à sa

(1) Petites Etrennes, Châtillon-sur-Seine, Cornillac, page 135.

poursuite en demandant à tous ceux qu'il rencontrait s'ils ne l'avaient point vu, mais les habitants du pays entendaient très peu le grec. Il parvint cependant à leur faire entendre, tant par paroles que par signes, que c'était un jeune taureau qu'il cherchait et il comprit par leurs réponses qu'en leur langage cet animal se nommait *Vitulon*, nom qu'il porte encore aujourd'hui. Cela lui donna l'occasion d'appeler *Vitalia* tout le pays par où avait passé son taureau. Hellanicus ajoute qu'on ne doit pas être surpris que ce terme ait été changé par la suite des temps en sa forme actuelle, puisque plusieurs mots grecs ont eu à peu près le même sort (1). » De ce tissu d'extravagances ne conservons qu'un fait, l'étymologie du mot *Italia* d'après Hellanicus. Servius dit qu'on prononçait autrefois *Vitalia*. Sextus Pompée fait venir Italia, soit *a Vitulis*, soit d'un roi Italus inventé tout exprès pour la circonstance. Aulugelle s'exprime ainsi (2) : « Timée, dans son *Histoire du peuple romain* écrite en grec, et M. Varron, dans ses *Antiquités*, rapportent que le mot *Italie* vient du grec ; car anciennement dans cette langue Ἰταλοὶ signifiait des *bœufs*. » Enfin MM. Creutzer et Guigniaut disent qu'*Italos* signifiait *bœuf* en langue étrusque. Dirons-nous avec plusieurs commentateurs que cette contrée était ainsi nommée, parce qu'elle produisait beaucoup de bœufs ? Rappelons-nous plutôt les villes de *Taurania* et *Bovianum*, le peuple des *Vitellenses*, les médailles

---

(1) Denys d'Halic., liv. I, ch. 8.
(2) Aulugelle, XI. 1.

taurifères de l'Italie méridionale (1), la colonie opique conduite par un bœuf et Cacus, le Moloch romain, comme j'espère l'établir plus loin d'une manière plus solide. A mes yeux, l'Italie était, quant à son nom, une autre Βοιωτία et une autre *Tauride.*

Abordons une dernière question. Pourquoi tant de monnaies des anciens portent-elles le Taureau? On répond que, dans les transactions primitives, la pièce de monnaie avait une valeur égale à celle de l'animal dont elle portait l'effigie, mais cette explication est-elle bien satisfaisante? Le bétail, tous les historiens le disent, était alors fort rare et il était regardé comme fort précieux. La didrachme portait le taureau; est-ce que pour une didrachme on eût pu acheter un bœuf sur le marché d'Athènes? certains *as* et certains *quadrussis* ont également le bœuf et même quelques uns sur les deux faces; Cincinnatus aurait-il pu renouveler l'attelage de sa charrue au prix de deux as ou de deux quadrussis? On me dira que le volume de l'as a varié et qu'il avait d'abord un poids et par conséquent une valeur plus considérables ; je répondrai qu'on n'a encore trouvé aucune de ces monnaies colossales et que je ne vois là qu'une simple hypothèse sans aucun fondement historique pour chercher à expliquer ce qu'on ne pouvait expliquer autrement. La vérité à mon avis est que chaque époque a représenté sur ses

---

(1) Le nom d'Italie était loin de s'appliquer alors à toute la Péninsule. « L'Italie s'étendait d'abord sous ce nom du détroit de Sicile aux golfes de Tarente et de Posidonium » (Strabon, V, I, 1).

médailles ses dieux ou ses chefs et que le taureau a été longtemps un des dieux des anciens.

Le taureau n'était pas le seul animal honoré par l'antiquité. D'après Pline, les Troglodytes tenaient pour sacrée une variété de tortues qu'ils appelaient *Chélyons;* les Egyptiens adoraient l'ibis, l'épervier, l'ichneumor, le chat, le bouc, le loup et le crocodile. En Grèce, l'âne avait un rôle religieux dans les Dionysiaques et les Eleusinies; Aristophane nous apprend, dans les *Oiseaux,* que la rencontre d'un de ces animaux avait un sens divinatoire. Les Juifs ont rendu un culte à l'âne. On lit dans l'historien Josèphe (1) : « Appion a osé dire sur le rapport de Posidonius et d'Apollonius Molon que les Juifs avaient dans leur trésor sacré une tête d'âne qui était en or et d'un grand prix, qu'ils adoraient cette tête et qu'Antiochus la trouva lorsqu'il pilla le temple de Jérusalem. » Josèphe essaie de nier la chose, mais indépendamment de Molon, Posidonius et Appion, le fait est attesté encore par Tacite, Pétrone, Martial et Tertullien. Tacite et Tertullien nous apprennent positivement qu'on reprochait aux Juifs d'adorer un dieu « à tête d'âne. »

Non credo, jura, Verpe, per Anchialum

dit Martial à un juif son rival (2). On sait qu'*Anchialus* (3), *Ancharius* et 'Αγχαριος signifient *âne* en grec et en latin. Les Juifs juraient par l'âne, comme les Cimbres

---

(1) Josèphe, liv. II, ch. 4, contre Appion.
(2) Martial, liv. XI, 94.
(3) La déesse *Ancaria* était honorée à *Asculum* (Tertullien *Apolog. advers. gentes*, ch. XXIV.

par le taureau. Rappelons-nous pour l'intelligence du passage suivant que *Cillus* a le même sens qu'*Anchialus :*

> Judæus licet et porcinum numen adoret
> Et *Cilli* summas advocet auriculas (1).

On conciliera tout en admettant que le culte de l'âne exista surtout à Tophet, Béthel, Dan et Samarie et qu'il ne fit son apparition à Jérusalem qu'aux époques de rechûte de la cité sainte dans l'idolâtrie, qui l'enveloppait de toutes parts. Huet prétend qu'après avoir tué de sa main le bœuf Apis, le roi de Perse Ochus voulut forcer les Egyptiens à adorer à sa place un âne. Dans les premiers siècles de l'Eglise, les Gnostiques, Chrétiens judaïsants, représentaient, dit-on, leur dieu Sabaoth sous la figure d'un âne (2). La *fête de l'âne,* qui a été célébrée si longtemps dans nos églises, n'est, à mon avis, qu'un dernier vestige du zôomorphisme. Au siècle dernier, l'image d'une ânesse était encore promenée en grande pompe dans les rues de Vérone.

L'oiseau sacré de l'Attique était la chouette. « Enfin nous les mettons en déroute vers le soir, avec l'aide des dieux, dit dans Aristophane le chœur des *Guêpes ;* avant le combat une chouette avait passé au-dessus de notre armée. » Je n'ai pas besoin de rappeler que la chouette était consacrée à Athéné. « Jupiter, qui règne aujourd'hui, dit Pisthéterus dans les *Oiseaux,* est repré-

---

(1) Pétrone, *De Judæorum circoncisione*, fragment 17.
(2) Histoire de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, t. I, page 147.

senté avec un aigle en sa qualité de roi; sa fille porte une chouette; » Et de même dans les Chevaliers : « Moi aussi, j'ai eu un songe, dit le charcutier dans sa réponse à Cléon; j'ai cru voir la déesse elle-même ayant une chouette sur sa tête descendre de la citadelle. » Minerve avait pour épithète Αλαυκῶπις, nom que les grecs traduisaient par *Vierge aux yeux glauques*. Pourquoi ces yeux *glauques?* d'après Pausanias, c'est qu'Athéné était fille de Neptune et du marais Tritonide, c'est-à-dire *fille des eaux*. Diodore n'est pas de cet avis. « Elle porte aussi, dit-il, le nom de *Glaucôpis*, non parcequ'elle a les yeux bleus, comme quelques Grecs l'ont pensé, mais parceque l'immensité de l'air a un aspect bleu (1) » M. Maury dit à son tour qu'Athéné était appelée Glaucôpis en tant qu'ayant représenté d'abord « l'air humide et les eaux. » Il me semble que les anciens n'étaient pas si habiles *abstracteurs de quintessences*. J'ouvre le premier dictionnaire grec venu et j'y vois que *chouette* se disait γλαὺξ, d'où je conclus que γλαυκῶπις, vrai pendant de βοῶπις, signifiait à l'époque zôomorphiste *la déesse à la tête de chouette*. Une monnaie athénienne, nommée γλαυξ, portait la chouette.

Le culte du bélier est attesté d'une manière plus positive. « Les Egyptiens, dit Hérodote dans sa description de l'Egypte (2), regardent les béliers comme sacrés et ils ne les immolent point, excepté le jour de la fête de Jupiter. » Le même historien ajoute que les Egyptiens

(1) Diod., liv. I. 12.
(2) Hérod., liv. II, 42.

représentaient Jupiter avec des cornes de bélier et nous savons d'autre part que dans le sanctuaire d'Ammon, ce dieu était figuré avec la tête de cet animal. Pausanias nous montre à Mégalopolis d'Arcadie une statue d'Ammon munie de cornes de bélier (1). Une médaille des Thasiens représente Dionysos avec des cornes qui, d'après Montfaucon, appartiennent au bélier. Selon Pausanias, la ville de Tanagres avait un temple d'Hermès *Criophore;* le jour de la fête du dieu, un jeune homme faisait en grande pompe le tour de la cité en portant un agneau sur ses épaules. Pline et Plutarque nous apprennent, comme nous l'avons vu tout-à-l'heure, que les premières monnaies des Romains avaient eu l'effigie du mouton ; une des médailles italiques publiées par Lanzi porte une tête munie de cornes de bélier ; enfin des médailles réputées Cilico-Phéniciennes portent aussi, d'après le témoignage de MM. Creutzer et Guignaut, des têtes de béliers.

Une question se présente ici. Les grecs donnaient au dieu de la guerre le nom d'Arès ; d'où vient cette dénomination ? N'y aurait-il pas là aussi quelque trace du zôomorphisme ? Héraclite faisait dériver Ἄρης de Ἄρη, dommage, à cause des maux qu'enfante la guerre. D'après M. Wehrmann, Arès représentait non seulement la guerre proprement dite, mais en général la lutte des principes physiques. M. Gerhard voit dans ce dieu « une personnification des feux dévorants du

(1) Κέρατα επὶ τῆς κεφαλῆς ἔχον κριόυ. Sur un sarcophage du musée du Louvre, Ammon est représenté par un homme à tête de bélier.

soleil. » M. Maury est déjà plus positif; il fait venir Arès d'Ἄρης, *fer*, et voit dans cette divinité « un dieu du fer et des combats représenté par l'arme meurtrière, à laquelle il présidait (1). » Voici mon opinion ou plutôt ma conjecture. Buffon s'exprime ainsi sur le compte du bélier : « Il devient pétulant, il se bat, il s'élance contre les autres béliers ; quelquefois même il attaque son berger. » Les Latins donnaient à cet animal l'épithète de *Bellator;* ils appelaient de son nom la plus puissante de leurs machines de guerre :

Dumque Aries murum cornu pulsabat aheno.

Les Grecs le sacrifiaient à Arès et on sait qu'ils n'offraient aux dieux que les victimes qu'ils regardaient comme leur étant le plus agréables. A mon avis Arès a bien pu n'être primitivement que le *dieu-bélier*, comme Moloch a été d'abord le *dieu-taureau*. M'objectera-t-on qu'*Aries* n'existe plus en grec avec le sens de *bélier*? J'espère faire voir tout-à-l'heure non pas seulement qu'entre le grec et le latin, il y a eu primitivement un fonds commun, mais encore qu'un certain nombre des plus anciens mots grecs, dont les Hellènes avaient fini par perdre la signification, s'expliquent par le latin et ne peuvent s'expliquer que par cet idiôme.

---

(1) Maury, Histoire des relig. de la Grèce, t. II, p. 98.

## LES CENTRES.

Ii certo anni tempore in finibus Carnutum, quæ regio totius Galliæ media habetur, considunt in loco consecrato. DE BELLO GALL., liv. VI, 13.

Les peuples primitifs avaient, non pas des capitales dans le sens actuel du mot, mais des *centres*, c'est-à-dire des lieux situés autant que possible à égale distance de tous les points périmétriques du territoire et où se tenaient sous la présidence des prêtres les assises judiciaires et les assemblées de la nation (1). Ces centres portaient divers noms selon les pays, les temps et les idiômes; ils appelaient 1° Omphale et Ombilic; 2° Alésaion, Alesiai, Alisia, Alesia; 3° Mediolan, Meadon et Moydon.

La Crète et la Sicile avaient leur Omphale, l'une sur les flancs du mont Ida, l'autre sur le plateau d'Enna. Dans l'un et l'autre pays le sanctuaire était *au centre* même de l'île. L'Omphale de Delphes nous est mieux connu encore. « Delphes, dit Strabon (1), est situé en quelque sorte au *centre* de la Grèce, tant au-delà de l'isthme qu'en deça. » Cette ville passe pour avoir été le berceau des Amphictionies, c'est-à-dire de l'*Assemblée* des Ἀμφικτύονες ou gens du pays. A l'époque hellénique, les députés des divers peuples de la Gréce s'y rendaient encore pour traiter leurs intérêts communs et faire en

(5) J'insisterai peu sur ce sujet que j'ai traité dans un mémoire spécial, sous le titre : *Le Champ-Sacré des Séquanes*, Dumoulin.

(1) Strabon, Dübner-Müller, page 360, édition de 1853.

commun leurs sacrifices. Les jeux pythiques se tenaient à Delphes, ainsi qu'une foire célèbre qui existait encore au temps de Dion Chrysostôme et « un concours de joueurs de harpes qui chantaient les louanges d'Apollon. » Delphes n'était pas regardé seulement comme le centre de la Grèce, mais de la terre toute entière. « On la regarde de plus, dit Strabon, comme le centre de la terre entière ou comme son Omphale... La pierre ombilicale est dans le temple, mais voilée (1). Pindare appelle aussi ce sanctuaire l'*Omphale de la terre* (2) et Tite-Live lui donne à la fois les noms d'*oracle commun du genre humain* et d'*Ombilic de l'univers* (3). Dans les Euménides d'Eschyle, la Pythie s'écrie au moment où elle aperçoit Oreste : « Je vois assis sur la pierre, qui est l'*Omphale* du monde, un homme chargé du poids d'un sacrilège. »

Les habitants de l'Elide se rassemblaient chaque mois dans un lieu nommé Ἀλεσαῖον (4). Le mont *Alesius* d'Arcadie avait un bois sacré et un temple, qui passait pour avoir été bâti par Agamède et Trophonius, auxquels les Grecs attribuaient partout la construction de leurs plus anciens édifices religieux. Diodore dit de l'*Alesia* des Gaules (5) : « Cette ville est jusqu'à nos jours en honneur parmi les Celtes qui la regardent comme le foyer et la *métropole* de toute la Celtique. » Ἀλίζειν signi-

(1) Loc. citat.
(2) Pyth., ode VI.
(3) Tite-Live, XXXVIII, ch. 48.
(4) Strabon, Dübner-Müller, p. 293.
(5) Diod., liv. IV, 19.

fiant *rassembler*, *Alesia*, *Alesius*, etc. signifient, à mon avis, *lieu de rassemblement;* le radical se retrouve dans le Tudesque *alle*, tous. Ces dernières localités occupaient-elles, comme les *Omphales*, des positions centrales ? Rien ne paraît plus naturel que de placer au *centre* d'un pays les assemblées de la nation. Toutefois les textes ne nous disent rien à cet égard.

Virgile nous apprend que le sanctuaire d'Amsanctus était au *centre* de l'Italie, *Italiæ medio*. Les assemblées de justice des Gaulois se tenaient chaque année dans un Champ-Sacré *(loco consecrato)* que César nomme la *Media regio totius Galliæ*. Les Galates avaient aussi leurs assemblées judiciaires dans un Champ-Sacré, mais nous ne savons pas si ce champ occupait ou non une position centrale. « Les députés de la nation galate, dit Strabon (3), se réunissaient au nombre de trois cents dans un lieu nommé Δρυνέμετον et là ils jugeaient les affaires de meurtre. »

Au-dessous du centre de la Gaule étaient les centres spéciaux des diverses tribus, centres nommés *Meadon* ou *Moydon*, c'est-à-dire *Hauteur du Milieu* et plus ordinairement *Médiolan*, c'est-à-dire le *Champ-Sacré du Milieu*. Le centre des Eburovices était Evreux, *Mediolanum Eburovicum*; celui des Santons, *Mediolanum Santonum* ou Saintes. Les Séquanes avaient leur sanctuaire central à Molain (Jura), que les chartes du moyen-âge appellent aussi *Mediolanum*. La forêt qui entoure Molain se nomme forêt du *Moydon*; Saintes a

(3) Strabon, Dübner-Müller, page 845.

de même des territoires nommés *Médillan*, *Médi* et *Médion*. En dehors de la Gaule, le *Médiolanum Mœsiæ* portait en même temps le nom de *Médiana*. Le *Médiolanum* des Insubres passait, d'après Plutarque, pour la *métropole* du pays. C'est à *Mesbourg* ou *Mesborg* (la forteresse du Milieu) qu'on place assez généralement le mystérieux *Irmensul*, symbole de la colonne qui soutenait le monde. La ville sainte des Scandinaves, Upsal, paraît avoir eu aussi la prétention d'être le centre de la terre. L'inauguration des rois s'y faisait sur la pierre de *Mora*, surnommée la *Pierre immuable*, laquelle rappelle le pilier ombilical de Delphes. On sait que le sanctuaire de Jupiter Ammon avait également une pierre sacrée dont la forme était celle d'un *ombilic*. L'idée de *centre* n'était pas moins familière aux peuples germains. « Ulphilas, dit M. Ozanam, désigne la terre habitée par le nom de Midjungards; l'Anglo-Saxon Cædmen et Beowulf la nomment *Middangeard*. C'est le même que le scandinave *Midhgardr* et il suppose la terre placée au centre de la création (1). » Le même historien dit ailleurs : « C'est aussi *au milieu* de la terre que fut bâtie au commencement Asgard, la cité des dieux (2). » *Centre* et *sanctuaire* étaient deux termes si étroitement associés dans l'esprit des peuples qu'au commencement du moyen-âge Jérusalem fut, dit-on, regardée à son tour comme le centre du monde.

(1) Ozanam, Les Germains, p. 80.
(2) Ibid, p. 51.

## LES ENCEINTES SACRÉES.

> « La Table ronde, autour de laquelle Posidonius avait vu s'asseoir les héros de la Brodeurde cent ans avant J.-C., symbole d'égalité pour les guerriers au collier d'or, symbole cosmogonique de l'orbe du monde pour les Druides. » Henri MARTIN.

Les peuples anciens avaient tous des enceintes sacrées consistant tantôt en une ceinture de bois épais et touffus, tantôt en un cercle de pierres, ailleurs en une muraille, ailleurs encore, mais seulement vers les temps helléniques, en une colonnade construite avec plus ou moins d'art. « Les premiers sanctuaires, dit M. Duruy (1), étaient la cîme des monts, l'ombrage des chênes, comme à Dodone ou des lieux consacrés par une enceinte de grosses pierres, comme sur le mont Lycée en Arcadie. » M. Maury dit à son tour (2) : « Les Pélasges et les populations primitives de la Grèce n'avaient ni temples ni grands édifices réservés au culte. Voulaient-ils sacrifier, ils entouraient d'une enceinte le lieu où ils voulaient présenter leurs offrandes aux dieux. » D'après le même savant, les Aryas en faisaient tout autant et ils nommaient *Védi* leurs enceintes sacrées, que les Latins appelaient *Septum* et les Grecs ἕρχος, τέμενος, σῆκος, περιςολος et κλίϐιον. *Septum* vient de *Sepes*, haie ; ἕρχος équivaut à *quod arcet* et à *Vedi*, qui paraît se rattacher au même radical que

(1) Duruy, Hist. de la Grèce ancienne, page 97.
(2) Maury, Hist. des relig. de la Grèce, t. I, page 173.

*vetare*. Malgré l'absence du θ, τέμενος signifie pour moi la *demeure du Dieu*; περιβόλος désignait proprement l'enceinte. Il y avait à Egine une fête nommée *Lithobolie*, fête consacrée aux vieilles divinités pélasgiques Damia et Auxésia. M. Maury traduit Lithobolie par *lapidation*; je verrais plutôt dans ce mot *la fête dans l'enceinte de pierres* et d'autant mieux que pour désigner l'enceinte du temple de Jupiter Lycéen en Arcadie, Pausanias se sert précisément d'un terme analogue (περίβολος λίθων). Le même auteur parle d'une autre enceinte qu'il nomme, selon les diverses leçons, κλίσιον ou κλήσιον (1). Ce mot se rattache au radical κλέιω, *fermer*, et par une extension naturelle de sens, *célébrer*, puisque les fêtes religieuses se *célébraient* dans des lieux *fermés*. De κλήσιον est venu ἐκκλησία, mot qui, avant le christianisme, désignait déjà les réunions périodiques des confréries d'initiés (2). Le latin *cleo* signifie *cacher;* c'est presque le même sens que celui de κλείω (3). De κλείω et *cleo* dérivent aussi *clerimonia*, *clericatus, clergie* (instruction) et *clergé*. Nous verrons plus loin que l'enceinte sacrée renfermait tout l'art et toute la science des époques primitives. M. Henri Martin dit en parlant du druidisme (4) : « C'est un *clergé*, non pas dans le sens actuel de ce mot, mais dans le sens le plus étendu qu'il ait reçu au moyen-âge, quand il embrassait la classe

---

(1) Pausanias, IV, 1.
(2) Maury, Hist. des relig. de la Grèce, t. II, p. 426.
(3) A Genève, *Clédal* et *Clédor* signifient « fermeture d'un champ, d'un jardin, d'une cour » Humbert, *Nouveau glossaire*, 1852.
(4) Henri Martin, Hist. de France, t. I, p. 59.

lettrée toute entière. » Un de nos prélats donnait tout récemment au mot *cléricaux* le sens de *séparés* (1).

Citons quelques enceintes sacrées prises dans divers pays. Strabon mentionne en Cappadoce un Σηκος fort vaste, au milieu duquel se dressait l'autel du feu sacré (2). Nous connaissons déjà le *Drynemeton* des Galates. L'*Artémisium* d'Eubée était entouré d'arbres et d'un cercle de colonnes de pierres blanches (3). Pausanias signale à Delphes une enceinte nommée ὁ ἱερος περιϐόλος τοῦ Απόλλωνος. D'après Plutarque, toute l'enceinte de Rome était tenue pour sacro-sainte, à l'exception seulement des portes (4). Rappelons en passant que la fontaine d'Aréthuse et le lac de Cutilie avaient l'un et l'autre leur enceinte. Tout le monde connaît les *cercles de pierres* des nations celtiques. Le poème de *Vôluspa* mentionne « les enclos de Hroptr, demeures sacrées des dieux héros (5). » Le Vafthrudnismal parle des *enclos d'Odin* (6) et le Lokasenna de ceux des Ases (7). Le monde lui-même avait chez les Islandais sa grande enceinte centrale. « Alors, dit le Vôluspa, les fils de Bur élevèrent les firmamens ; ils formèrent la grande enceinte du milieu (8). »

L'étendue de l'enceinte se mesurait à l'importance du sanctuaire ; quelques unes étaient très vastes. Thu-

---

(1) Lettre pastorale de Mgr l'Evêque de Tulle, sept. 1863.
(2) Strabon, Dübner-Müller, page 621.
(3) Plutarque, Vie de Thémistocle, chap. XV.
(3) Id., Vie de Romulus, chap. XVI.
(5) *Vôluspa*, vers 249.
(6 Vafthrudnismal, vers 162.
(7) Lokasenna, vers 149.
(8) *Vôluspa*, vers 13.

cydide raconte que le stratège Démosthènes fit bivouaquer son armée dans l'enceinte de Jupiter Néméen (1). Ces enceintes renfermaient, non seulement une certaine étendue de bois, mais encore le parc des troupeaux consacrés à la divinité du lieu « Enfin, vous arriverez dans l'île de Thrinacie, dit le douzième chant de l'Odyssée ; là paissent les nombreuses génisses et les grasses brebis du *Soleil,* sept troupeaux chacun de cinquante génisses et le même nombre de moutons à la toison éclatante. » Xénophon décrivant le sanctuaire de Scillunte s'exprime ainsi : « Dans l'enceinte consacrée à Diane sont des boçages et des montagnes boisées, où l'on peut élever des porcs, des chèvres, des brebis et des chevaux (2). » Diodore dit du sanctuaire d'Engyon (Sicile), lequel était dédié aux Vierges mères : « Un peu avant notre temps, les déesses avaient trois mille bœufs sacrés et une grande étendue de territoire d'où se tiraient de grands revenus (3). » A son tour, Tite-Live décrit dans les termes suivants un bois sacré situé près de Crotone « Le bois sacré de Junon Lacinia enfermé dans une enceinte de forêts de sapins d'une hauteur prodigieuse contenait de riches pâturages, où les troupeaux de toute espèce consacrés à la déesse paissaient tranquillement sans être gardés par aucun pasteur et il était inouï qu'ils eussent encore essuyé la moindre insulte, soit de la part des bêtes sauvages, soit de la part des hommes (4). » Les Scandinaves avaient aussi dans

---

(1) Thucyd. III, 96. — (2) Anabase, liv. V, chap. 3. — (3) Diodore, liv. IV, 80. — (4) Tite-Live, liv. XXIV, ch 3.

l'île sainte d'Héligoland des troupeaux sacrés, sur lesquels nul n'osait porter la main (1).

Quelle était la forme ordinaire des enceintes? Il y en avait de rectangulaires, ne fût-ce que celle de Kerkonno (Morbihan), mais la plupart affectaient la forme circulaire. On sait quelle place tenaient le cercle et la sphère dans les symboles des anciens. L'œuf cosmogonique joue un grand rôle dans les mythologies orientales et les poèmes Orphiques; en Egypte, c'était de l'œuf mystérieux du dieu Ammon-Noum qu'était sorti le monde entier. D'après M. le comte Joubert, le cercle est encore dans le Kurdistan le symbole de la croyance des Yezidis. Le serpent, qui mord sa queue, symbolisait aux yeux des anciens le monde et le temps. Les Gaulois portaient comme talisman l'œuf rouge du serpent marin. Selon M. Henri Martin, la *Table ronde* était pour eux l'emblême cosmique de l'orbe du monde. « C'est la fête autour des deux lacs, chantait un Celte qui allait être mis à mort; un lac m'environne et environne le *cercle,* le cercle un autre cercle ceint de douves profondes. » Le cercle était représenté par le Cromlech. « *Crom*, dit M. Henri Martin (2), signifie *Courbe,* la courbe qui n'a ni commencement ni fin, le cercle. » A cet ordre d'idées se rattachent encore la *sphère d'Hécate,* instrument de divination, le *Cercle enchanté* des magiciens, la danse *circulaire* et mystique des Druides et des Bardes, dont parle la chanson de

(1) Ozanam, Les Germains, page 75.
(2) Hist. de France, t. I, page 58.

Cynddelw (1), les rondes *cycliques* et la danse Gnossienne qui symbolisaient peut-être aussi la sphère cosmique et la voûte céleste.

Telle était la prédilection des anciens pour la forme circulaire. Cette forme s'imposait à la plupart de leurs constructions. Les tumulus étaient ronds ; il en était de même des maisons des Gaulois (2) et des *mardelles* qu'on rencontre encore çà et là. Strabon nous apprend que les villages des Bretons étaient bâtis en cercle (κύκλον (3) ; telle est aussi la disposition de beaucoup de douars arabes. Pour fonder Alexandrie, le conquérant Macédonien fit tracer « une grande enceinte courbée en forme circulaire (4). » Chez les Latins, *Urbs* est le même mot qu'*Orbs*, le cercle. Même chose pour les monuments religieux. Diodore dit en parlant du pays des Hyperboréens (5). « On voit aussi dans cette île une vaste enceinte consacrée à Apollon, ainsi qu'un temple magnifique de *forme ronde* et orné de nombreuses offrandes. » L'ancienne Italie avait beaucoup de monuments circulaires ; il me suffira de nommer les divers Colysées, les Cirques, les mausolées de Cécilia Métella, d'Auguste et d'Adrien, le Panthéon d'Agrippa et l'église de Saint-Etienne-le-Rond, qui est regardée comme un temple ancien. Les nations cel-

---

(1) « Rapidly moving in the course of the sky in *circles*, in uneven-numbers. Druids and Bards unite, in celebrating the leader. » Traduction de Davies, The mythology of the British Druids. page 16.

(2) H. Martin, Histoire de France, t. 1, page 52.

(3) Strabon, Dübner-Müller, IV, VI, 2.

(4) Plutarque, Vie d'Alexandre, XLIX.

(5) Diod., liv. II, 47.

tiques avaient leurs fameux cercles de pierres. L'enceinte de Kermorvan (Finistère) est circulaire; le cromlech de Kerléon est appelé par le peuple la *Table Ronde* d'Arthur. En Angleterre, le monument d'Abury, aujourd'hui fort ruiné, se composait d'une enceinte circulaire, dont le diamètre était de quatorze cents pieds avec deux cercles intérieurs concentriques (1); celui de Stone-Hedge comprenait, quand il était intact, trois cercles concentriques, et selon quelques-uns, quatre enceintes curvilignes, dont deux circulaires et deux ovales. « Les Bardes te loueront, même les Druides du *Cercle*, » dit la chanson de Cynddelw. « Va, Ferchios, dit à son tour Lamdarg dans *Fingal*, va trouver dans son rocher le vénérable Allad; sa demeure est un *cercle de pierres;* il saura nous apprendre dans quels lieux est Gelchossa. » M. Henri Martin considère comme des monuments religieux les *Tours Rondes* de l'Irlande; la Norvège a son *Cercle de pierres* de Thigreeds. Si j'ai tant insisté sur la forme circulaire de ces monuments, c'est que j'aurai peut-être à en tirer une conclusion plus tard.

### LA CASTE SACERDOTALE.

« Druidas Gallorum et hoc genu; vatum medicorumque. » PLINE.

L'existence d'une caste sacerdotale et le mode de composition de cette caste formaient une dernière res-

(1) Carro, Mémoire sur les Monuments primitifs, page 28.

semblance dans la religion des anciens. Dans l'*Exode*, le Seigneur dit d'Aaron et de ses enfants : « Vous leur mettrez la mitre sur la tête et ils seront mes prêtres pour me rendre un culte perpétuel (1). » Et ailleurs, parlant de Phinès, petit-fils d'Aaron : « Le sacerdoce lui sera donné à lui et à sa race par un pacte éternel, parce qu'il a été zélé pour son dieu (2). » Diodore dit du sacerdoce égyptien : « Tout le sol est partagé en trois portions. La première et la plus considérable appartient aux prêtres. Il n'en est pas comme chez les Grecs, où un seul homme ou une seule femme est chargée du sacerdoce. Chez les Egyptiens ceux qui s'occupent des sacrifices et du culte des dieux sont nombreux et ils *transmettent leur profession à leurs descendants*. Ils sont exempts de l'impôt et viennent immédiatement après le roi, quant à la considération et aux privilèges (3). » Même chose chez les Chaldéens : « Les Chaldéens, dit encore Diodore, sont les plus anciens des Babyloniens; ils forment dans l'Etat une classe semblable à celle des prêtres en Egypte... Le fils succède à son père et il est exempt de toute charge publique (4). » Apulée dit à son tour des Mages : « En Perse, il n'est pas plus permis au premier venu d'être Mage qu'il ne lui serait permis d'être roi. » Comme les Chaldéens et les prêtres égyptiens, les Druides étaient exempts de toutes charges et ils formaient une puissante

---

(1) Exode XXIX, 9.
(2) Nombres, XXV, 13.
(3) Diodore, liv. I, 73.
(4) Id., liv. II, 29.

corporation. Jornandès nous apprend, mais sans entrer dans aucun détail, que les Goths avaient un collége de prêtres nommés les *Pieux*. « En Islande, dit M. Ozanam (1), trente-neuf prêtres rendaient la justice et présidaient aux fonctions sacrées ; leur charge passait à leurs fils et tout s'accorde pour indiquer une caste qui réunit longtemps les deux pouvoirs spirituel et temporel. »

Etudions de plus près les diverses castes sacerdotales que nous venons d'énumérer. Nous y trouverons 1° le prêtre savant ; 2° le prêtre médecin ; 3° le prêtre forgeron ; 4° le prêtre magistrat et justicier ; 5° le prêtre poète ; 6° le prêtre devin et vaticinateur ; 7° des prêtresses et des colléges de prêtresses.

Le Prêtre savant. Les anciens attribuaient aux prêtres égyptiens l'invention de la géométrie, de l'astronomie et de divers arts. La science des Mages est connue ainsi que celle des Chaldéens, qui, d'après Diodore, passaient leur vie à méditer sur les questions philosophiques (2). César dit des Druides (3) : « Ils enseignent en outre beaucoup de choses sur les astres et leurs mouvements, sur le monde et l'étendue des terres, sur la nature et la puissance des dieux immortels. » M. Ozanam dit que les prêtres d'Islande se vantaient d'avoir des chants, qui embrassaient toute la série des connaissances divines et humaines (4).

---

(1) Ozanam, Les Germains, 2e édit. page 47.
(2) Diodore, liv. II, 29.
(3) De bello gallico, liv. VI, 14.
(4) Les Germains, page 47.

Le Prêtre médecin. Strabon nous apprend que les malades accouraient de toutes parts au sanctuaire d'Acharaca en Ionie. Les Dactyles étaient médecins, ainsi que les prêtres de Lemnos. Les Telchines l'étaient également et leur nom passe même pour venir de δέλγειν, guérir. En Italie, les malades recouraient aux eaux des sanctuaires de Cumes et d'Aricie On sait que les Druides étaient médecins et de même les prêtresses de l'île de Sein, qui guérissaient les maladies les plus rebelles (1). Notons en passant que, d'après Pline, les Mages employaient, comme les Druides, la verveine nommée par eux *hiérobotane*.

Le Prêtre forgeron. « Les Dactyles Idéens, dit Diodore (2), passent pour avoir fait connaître l'usage du fer et découvert le cuivre et le fer, ainsi que l'art de travailler ces métaux. » Phérécyde les nomme Δημιουργοὶ σιδήρου; leurs noms *Kelmis*, *Damnameneus* et *Acmon* signifiaient, dit-on, le *fondeur*, le *forgeur* et le *coupeur* (3). Les *Cabires* étaient également forgerons et de même les *Telchines;* ces derniers passent pour avoir fait les premières images des dieux. Nulle industrie ne devait être plus importante que celle qui fabriquait les armes des combats, les instruments de l'agriculture et les simulacres divins et dès lors il est tout naturel de la trouver dans la main des prêtres créateurs de la religion et des arts. M. Maury voit dans les Cyclopes « des personnifications de la foudre et des feux volca-

(1) Pomponius Mela, liv. III, 6.
(2) Diod. V, 64.
(3) Mémoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XIII.

niques (1); » je les regarde tout simplement comme des prêtres forgerons de l'époque primitive, sur lesquels les Grecs des âges suivants ont débité leurs fables habituelles. Chez les Perses, le tablier du forgeron Gao devint l'étendard national. Alaise a un territoire nommé les *Châteleys*, où l'on arrive par un canton nommé la *Côte-au-Prêtre;* les fouilles de 1858 y ont fait découvrir, au milieu de cendres, de charbons et de débris antiques de diverse nature, un marteau de forgeron (2). Les Korrigans de notre Bretagne française ont passé pour forgerons puis pour faux monnayeurs. D'après la législation d'Hoel-le-Bon, *Brenin* du pays des Cambriens, le *forgeron de la Cour* était un des quatorze personnages qui avaient le droit de s'asseoir à la table du roi. Le forgeron de Gretna-Green a gardé jusqu'à nos jours une des principales attributions sacerdotales, la célébration des mariages. « Les Ases se rencontrèrent dans la plaine d'Idi, dit le poème de Voluspa (3); ils bâtirent bien haut un sanctuaire et une cour; ils posèrent des fourneaux, façonnèrent des joyaux, forgèrent des tenailles et fabriquèrent des ustensiles. » L'Allemagne avait son forgeron *Wieland,* qui était boiteux comme Vulcain.

Le Prêtre justicier. « Là, dit César en parlant de la *Media regio* de la Gaule (4), se réunissent tous ceux qui ont des procès et ils se soumettent aux jugements

(1) Maury, Histoire des relig. de la Grèce, t. I, page 16.
(2) Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs, 1858, tombelles celtiques et romaines, par M. Aug. Castan, pages 573 et suivantes.
(3) *Voluspa*, vers 27. — (4) Ozanam, Les Germains, p. 264.

et aux décisions des Druides. » Nous avons vu que les députés de la nation galate s'assemblaient dans le *Drynemète* (enceinte du Bois-Sacré), pour juger les affaires de meurtre ; il est fort à présumer que ces députés réunis dans un tel lieu n'étaient autres que les prêtres de la nation. Tacite dit en parlant de ceux des Germains : « Sévir, charger de liens, frapper même, n'est permis qu'aux pontifes (1). » Saint Jérôme traduit *Dan,* nom d'un des principaux sanctuaires de la Palestine, par *judicium,* c'est-à-dire selon toute vraisemblance, le *lieu du jugement.* Strabon et Pausanias donnent l'un et l'autre à *Pouzzoles,* qui faisait partie du Champ Sacré de Cumes, le nom de *Dicæarchia* (le chef-lieu de la justice). Notre Carnac a un territoire nommé la *Montagne de la Justice ;* on trouve à Lieu-Saint, où je place la *Media Regio,* un canton appelé *La Justice;* enfin le grand sanctuaire d'Upsal a son *Tings-Hog* ou *hauteur de la justice.*

Le Prêtre poète. L'origine de la poésie fut toute hiératique ; c'est là un fait bien connu aujourd'hui, mais auquel je m'arrêterai cependant un instant. Les chants des poètes primitifs étaient ou religieux ou guerriers ; voici quelques faits pris chez les différents peuples de l'antiquité. Les mages de Perse avaient des chants sacrés qu'ils nommaient *Théogonies* (2). Quinte-Curce raconte que la *nef d'or* du sanctuaire d'Ammon était portée processionnellement au son des hymnes

(1) De Mor. Germ., VII.
(2) Hérodote, liv I, 132.

chantés par les matrones et les vierges. Chez les Grecs, Olen, Linus, Orphée, Musée et Eumolpe nous apparaissent avec les caractères du prêtre primitif; Olen passait, d'après Pausanias, pour l'auteur de divers hymnes religieux; Homère cite Eumolpe parmi les Grecs qui avaient reçu des révélations de la divinité. Les Romains avaient leurs hymnes des Saliens et des frères Arvales. Virgile trace le portrait suivant d'un *Barde* :

Et amicum Crethea musis,
Crethea musarum comitem, cui carmina semper
Et citharæ cordi, numerosque intendere nervis;
Semper equos atque arma virûm pugnasque canebat (1).

D'après César, la doctrine religieuse des Gaulois était exposée dans des vers, à l'étude desquels les disciples des Druides consacraient quelquefois jusqu'à vingt années. Au dire de Diodore, les Bardes gaulois ne s'entendaient pas moins à calmer les fureurs des combats qu'à les exciter. « Souvent, dit cet historien (2), lorsque deux armées se trouvent en présence et que les épées sont déjà tirées et les lances en arrêt, les bardes se jettent au devant des combattants et les apaisent, comme on dompte par enchantement les bêtes féroces. » Dans la chanson de Cynddelw, Seisyll se vante d'être un barde de l'*enclos*; le nom des poésies *cycliques*, disons-le en passant, doit peut-être s'expli-

(1) Eneide, liv. IX, vers 774 et suivans.
(2) Diodore, liv. V, 31.

quer aussi dans ce sens (κύκλος, cercle, enceinte). Les poésies ossianiques mentionnent plus d'une fois le Barde. « Ossian, dit Carril, tu es le premier des Bardes; il y a longtemps que ta renommée m'est connue, toi dont les chants exaltent le courage des héros (1). » Le musicien ou poète était, comme le forgeron de la cour, un des quatorze commensaux du *Brenin* de Cambrie. « Les Germains, dit Tacite, célèbrent par des chants antiques qui sont leur seule histoire et leurs seules annales, un dieu nommé Tuiston (2). » Et ailleurs : « Ils ont aussi des chants qu'ils nomment Bardit (3). » Jornandès nous montre les prêtres des Goths chantant aux portes d'Udisitana (Mœsie) des cantiques en l'honneur de leurs dieux qu'ils invoquaient dans un pressant péril (4). Dans les *Nibelungen*, Etzel choisit pour les envoyer comme ambassadeurs au pays des Burgundes deux guerriers *joueurs de viole*, Le même poème dit du Burgunde Volkêr : « C'était un homme de haute lignée ; beaucoup de bons guerriers du pays des Burgundes lui étaient soumis. Comme il savait *jouer de la viole*, on l'appelait le ménestrel (5). » Des chanteurs saxons hantaient la cour des rois de Danemark ; Clovis demanda à Théoderic, roi des Ostrogoths, un de ces joueurs de harpe, dont les chants faisaient revivre le passé. Le poète n'apparaît plus comme prêtre dans ces

---

(1) Fingal, chant V.
(2) Germanie, II.
(3) Ibid. III.
(4) De Rebus geticis. IV.
(5) Nibelungen, chant XXIV.

derniers faits, mais l'importance toute exceptionnelle de son rôle en fait bien encore l'héritier des aœdes et des Bardes.

LE PRÊTRE DEVIN. La Caste sacerdotale comprenait aussi des devins et des magiciens; c'est là encore un fait bien connu, auquel je devrai cependant consacrer quelques lignes. « Au moyen de l'astrologie et de l'inspection des victimes, dit Diodore de Sicile, les prêtres égyptiens prédisent l'avenir. » Le même historien dit des Chaldéens (1) : « Ils se livrent surtout à la science divinatoire et prédisent l'avenir; ils essaient de détourner le mal et de procurer le bien, soit par des purifications, soit par des sacrifices ou des enchantements. Ils sont versés dans l'art de prédire l'avenir par le vol des oiseaux et ils expliquent les songes et les prodiges. » On lit encore dans Diodore sur le compte des Dactyles Idéens (2) « Magiciens, ils se livraient aux enchantements, aux initiations et aux mystères, et pendant leur séjour à Samothrace, ils n'étonnèrent pas médiocrement les habitants par leurs prestiges. » Outre les augures et les aruspices de Rome, l'Italie avait ses Marses qui bravaient la morsure des serpents, ses prêtres Hirpins qui ne craignaient pas de marcher sur des charbons ardents et ses devins étrusques habiles à interpréter l'éclair et la foudre. « Les Gaulois, dit enfin Diodore, ont aussi des devins qui sont en grande vénération. Ces devins prédisent l'avenir par le vol des

(1) Diodore, liv. II, 29.
(2) Id., liv. V, 67.

oiseaux et par l'inspection des entrailles des victimes ; tout le peuple leur obéit Lorsqu'ils consultent les sacrifices sur quelque grand évènement, ils ont une coutume étrange et incroyable. Ils immolent un homme en le frappant avec un couteau dans la région au-dessus du diaphragme ; ils prédisent ensuite l'avenir d'après la chûte de la victime, les convulsions des membres et l'écoulement du sang (1). » Les Germains consultaient le sort à l'aide de baguettes distinguées par certaines marques ou d'après les frémissements et les hennissements des chevaux. Les Scythes se servaient aussi de baguettes de saule pour connaître l'avenir (2) et les Perses s'en rapportaient aux hennissements des chevaux, comme on le voit par l'élection de Darius. (3) Les Arabes consultaient le *sort des flèches* (4).

Voici encore un fait qui atteste bien l'universalité et la persistance des pratiques religieuses de l'antiquité. Au moment où le dieu s'emparait d'elles, la Pythie et la Sibylle de Cumes ressentaient ou affectaient de ressentir un tremblement nerveux accompagné de convulsions ; c'était là ce que les anciens appelaient *Enthousiasme*, *délire* ; *divin*, *fureur divine*. A leur tour les autres devins se mirent à simuler ce mode d'inspiration. « Fabricius Vejento, dit un des personnages du Saty-

---

(1) Diodore, liv. V, 31.
(2) Hérodote, liv. III, 84.
(3) Id., liv. IV, 67.
(4) Le Koran, V, 92.
(5) Satyricon, ch. I.

ricon (5), vient de vous entretenir en homme d'esprit des impostures des prêtres ; il vous les a peints préparant à loisir leurs *fureurs* sacerdotales. « Juvénal nous montre à Rome une Juive qui va de porte en porte, vendant à vil prix la connaissance de l'avenir, en d'autres termes une marchande de *bonne aventure*.

> Arcanam Judæa *tremens* mendicat in aurem
> Interpres legum Solimarum et magna sacerdos
> Arboris ac summi fida internuntia cœli (1).

Pourquoi cette Juive tremblait-elle? Etait-ce timidité? Ce n'est pas trop le défaut des gens qui s'en vont de porte en porte exploiter la crédulité publique. Son tremblement n'était, selon toute vraisemblance, qu'un jeu renouvelé des Sibylles et des Pythonisses. Les Quakers affectent, eux aussi, des mouvements convulsifs au moment où l'inspiration est censée s'emparer d'eux ; leur nom vient, on le sait, de *To Quake,* trembler, et Bossuet les appelait déjà les *Trembleurs*.

Un dernier trait commun aux diverses religions de l'antiquité consiste dans l'existence de prêtresses et de colléges de prêtresses. Plutarque nous montre à Ecbatane une congrégation de femmes vouées au culte d'Anitis. Iphigénie était prêtresse de Diane Tauropole. Chez les Satros, peuple Thrace, c'était une femme qui rendait les oracles de Dionysos (2). « Il y avait en ce temps là, dit le livre des Juges (3), une prophétesse

(1) Juvénal, sat. VI, vers 544 et suivants.
(2) Hérodote, liv. VII, 3.
(3) Les Juges, ch. IV, 4.

nommée Débora, femme de Lapidoth, laquelle jugeait le peuple. » Dodone avait ses trois prêtresses nommées πέλειαι que les écrivains grecs, trompés par une ressemblance de mots, ont pris pour des colombes. Citons d'un seul trait les diverses sibylles, les devineresses des Cimbres mentionnées par Strabon, les vierges saintes des Namnètes et celles de l'île de Sein. « Les Germains, dit Tacite, croient qu'il y a dans la femme quelque chose de sacré et de prophétique. » Aurinia, Velléda et Ganna ont été célèbres chez ces peuples; des *aliorumnes* ou magiciennes accompagnaient l'armée de Filimer, roi des Goths. Une pythonisse annonça à Gontran l'heure de la mort du roi Charibert; l'*alrune* Thiota prophétisait encore à Mayence en 847. Les Scandinaves honoraient leurs *Spâdisir* (femmes intelligentes en visions), et leurs *Spâkonur* (femmes de visions). Le *feu sacré* se retrouve, on le sait, dans la plupart des religions de l'antiquité (1); ordinairement c'étaient des prêtresses qui étaient chargées de l'entretenir. A Delphes ce soin incombait à des veuves, à Athènes à de saintes femmes déjà avancées en âge (2), à Rome aux vestales.

---

(1) Voici quelques faits de ce genre. « Le feu brûlera toujours sur l'autel et le prêtre aura soin de l'entretenir. » (Levitique, VI, 12). Lors du départ des Juifs pour la captivité, leurs prêtres cachèrent le feu sacré « dans un puits qui était profond et à sec. » Strabon dit avoir vu en Cappadoce de vastes enceintes nommées πυριθεῖα, au milieu desquelles se dressait l'autel *du feu perpetuel*. (Strabon, Dübner-Müller, page 621.) Les Gaulois avaient leur *Père-Feu*, les Francs leur *Nod-Fyr*. (Catalogue du concile de Leptines, art. 15.)

(2) Plutarque, Vie de Numa, XVII.

## LA RELIGION HELLÉNIQUE.

« La population du ciel est plus nombreuse que celle de la terre. » PLINE L'ANCIEN.

Nous avons étudié les formes du culte chez différents peuples de l'Europe primitive et nous y avons trouvé non seulement les mêmes faits généraux, mais encore bon nombre de ressemblances de détail. Sur ce vaste fonds commun, deux religions seulement se détachent avec des caractères propres, le Judaïsme et le polythéisme grec. Dans le Judaïsme, religion d'un autre ordre, tout est différent ou presque tout. Les livres saints s'élèvent sans cesse contre les idoles (1), contre le culte du taureau et les sacrifices offerts à Moloch (2), contre les devins et les magiciens qu'ils ordonnent même de tuer (3). Voici les seuls points de rapprochement plutôt que de ressemblance. Les fontaines ne sont plus chez les Juifs orthodoxes l'objet d'un culte, mais elles continuent à être des lieux religieux. Adonias, fils de David, s'étant fait sacrer roi par le grand prêtre Abiathar près de la *fontaine* de *Rogel,* David fit sacrer Salomon par le grand-prêtre Sadoc et le prophète Nathan à la *fontaine de Gihon* (4). Les Juifs conservèrent aussi les eaux lustrales sous la forme du

(1) Exode, ch. XXIII, 24, et XX, 4.
(2) Exode XXXII, 8; Rois, IV, 16; Deutér. IX, 21; Lévit., XX, 2; psaume CV, 37.
(3) Exode, XXII, 18; Lévit. XIX, 31.
(4) Rois, III.

baptême par immersion dans le Jourdain. Le culte des arbres est proscrit par le *Deutéronome* (1), mais cette défense ne paraît pas avoir été observée de tout point. Un chêne s'élevait au temps de Josué « dans le sanctuaire du Seigneur (2) » et Gédéon construisit un autel au pied du *chêne* d'Ephra (3); sans doute ces deux arbres ne recevaient eux-mêmes aucun hommage. Enfin le Judaïsme avait admis d'abord le sacrifice humain; Dieu ne laissa point immoler Isaac, mais il avait lui-même ordonné sa mort. On ne voit pas dans la Bible que le sacrifice de la fille de Jephté lui ait déplu ; ce fut le dernier sang humain versé au pied de ses autels.

Voyons maintenant le polythéisme grec. Le Judaïsme mis à part, aucune religion ne s'écarte davantage du type commun, mais il y a ici une distinction à faire. Le culte paraît avoir réuni dans la Grèce *primitive* tous les caractères énumérés ci-dessus ; les différences n'apparaissent que dans la Grèce de la seconde époque. Essayons de les indiquer.

Les anciens Grecs avaient honoré, comme les autres peuples, les Bois sacrés qu'ils nommaient *Ida, Orgas, Drymos* et *Scotita.* A l'époque hellénique, on parlait encore beaucoup de ces forêts saintes, mais le pays n'en possédait plus guère. « Par licence poétique, dit Strabon, les poètes disent *Bois Sacrés* au lieu de temples, même quand les arbres manquent absolu-

---

(1) Deutér., XVI, 21.
(2) Josué, XXIII, 26.
(3) Juges, ch. VI.

ment (1). » En revanche les temples construits abondent dans la Grèce hellénique et chaque jour en voit élever de nouveaux. Il y a là une première différence et très réelle; car les religions primitives n'admettaient pas de sanctuaires *construits*. Hérodote nous apprend que les Perses n'avaient pas de temples (2). Cicéron écrit à son tour : « On dit que Xerxès ne brûla les temples des Athéniens que parcequ'il regardait comme criminel de renfermer entre des murailles les dieux qui avaient pour temple le monde entier (3). » Tacite en dit autant des Germains : « Ils pensent que par respect pour la majesté des dieux on ne doit ni les enfermer entre des murs ni les représenter sous aucune forme humaine. Ils consacrent des bois et des forêts entières et donnent des noms de divinités à ces profondeurs mystérieuses où ils adorent ce que leurs yeux ne voient pas (4). » Les sanctuaires des Gaulois consistaient en bois sacrés, cercles de pierres et hypogées ; ces peuples paraissent avoir eu peu de temples dans le sens propre de ce mot.

La dendrolâtrie se maintint mieux chez les Grecs, mais non toutefois sans subir une modification très sensible. Les arbres n'étaient plus que consacrés aux dieux, au lieu d'être dieux eux-mêmes comme antérieurement. Le chêne était dédié à Jupiter, le laurier et le palmier à Apollon, l'olivier à Minerve, etc.

---

(1) Strabon, Dübner-Müller, page 401.
(2) Hérodote, I, LXXVI.
(3) Cicéron, De Republicâ, III, 6.
(4) Germ., ch. IX.

Même transformation du culte des eaux. Les Grecs les honorent encore, mais en tant que personnifiées et leurs hommages ne s'adressent plus qu'à Neptune, Thétis, les Naiades, la nymphe Aréthuse, etc. Dès l'époque homérique la Grèce avait échappé entièrement au fétichisme.

Les sacrifices humains ont complétement disparu. Ces sacrifices étaient de trois sortes chez les anciens ou plutôt il y avait trois sortes de victimes, les criminels, les prisonniers de guerre et les victimes volontairement offertes. A proprement parler, ce dernier genre de victimes constitue seul le sacrifice humain. Alceste se dévoue pour son époux; Idoménée immole son fils; voilà les deux seuls faits de ce genre que nous connaissions en Grèce et non seulement ils sont très anciens, mais ils appartiennent à deux provinces situées presque entièrement en dehors du mouvement hellénique. Les autres faits, que nous ont transmis les historiens, attestent surtout la répugnance des Grecs à continuer cet usage barbare. Hélène condamnée à être immolée pendant une peste est sauvée par Apollon; Iphigénie l'est par Diane; Pélopidas sacrifie une cavale au lieu d'une vierge qui lui est demandée par les dieux; Agésilas refuse le sang de sa fille. Au temps d'Agésilas et de Pélopidas, le sang humain volontairement offert coulait encore à flots à Carthage, chez les Gaulois, et chez les Scandinaves; à Rome, Marius immolait sa fille aux dieux *Averrunci* trois cents ans après le refus du chef Lacédémonien. A mon avis, toute l'histoire du sacrifice humain et de ses diverses phases et déplacements

est symbolisée dans la légende de Saturne (1) *qui dévorait ses enfants*. Chassé de l'olympe grec, ce dieu se réfugia en Italie, où le sang de l'homme arrosa si longtemps encore les autels.

Le zôomorphisme disparut aussi de très bonne heure de la Grèce. En général, le culte paraît avoir passé sous ce rapport par trois phases principales, tant en Grèce que dans les divers pays qui nous occupent 1° Zôomorphisme pur. On adore les animaux, soit vivants, comme le bœuf Apis, soit représentés par des simulacres, comme le Veau-d'Or d'Aaron et le Taureau des Cimbres. 2° Zôomorphisme mitigé. Les dieux prennent peu à peu la forme humaine, mais en gardant encore certains traits de leur forme première. Le Minotaure est moitié homme et moitié taureau; Moloch n'a que la tête du taureau; Dionysos, Artémis, Sabazius, Cernunnos, etc., n'ont plus que les cornes de cet animal, de même que Jupiter Ammon n'a plus que celles du bélier; Astarté porte sur sa tête une tête de génisse et Athéné a la sienne surmontée d'une chouette. 3° Anthropomorphisme pur; cette forme religieuse est propre à la Grèce. Dès les temps homériques, le zôomorphisme avait entièrement disparu de ce pays, non pas seulement comme fait, mais encore comme souvenir et il ne restait plus de cette phase que les mots

(1) « Saturne n'exposait pas ses enfants, mais il les dévorait. C'est pourquoi dans quelques endroits de l'Afrique on lui immolait ces petites créatures qu'on empêchait de crier par des caresses pour ne point sacrifier des victimes tristes et éplorées. » (Minut-Félix, Octav., ch. XXIX). Le Saturne Africain a souvent été identifié avec Moloch.

incompris de Βοῶπις et γλαυκῶπις, les cornes sur le front des dieux et des héros et la fable ridicule du Minotaure.

Les Grecs avaient encore des enceintes, mais on ne voit pas qu'elles aient été circulaires. La forme rectangulaire prévaut dans la construction de leurs temples; à Rome au contraire, pays moins progressif et bien plus attaché à la religion primitive, l'ordre circulaire persiste et la plupart des monuments religieux affectent cette architecture.

Les Amphictionies de la terre ferme et celle des îles continuaient à se tenir à Delphes et à Délos, deux sanctuaires de premier ordre, mais les prêtres ne paraissent avoir eu aucun rôle dans ces réunions politiques. D'autre part, dans sa description de l'*Omphale* du Péloponnèse, situé dans la petite province de Phliasie, Pausanias y signale divers temples consacrés à Dionysos, Isis et Apollon; il ne dit mot d'assemblées tenues en cet endroit.

La Caste sacerdotale avait cessé d'exister. Athènes avait encore, il est vrai, certaines familles privilégiées, dans lesquelles les prêtres étaient choisis par le sort, mais il y a bien loin de là à des castes comme celles des prêtres égyptiens, des Chaldéens, des Mages et des Druides. On m'opposera aussi que Delphes paraît avoir eu un nombreux collége sacerdotal (1), mais Delphes était, selon le mot de Tite-Live, l'*Oracle du genre humain*, et d'ailleurs j'aurai bientôt à faire une importante réserve relativement à ce sanctuaire qui tenait peut-être

(1) Ces prêtres paraissent avoir été au nombre de 60. (Hér., VIII, 36.)

plus de la Grèce primitive que de la Grèce hellénique. Sans insister davantage sur ce point, reproduisons un passage de Diodore que nous avons déjà cité : « Tout le sol (de l'Egypte) est partagé en trois portions. La première et la plus considérable appartient aux prêtres Il n'en est pas comme chez les Grecs, *où un seul homme ou une seule femme est chargé du sacerdoce.* Chez les Egyptiens, ceux qui s'occupent des sacrifices et du culte des dieux sont nombreux. » Les prêtres Grecs n'instruisent plus la jeunesse; ils ne pratiquent plus la médecine; ils n'ont plus ni pouvoir politique ni autorité judiciaire; une influence morale, quelquefois très grande, reste encore à ceux qui exploitent les oracles, mais rien de plus. Le culte même s'est sécularisé en partie. Hérodote dit des Perses (1) : « Sans mages, il ne leur est pas permis d'offrir un sacrifice. » Diodore en dit autant des Gaulois et des Druides (2); le pontife Azarias apostropha vivement le roi Osias qui avait voulu offrir de l'encens sur l'*Autel des parfums* et il le fit sortir du sanctuaire (3). Voilà trois grandes sociétés religieuses dans lesquelles tout sacrifice se fait par le prêtre et seulement par le prêtre; chez les Grecs au contraire, chacun sacrifie pour son compte et à sa guise; la présence de l'hiérophante n'est nullement nécessaire. On vit même un jour les devins n'obtenir qu'avec peine l'autorisation d'assister au sacrifice fait par le chef de l'armée (4).

(1) Hérod., II, 129. — (2) Diod., liv. V, 31.
(3) Paralip. II, 26, 17.
(4) « Ce général fit donc publier par un héraut qu'il serait permis à

La poésie a passé aussi aux mains séculières. Les oracles se rendent encore quelquefois en vers, mais c'est tout. La musique sacrée a disparu avec la poésie sacrée. Diodore dit des Hyperboréens (1) : « La ville de ces insulaires est également dédiée à Apollon ; ses habitants sont pour la plupart des joueurs de cythare, qui célèbrent sans cesse dans le temple les louanges du dieu en s'accompagnant avec leurs instruments. » Plutarque écrit dans son *Traité de la musique :* « Les sacrifices que l'on souloit anciennement envoyer des Hyperboréens jusques en l'île de Délos estoient accompagnés de joueurs de auboys, de fleutes et de cithres. » D'après Strabon, les Dardanes, peuple voisin de la Macédoine, s'adonnaient avec passion à la musique (2) ; le même écrivain ajoute que la plupart des instruments de musique avaient des noms barbares. « Ces enfants d'Asaph, d'Idithun et d'Héman, dit la Bible (3), avaient donc tous été distribués sous la conduite de leur père pour chanter dans le temple du seigneur en jouant des timbales, des harpes et des guitares. » Ces musiciens étaient au nombre de deux cent quatre-vingt-huit. Le Livre des Machabées dit à son tour (4) : « Et ils offrirent le sacrifice selon la loi sur le nouvel autel des holocaustes qu'ils avaient bâti. Il fut dédié de nouveau au bruit des cantiques, des harpes, des lyres et des tim-

qui le voudrait, *même aux devins*, d'assister le lendemain au sacrifice pour observer les entrailles. » Xénophon, Anabase, liv. VI, ch. 4.

(1) Diod., liv. II, 47.

(2) Strabon, Dübner-Müller, page 404.

(3) Paralip., I, XXV, 6.

(4) Ch. IV, 4.

bales. » Strabon dit que ce furent les Etrusques qui enseignèrent aux Romains la musique et les instruments. Enfin, Quinte-Curce raconte qu'Alexandre fit son entrée dans Babylone au son des hymnes chantés par les Chaldéens et les Mages avec accompagnement d'instruments à cordes particuliers au pays (1). La musique tient au contraire une très petite place dans les cérémonies religieuses de la Grèce. « Les Hellénes et les barbares, dit Strabon (2), ont ceci de commun que les uns et les autres font leurs sacrifices en les accompagnant de fêtes, les uns avec fureur (ἐνθουσιασμός), les autres non, les uns *avec musique*, les autres non. » La musique est le seul de tous les arts que les Grecs n'aient point ou créé ou développé considérablement.

Nous avons trouvé à Ecbatane, à Rome, et sur les côtes de l'Océan divers colléges de prêtresses; on chercherait en vain de tels établissements dans la Grèce. Il y avait encore çà et là quelques prêtresses isolées, mais rien de plus. « L'existence d'une grande prêtresse et non d'un grand prêtre, dit M. Maury à propos de la prophétesse de Lycie (3), ne s'accorde pas davantage avec les habitudes helléniques. » Dans la religion comme dans tout le reste, la femme n'avait pas chez les Hellènes le même rang que chez les peuples qu'ils nommaient *Barbares*.

Voici un fait de détail qui constitue une nouvelle différence entre les Grecs et plusieurs autres peuples.

---

(1) Quinte-Curce, liv. V, 1.
(2) Strabon, Dübner-Müller, page 401.
(3) Hist. des religions de la Grèce, t. III, page 147.

Les premiers comptaient le temps par séries de jours et les autres par séries de nuits. « C'est pour cela, dit César parlant des Gaulois (1), qu'ils mesurent le temps, non pas par le nombre des jours, mais par celui des nuits. » Tacite s'exprime ainsi à son tour sur le compte des Ger- mains (2) : « Ils ne comptent point comme nous par jour, mais par le nombre des nuits. » Enfin, Hérodote raconte que Xerxès ayant consulté les mages à propos d'une éclipse de soleil survenue pendant son expédition contre les Grecs, ceux-ci lui répondirent « que le dieu présageait aux Grecs la ruine de leurs villes, parceque le soleil annonçait l'avenir à cette nation et la lune à celle des Perses (3). »

En même temps que les Grecs s'éloignaient ainsi des formes premières du culte, la religion subissait chez eux des modifications non moins profondes. Le nombre des dieux alla en augmentant toujours. Pline put dire : « La population du ciel est plus nombreuse que celle de la terre, » et Pétrone parlant de la ville grecque de Néapolis, où abondaient les statues : « Les hommes sont plus rares à Naples que les dieux. » Les vierges qu'avaient adorées les premiers Grecs, telles qu'Opis, Hécaergé, Achœa, Britomartis, Auxesia, avaient disparu de la liste olympique; d'autres comme Argé, Antonoé, Hypéroché et Laodicé avaient perdu leur sexe et étaient devenues Argus, Antonous, Hyperochus et Laodocus. Les deux grandes divinités primitives, Apol-

(1) Commentaires, liv. VI, 18.
(2) Germanie, XI.
(3) Hérodote, liv. VII, 37.

lon et Diane, étaient tombées au second rang de la hiérarchie mythologique. Aristophane plaisante à ce sujet, mais sa plaisanterie cache un fait réel. Voici ce curieux passage (1) : Trygée. — Je te révèlerai un complot affreux formé contre tous les dieux... La Lune et ce vaurien de Soleil vous tendent des pièges depuis longtemps et livrent la Grèce aux Barbares. — Mercure. — Dans quel but agissent-ils? — Trygée. — Parceque nous vous offrons des sacrifices au lieu de leur en offrir, ainsi que le font les Barbares. Aussi ne désirent-ils rien tant que votre ruine, afin d'être seuls à recevoir vos offrandes. » Apollon et Diane avaient bien plus d'attributs qu'autrefois, mais ils étaient l'objet de bien moins de respect et de vénération craintive. Tout en continuant à être encore un peu le Dieu-soleil, Apollon présidait aux arts à la poésie et à la médecine; Diane, à la chasse, à la pêche, à la chasteté et elle était en outre assimilée à Hécate. Les peuples primitifs n'en savaient pas si long. Pour eux, Apollon ou Belen était tout simplement le *soleil,* qui mûrissait les fruits de la terre, réchauffait les membres alors que le feu n'était pas encore connu et dont la moindre éclipse menaçait le monde d'une fin soudaine; Diane était le flambeau précieux qui remédiait aux ténèbres et chassait les épouvantements de la nuit.

L'antropomorphisme ne prêta pas seulement aux dieux des formes humaines, mais encore des caratères et des actes, qui participaient plus de l'homme que de

---

(1) La *Paix*, scène entre Trygée et Mercure.

la divinité et qui plus d'une fois se trouvèrent au point de vue moral au-dessous de l'homme lui-même. De là une immense déconsidération de la divinité, que par cela même les Grecs se permirent de railler et bafouer sans gêne. Elien dit qu'il n'y avait pas d'athées chez les Barbares ; il y avait encore moins d'insulteurs des dieux. Aristophane n'eut jamais pu chez les Gaulois lancer ses sarcasmes contre Esus et Teutatès ou chez les Germains contre Hertha ou Odin. L'auteur du *Lokasenna* se permit, il est vrai, la raillerie envers l'olympe Scandinave et avec une verve que le comique grec n'a point dépassée ; mais ce poème passe pour avoir été écrit vers le xe siècle de notre ère (1) et à une époque où la religion d'Odin, enveloppée de toutes parts par le christianisme et fort déconsidérée déjà, allait définitivement succomber.

(1) Bergman, Poèmes islandais, page 314.

# SECONDE PARTIE.

---

## LES HELLÈNES.

« Quant à la nation hellénique, depuis son origine elle a toujours parlé la même langue, du moins à mon avis. Faible, séparée des Pélasges et tout à fait petite dans ses commencements, elle est devenue aussi considérable que plusieurs autres nations, surtout depuis qu'un grand nombre de peuples barbares se sont incorporés avec elle » HERODOTE, I, 58.

Comment se sont opérés tous ces changements dans la Grèce? Comment ce pays s'est-il éloigné si vite et si complètement du type primitif, auquel sont demeurés si longtemps fidèles, bien que dans une mesure différente, les Perses, les Mèdes, les Egyptiens, les Carthaginois, les Gaulois, les Germains, les Scandinaves et les Romains eux-mêmes? N'y eut-il là que le développement progressif de la civilisation d'un même peuple? Y eut-il substitution d'un peuple à un autre ou même d'une race à une autre? Question difficile, redoutable et que je voudrais pouvoir éviter, mais qui m'est imposée par les nécessités de mon sujet.

La Grèce toute entière a été d'abord, on le sait, occupée par les Pélasges. « Dans le temps où les Pélasges possédaient tout le pays maintenant connu sous le

nom d'Hellade, » dit Hérodote (1). Strabon ajoute (2) : « Presque tous les auteurs sont d'accord que les Pélasges ont occupé toute la Grèce. » Je n'insiste pas davantage sur ce fait que personne ne conteste. Après un temps que l'on ne saurait déterminer, la scène change. Ce même peuple, qui avait possédé toute la Grèce, nous apparaît presque partout comme vaincu et fugitif (3). A Athènes, où il avait commandé, nous le trouvons réduit à construire le mur de la citadelle pour le compte des nouveaux maîtres du pays qui, malgré ce service, finirent par le chasser (4). « Forcés d'abandonner l'Attique, dit Hérodote (5), les Pélasges se dispersèrent en différents lieux; une partie alla à Lemnos.» Le même historien nous montre à Placie et à Scylacé sur l'Hellespont d'autres débris de ce peuple, qui selon lui, avaient été également contraints de quitter la Grèce. Strabon signale encore des Pélasges en Thessalie et Thucydide, sur les flancs du mont Athos. Voilà tout ce qui restait, au moins en apparence, de ce peuple qui avait dominé le pays tout entier.

La Grèce prend dès lors un autre nom, *Hellade* et ceux de ses peuples, qui ont écrit, se donnent eux-mêmes le nom d'*Hellènes*. Ces nouveaux Grecs étaient-ils de même race que les anciens? On ne voit aucune

(1) Hér., liv. VIII, 44.
(2) Strab., V, 2, 4.
(3) Denys d'Halicarnasse les qualifie de peuples *errants et vagabonds*; D. Calmet et Fourmont vont jusqu'à chercher l'étymologie de Pélasges dans l'hébreu *Pheleschet*, qui signifie *dispersion*.
(4) Hér., VI, 137.
(5) Ibid.

ressemblance morale entre eux. Autant le Pélasge était grave, appliqué aux arts utiles, tels que ceux de la maçonnerie et de la forge (1), simple dans son culte et profondément religieux, autant l'Hellène est souple, brillant, plein d'imagination, épris de beauté artistique et s'adorant lui-même dans la divinité, qui n'est plus que l'humanité déifiée. Hérodote raconte que tout en adorant avec ferveur leurs dieux, les Pélasges ne leur donnaient pas même dans le principe de noms particuliers et qu'ils eurent de la peine à se décider à changer cette coutume (2). Est-ce là le peuple qui a bâti tant de temples, fabriqué tant d'images des dieux et tant de dieux (3)? Entre le génie Pélasgique et le génie Hellénique, il me semble qu'il y a incompatibilité.

A quelle race appartenaient ces Hellènes si différents des autres peuples de l'Europe, Pélasges, Daces, Germains, Gaulois, etc.? Hérodote dit que les chefs des Doriens et les ancêtres des rois de Lacédémone étaient originaires d'Egypte et il cite encore une tradition, à la vérité plus confuse, d'après laquelle Persée, un des ancêtres de ces princes, était Assyrien (4). Le même historien raconte qu'au temps d'Inachus, des Phéniciens abordèrent sur les côtes du Péloponnèse (5).

(1) Lemnos, célèbre par ses forges, était aux Pélasges.

(2) Hér., II, 52.

(3) Hérodote dit que les Athéniens avaient été autrefois Pélasges et qu'ils « oublièrent leur langue en devenant Hellènes » (liv. I, 57 et VIII, 44). Il eut été plus exact de dire que l'Attique passa par voie de conquête des mains des Pélasges dans celle des Hellènes qui parlaient une autre langue.

(4) Hérod., liv. VI, 53 et suiv.

(5) Id., I, 1.

Enfin Cadmus était Phénicien et Danaüs était originaire d'Egypte. Le Livre des Machabées dit en termes positifs que les Lacédémoniens, qu'on peut regarder comme la souche et le type des Hellènes purs, étaient de même race que les Juifs (1). Arius, roi de Lacédémone, ayant jadis écrit au grand prêtre Onias une lettre qui contenait ce passage : « Il a été trouvé ici dans un écrit touchant les Lacédémoniens et les Juifs qu'ils sont frères et qu'ils sont *tous de la race d'Abraham,* » Jonathas répond : « Il y a déjà longtemps qu'Arius, qui règnait à Lacédémone, envoya des lettres au grand-prêtre Onias, qui témoignaient que vous êtes *nos frères,* comme on peut le voir par la copie de ces lettres que nous avons jointes à celle-ci. » Faut-il voir là une supercherie de Jonathas pour capter la bienveillance des Lacédémoniens? Vers l'an 150, la puissance de Sparte était réduite à bien peu de chose. Je crois les Hellènes de race sémitique. Hérodote a décrit avec beaucoup de détails les mœurs des Lacédémoniens (2); plus d'un trait de sa description rappelle les Arabes. Les Hellènes sont presque les seuls peuples de l'ancienne Europe, qui aient assigné à la femme un rang inférieur à celui de l'homme et il n'y a pas loin de leur *gynécée* au *harem.* Comme le Juif et l'Arabe, l'Hellène désigne les individus par le nom du père (3). Une comparaison du grec avec les divers idiômes sémitiques

(1) Les Machabées, ch. XII, 2.
(2) Hérod., VI. 56 et suiv.
(3) Glaucus, fils d'Epicydes; Léotychides, fils de Menarès; Mohammed, fi's d'Abdallah; Hassan, fils de Thabit; Abisaï, fils de Servia; Josué, fils de Nun; etc., etc.

serait nécessaire pour la solution de ce problême, mais ce sont là des recherches bien au delà de mon savoir et je dois me borner à rappeler que le grec est une des langues d'Europe les plus éloignées du type indo-européen.

Voici une autre question relative aux Hellènes. Ces peuples ont-ils possédé toute la Grèce ou seulement une partie de ce pays? Nous trouvons dans Hérodote un utile renseignement à cet égard (1). « Mardonius ayant envoyé aux Athéniens un émissaire pour les amener au parti médique, ceux-ci répondirent : « Le corps hellénique étant d'un *même sang,* parlant la *même langue*, ayant les *mêmes dieux*, les *mêmes temples,* les *mêmes sacrifices,* les mêmes usages, les mêmes mœurs, ne serait-ce pas une chose honteuse aux Athéniens que de le trahir? » Il résulte de ce passage qu'il y avait un *corps Hellénique* tout à fait homogène et que cette confédération était en guerre contre les Perses, guerre non pas seulement politique, mais, comme nous le verrons mieux tout-à-l'heure, guerre de race et de religion. D'autre part, les Mèdes eurent des auxiliaires dans la Grèce même, auxiliaires dévoués et constants. « Toutes les villes de ces sept nations, dit encore Hérodote parlant d'une partie des Péloponnésiens (2), se séparèrent de la cause commune, à l'exception de celles que j'ai mentionnées, et s'il m'est permis de dire librement ma pensée, ils le firent *par attachement pour les Mèdes.* » Le corps Hellénique s'étant déclaré

(1) Hérod., VIII, 144.
(2) Hérod., VIII, 73.

contre les Perses, on peut regarder comme étrangers à cette race la plupart de ceux des peuples de la Grèce qui se prononcèrent en leur faveur. Reste donc à dresser la liste des alliés des deux belligérants.

Dans le parti opposé aux Perses nous trouvons dans les deux premières guerres médiques : Athènes, Sparte, Thespies, Platées, Chalcis, Erétrie, les Phocidiens, Mégare, Egine, Ambracie, Leucade, Sicyone, Corinthe, Tégée, Epidaure, Trézènes, Hermione, Mycènes, Phliasie, Elée et les îles de Céos, Naxos, Cythnos, Sériphe, Siphnos et Mélos. Telle est la liste fournie par Hérodote (1); Pausanias y ajoute dans ses Eliaques comme ayant combattu à Platées dans les rangs des Hellènes, les habitants de Tirynthe, Chios, Ténos, Lépréon, Styros, Potidée et Anactories. Dans le parti Médique, nous trouvons : les Thessaliens, les Dolopes, les Œnianes, les Perhœbes, les Magnètes, les Achéens de la Phtiotide, les prêtres de Delphes, les Thébains, la Béotie, sauf Thespies et Platées, la plus grande partie des insulaires et dans le Péloponnèse, les Argiens, les Cynuriens, les Lemniens, les Ornéates et plusieurs autres petites nations. J'accorderai, quoique cela ne soit pas démontré, qu'il put se trouver dans le nombre quelques tribus *Hellènes* qui, sans sympathiser avec les Perses, leur accordèrent par peur la *terre* et l'*eau*, mais tant que les peuples seront gouvernés par les instincts et les principes qui ont jusqu'à ce moment régi l'humanité, il me sera impossible de regarder

(1) Hérod., liv. VI, VII et VIII passim.

comme étant de même race que les Athéniens et les Spartiates, ces Thébains qui servirent avec tant d'empressement la cause des mortels ennemis de ces deux cités, ces Argiens qu'on accusait d'avoir appelé Xerxès en Grèce, ces prêtres de Delphes, qui n'oublièrent rien pour empêcher Athènes et Sparte d'organiser une résistance, ces Péloponnésiens dont Hérodote signale l'*attachement pour les Mèdes*, et enfin d'après un autre passage du même historien, « ce grand nombre de peuples qui, loin de prendre part à cette guerre, montrait *beaucoup d'inclination pour les Mèdes* (1). »

Les Pélasges n'avaient pu ni fuir tous ni périr tous. Plus tard les Gaulois, les Bretons, les Espagnols, etc., ont bien pu être soumis par les Romains, les Anglo-Saxons et les Sarrasins; ils n'ont pas été exterminés jusqu'au dernier homme. Hérodote parle lui-même de « villes Pélasgiques dont le nom s'est changé (2). » M. Maury pense que les Achéens n'étaient autres que des Pélasges. « Il est à croire, dit ce savant académicien (3), que les Pélasges, en passant dans la Phtiotide, prirent le nom d'Achéens. » Strabon rapporte que de son temps on appelait *Eoliens* les peuples grecs situés hors du Péloponnèse, à l'exception des *Athéniens*, des *Mégariens*, et des *Doriens* établis autour du Parnasse (4). M. Maury dit à son tour de ce peuple : « Les Eoliens étaient alliés de très près aux Achéens. C'est ce qui

(1) Hérod., liv. VII, 138.
(2) Hérod., liv. I, 57.
(3) Hist. des relig. de la Grèce, t. I, page 41.
(4) Strabon Dübner-Müller, page 286.

explique comment ils sont représentés généralement comme d'origine *Pélasgique*. Si l'on en juge par la signification de leur nom, qui veut dire proprement les *mêlés*, les Eoliens n'étaient qu'un mélange de peuplades diverses et c'est ce qui explique pourquoi l'on ne trouve nulle part en réalité de centre de cette nationalité. Ils avaient occupé une partie de la Thessalie, circonstance que rappelle encore le nom d'Eolie donné par Diodore de Sicile à cette contrée. Ils avaient pénétré en Béotie, dont ils avaient fini par composer la population, puisque Thucydide désigne les Béotiens sous le nom d'Eoliens. » Hérodote confirme tout ceci (1) : « Les Eoliens amenèrent soixante vaisseaux ; on les appelait anciennement Pélasges au rapport des Hellènes (2). » Le même historien nous fait connaitre la nationalité des peuples qui combattirent à Salamine dans les rangs Hellènes (3) ; quatorze sont Doriens, huit Ioniens ; on n'y compte pas un seul Eolien et les Achéens ne sont représentés que par une petite tribu qui habitait au-delà de l'Epire. A mon sens, le nom

(1) Hérod., liv. VII, 95.

(2) L'histoire donne raison à l'interprétation du mot *Eoliens* dans le sens de *mêlés*. Les Thessaliens, les Erétriens et les Thébains furent d'abord contraires aux Perses, puis ils servirent *chaleureusement* la cause du grand roi, fait inexplicable, si l'on n'admet pas deux éléments de population, dont l'un, l'hellénique, succomba après avoir eu le dessus tant que les Hellènes avaient été près et les Perses éloignés. A Thèbes, cette coexistence de deux races me paraît avoir donné lieu à la légende de la lutte d'Etéocle et de Polynice, dont l'un représenterait les descendants de l'Hellène Cadmus et l'autre les Pélasges, anciens habitans du pays.

(3) Hérod., liv. VIII, 43, et pour l'origine des Macédnes et des Dryopes, I, 56.

d'Hellènes doit être réservé, si l'on veut éviter un excès de confusion, aux Doriens et aux Ioniens.

Essayons d'indiquer rapidement les faits principaux de cette période.

Les prêtres de Delphes furent tout dévoués au grand Roi. Fut-ce à prix d'or? L'histoire, qui accuse la Pythie de s'être laissé corrompre en d'autres circonstances, ne lui reproche ici rien de semblable. Lors de la seconde guerre médique, les prêtres de Delphes cherchèrent à décourager, par l'annonce d'affreux malheurs, les ennemis des Perses et l'oracle défendit aux Argiens et aux Crétois d'entrer dans la confédération Hellénique. Pausanias raconte qu'après Salamine la Pythie refusa les prémices des dépouilles des Perses que lui offrait Thémistocle. Remarquons en passant que la langue qui se parlait dans les sanctuaires dévoués aux Mèdes n'était pas toujours le grec *hellénique*, puisqu'en Béotie la prêtresse d'Apollon Ptoüs répondit à l'envoyé de Mardonius en une *langue barbare*, qu'Hérodote croit avoir été le Carien (1), c'est-à-dire vraisemblablement l'ancien idiôme pélasgique, puisque les Cariens étaient une colonie de la Crète.

Argos fut encore plus dévoué aux Perses. Les habitants renvoyèrent brutalement les députés Spartiates, qui étaient venus solliciter leur alliance contre Xerxès. Ils promirent à Mardonius de faire une diversion pour empêcher les Lacédémoniens d'entrer en campagne (2).

---

(1) Hérod., VIII, 135.
(2) Id., IX, 12.

Xerxès regardait Argos comme le berceau de ses ancêtres (1); Artaxerxès disait « qu'il n'y avait pas de ville qu'il aimât plus que celle d'Argos. » La réponse de l'oracle de Delphes aux Argiens débute par ces mots significatifs : « *Peuple haï de tes voisins, mais cher aux dieux immortels.* » Ces voisins étaient les Hellènes de Sparte, contre lesquels les Argiens furent sans cesse en guerre. Ou accusait, nous l'avons déjà dit, le peuple d'Argos d'avoir appelé les Mèdes en Grèce. Cherchera-t-on à expliquer ce dévouement aux Perses par la nécessité où pouvait se trouver cette petite nation d'invoquer un secours quelconque contre un voisin trop puissant? Les Argiens eussent dû dans ce cas s'allier à Athènes contre Sparte, mais bien loin de là, les Athéniens étant eux-mêmes Hellènes, Argos les détestait tout autant et ses citoyens allèrent même une fois jusqu'à s'interdire d'offrir aux dieux aucune chose venue de l'Attique (2). Du reste les Argiens n'eurent pas si peur de Sparte, quand après la seconde guerre médique et malgré Salamine et Platées, ils prirent Mycènes et la rasèrent de fond en comble pour la punir d'avoir envoyé quatre-vingts de ses guerriers combattre les Perses aux Thermopyles.

Tout porte ici, je le répète, le caractère d'une guerre de race et même de religion. Les alliances ne se font pas au jour le jour et pour les besoins du moment; elles sont fermes et persistantes et de même les

(1) Id., VII, 148 et suiv.
(2) Hér., V, 88.

haines (1). Comme dans toutes les guerres religieuses, les actes de dévastation sacrilège sont nombreux. « Les Thébains, dit M. Maury (2), brûlèrent les Phocidiens, qui s'étaient réfugiés dans le temple d'Apollon à Abes; Cléomènes brûla les Argiens dans le bois sacré d'Argus. » Hérodote raconte que le même Cléomènes fit arracher de l'autel et battre de verges le prêtre de l'Héræum d'Argos, qui s'était opposé à ce que lui, profane, sacrifiât dans le sanctuaire (3). D'après Cicéron, Xerxès brûla comme lieux d'impiété les temples des Athéniens ; ceux des Phocidiens eurent le même sort. Je ne sais si j'ai lu assez attentivement Thucydide, mais je n'ai aucun souvenir que dans la guerre entre les Athéniens et les Spartiates ces excès sacrilèges se soient reproduits.

Il y avait donc dans la Grèce deux races et en quelque sorte deux religions ; il y eut aussi deux langues, du moins primitivement : le grec Pélasgique et le grec Hellénique. Homère dit de Vulcain (3) : « Il est allé à Lemnos parmi les Sintiens au *barbare* langage. » On se rappelle que Lemnos appartenait aux Pélasges. Hérodote nous apprend à son tour que les Pélasges parlaient une langue *barbare* (4), c'est-à-dire étrangère à celle des Hellènes et il dit ailleurs, comme nous l'avons vu,

(1) Surtout jusqu'à la guerre du Péloponnèse. A dater de cette guerre, les sympathies de race et de religion se manifestent encore plus d'une fois; mais on voit aussi intervenir des alliances purement *politiques*.

(2) Maury, Hist. des relig. de la Grèce, tome II, page 75.

(3) Odyssée, VIII, vers 294.

(4) Herod., liv. 1, 57.

qu'en devenant *Hellènes* de *Pélasges* qu'ils étaient, les habitants de l'Attique avaient changé de langage. Bien que différents, les deux idiômes n'étaient pas toutefois sans de nombreuses affinités, surtout dans leur vocabulaire. Denys d'Halicarnasse dit que le latin, dialecte pélasgique, est en partie grec ; il serait plus juste de dire que le grec hellénique a fait beaucoup d'emprunts au grec ancien et pélasgique (1). On sait qu'aux époques théocratiques la religion embrassait toute la science et toute la civilisation ; or la religion des Hellènes leur est venue des Pélasges. Les deux grands sanctuaires de Dodone et Samothrace sont désignés positivement par les historiens comme étant d'origine Pélasgique (2). Hérodote dit que les Hellènes ont emprunté aux Pélasges les noms des dieux (3) ; c'était leur emprunter, non-seulement toute la religion, mais encore les arts qui en dépendaient. Diodore de Sicile ajoute en parlant de l'île de Samothrace (4) : « Ses habitants primitifs ont un ancien idiôme particulier, dont beaucoup de mots se conservent aujourd'hui dans les sacrifices. » C'est donc bien le grec Hellénique qui a fait des emprunts au grec Pélasgique ; le fait est important et nous aurons plus d'une conséquence à en tirer.

---

(1) « Plusieurs des mots Pélasges rappellent encore plus le latin que le grec » (Maury, Hist. des relig., t. I, page 6. Œnotrus, Evandre et Enée étaient tous trois des Pélasges.

(2) Hérod., II, 51 et 52.

(3) Id. II, 52.

(4) Diod., I, 37.

### MÉPRISES HISTORIQUES.

« Qui Lyciæ tenet
Dumeta natalemque sylvam
Delius et Patareus Apollo. »
HORACE, liv. III, Ode IV.

Les Hellènes, on le sait, n'ont écrit qu'assez tard et les autres Grecs n'ont pas écrit ou très-peu. Tout se transmettait par la tradition orale si souvent infidèle. « Les histoires, qui ne sont confiées qu'à la mémoire des hommes, a dit un académicien du siècle dernier, s'altèrent dans la bouche de ceux qui successivement se les transmettent : plus elles s'éloignent de leur origine, plus elles se grossissent de circonstances étrangères et souvent ce qu'elles ont de vrai disparait entièrement et n'est remplacé que par des fictions. » Les anciens en général étaient en outre fort crédules, parce que les lois de la nature et les limites du possible n'étaient encore déterminées que d'une manière bien imparfaite. Ajoutons à cela, en ce qui regarde plus particulièrement les Hellènes, leur merveilleuse disposition à personnifier, poétiser et dramatiser toutes choses :

Là pour nous enchanter tout est mis en usage :
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage,

disposition qui n'a jamais été égalée et qui, si l'on excepte la mnsique, a fait de ce peuple le créateur de tous les arts. Enfin dans un pays quelconque, la substitution plus ou moins complète d'une race à une autre

et d'une langue à une autre a toujours jeté sur l'histoire plus d'obscurité que de lumières. Toutes ces causes réunies me paraissent avoir engendré chez les Hellènes un certain nombre de méprises dans l'interprétation des faits anciens de leur pays, méprises qui sont bien loin d'avoir été relevées toutes par la critique moderne. Je demande la permission d'en discuter quelques-unes.

Apollon portait chez les Hellènes les épithètes de Λύκιος, Λυκαῖος, Λυκηγενής, Λυκηγενέτης et Λυκοκτόνος ; quelle est l'origine de ces dénominations? Bien des conjectures ont été faites à ce sujet. Selon les uns, Apollon était ainsi nommé en tant que né en *Lycie;* Héraclide combat cette étymologie et il prétend que l'opinion qui fait naître Apollon en Lycie est postérieure à Homère, dont les écrits n'en contiennent aucune trace. Elien dit qu'Apollon s'appelait Λυκογενής, parceque sa mère s'était métamorphosée en louve (Λύκαινα) après l'avoir mis au monde. D'autres prétendaient que Latone était venue à Délos sous la forme d'une louve ; d'autres encore qu'elle avait aperçu un loup, pendant qn'elle portait le dieu dans son sein. D'après Cléanthes cité par Macrobe, Apollon était appelé Λυκαῖος, « parce que avec la rapidité des loups qui enlèvent les troupeaux, il enlevait l'humidité de la terre (1). » Festus traduit Λυκαῖος par *tueur de loups;* d'après Pausanias Apollon mérita cette épithète en enseignant aux hommes le moyen d'empoisonner les loups (2). On disait enfin que le

(1) Macrobe, I, 17. — (2) Pausanias, II, 9.

mont Lycée d'Arcadie était ainsi appelé, parce qu'il s'y trouvait beaucoup de loups.

Malgré tout le respect qu'on peut avoir pour les anciens, il est difficile de ne pas sourire en lisant ces singulières interprétations. Chose étrange, c'est précisément l'animal des ténèbres qu'ils assignent pour symbole au Dieu de la lumière. Leurs explications sont curieuses à cet égard. Si le loup est consacré à Apollon, c'est, au dire de Macrobe (1), « parce que la flamme de ses yeux triomphe des ténèbres de la nuit » ou, bien, d'après d'autres commentateurs, parce qu'il rend hommage au *dieu Soleil* en rentrant dans sa tanière au point du jour. Quelques-uns sont même allés jusqu'à dire, et des modernes les ont suivis dans cette voie, qu'Apollon avait tiré par antiphrase son nom du *loup,* parce que les petits de cet animal sont aveugles au moment de leur naissance. Je crois peu aux étymologies par antiphrase et je n'en ai guères trouvé qui m'aient satisfait, mais il faut convenir que celle-ci va jusqu'au burlesque. Cette question n'a pas moins préoccupé les modernes que les anciens. Pour MM. Creutzer et Guignaut (2), le loup est le symbole de la transition de la lumière aux ténèbres et ces deux savants ne craignent pas d'appeler Apollon « le dieu Loup-Soleil. » M. Maury a fait faire un pas à la question en dégageant Λυκαῖος du sens de Λύκος, loup ; mais il me semble que son interprétation n'est pas non plus irréprochable. Voici com-

(1) Macrobe, III, 17.
(2) Creutzer et Guignaut, Hist. des relig. de l'antiquité, IV, ch. 4.

ment s'exprime l'honorable académicien (1) : « Le Zeus d'Arcadie recevait le surnom de Lycæus (Λυκαῖος). L'étymologie de ce nom est évidemment empruntée au thême Λυξ, lux, qui s'est conservé dans le latin et a donné naissance au grec Λεύκος, *blanc*, *brillant*. » Et ailleurs (2) : « L'oubli de la signification primitive du surnom de Lycéen (Λυκαῖος) donna naissance à une foule de fables, dans lesquelles on fit jouer un grand rôle au loup (Λύκος) et voilà comment cet animal devint un des emblêmes d'Apollon. » Je me garderai bien de reprocher à M. Maury de recourir au latin pour expliquer un mot grec, car j'en ferai autant tout à l'heure et cela avec d'autant plus de confiance que le latin est un dialecte du *pélasge*, auquel la langue hellénique a fait de de nombreux emprunts; mais Λυκαῖος vient-il bien de *Lux?* Ce n'était pas seulement Apollon, qui était appelé *Lycéen*, mais encore *Zeus*, comme vient de nous le dire M. Maury lui-même et bien d'autres divinités. Pausanias signale une Artémise Λυκεῖα (3). Chez les Latins, Jupiter avait pour surnom *Lucetius* et Junon, *Lucetia*. Faune lui-même était appelé Lycæus, ainsi que Pan. Accordons que ces deux derniers ont tiré leurs noms du mont Lycée en Arcadie; il nous restera encore quatre *dieux de la lumière* et c'est beaucoup trop.

Cherchons une autre solution, mais pour cela nous devons d'abord faire une distinction. Les Hellènes donnaient à cet égard à Apollon trois surnoms, dont deux

(1) Maury, Hist. des relig. de la Grèce, t. I, page 58.
(2) Ibid., page 455.
(3) Pausan., II, 22.

à forme double, d'abord Λυκίος et Λυκαῖος, puis Λυκηγενὴς et Λυκηγενέτης et enfin Λυκοκτόνος. Je m'occuperai d'abord du dernier nom qui me parait appartenir à un autre ordre de faits que les précédents. Comme Elien, je rattache ce mot à Λύκος, loup et κτείνω, tuer, mais au lieu de le traduire par *tueur de loups*, j'écrirais plutôt *tueur du loup*. On sait le rôle considérable que joue dans l'Edda le *loup* sous les noms de *Manamargur, Freki, Fenrir* et *Vitnir :* « Tu ne seras pas si audacieux, dit Loki à Thor, quand tu devras combattre le *loup*, qui engloutira le père des victoires (1). » De même dans *Voluspa* : « Alors l'affection de Hlîne se renouvelle, quand Odin part pour combattre le loup (2). » Et dans le *Vafthrudismal :* « Le loup engloutira le père du monde, qui sera vengé par Vidar (3). » En Egypte, la tradition est altérée; Osiris ne combat plus le loup, mais il emprunte au contraire la peau du loup pour aller combattre Typhon. Le loup, ennemi du Soleil, était regardé généralement comme le symbole de l'hiver ténébreux et de la fin du monde. Les paysans jurassiens disent encore aux approches de l'hiver : « Voici la bête qui arrive (4). » Cette légende de la lutte du dieu et du loup n'a pu être étrangère à la Grèce primitive et elle explique très bien l'épithète de *tueur du loup* donnée à Apollon.

Passons aux autres surnoms du dieu. Je les rap-

(1) Lokasenna, vers 235.
(2) Voluspa, vers 215.
(3) Vafthrudismal, vers 212.
(4) Notamment à Villette (canton d'Arbois) où cette locution est dans la bouche de tous les habitants.

porte, non pas, comme M. Maury, à *Lux,* mais à *Lucus.* Rien de plus naturel à mon avis que cette explication, qui rappelle le grand rôle des *Bois sacrés* dans la religion des anciens, rôle qui d'ailleurs a laissé dans d'autres pays de nombreuses traces dans le langage. Festus dit que les habitants de la *Lucanie* étaient peut-être nommés ainsi en tant qu'ayant primitivement résidé dans un *bois sacré* (1). M. Maury est plus affirmatif; voici ses termes : « La forêt d'Angitia en Lucanie qu'a célébrée Virgile et qui avait valu sans doute à cette province son nom (Lucania, de Lucus) (2). » On lit dans Montfaucon : « Les Lucaries prenaient leur nom de *Lucus,* qui veut dire un bois sacré (3). » Ce bois sacré était situé, on le sait, entre la voie Salarie et le Tibre. Festus fait venir d'*à luco*, non pas seulement *Lucaries*, mais encore *Lucar* (4); Ovide tire le nom de la déesse Lucine, soit de *Lucus,* soit de *Lux;* Pline se prononce pour la première étymologie. En Grèce, Artémis avait pour surnom Σαρωνίς et Pausanias nous apprend que le pays de Corinthe avait des fêtes nommées Σαρώνια. Or Pline rapporte que *Saron* signifiait *chêne* dans le grec antéhellénique (5). Diodore appelle les Druides *Saronides,* c'est-à-dire les *prêtres des forêts de chênes.* Les fêtes *Saronies* correspondaient aux *Lucaries* des Latins et Artémis *Saronide* n'était autre chose qu'Artémis Λυκαῖα.

(1) « Vel quod primitus in luco consederunt. »
(2) Maury, Hist. des grandes forêts de la Gaule, page 119.
(3) Antiq. Ex liq., tome II, liv. IV.
(4) « Lucar appellatur æs, quod ex lucis captatur. »
(5) Pline, IV, 9.

On comprend de cette sorte que plusieurs dieux aient pu s'appeler Λυκαῖος et Λυκογενής, puisque ces mots ne rappellent que les forêts saintes où s'accomplissait le culte. Nous avons vu aussi que Jupiter s'appelait Σκοτιτά, le *ténébreux*, nouveau synonyme de Λυκαῖος.

Olen était surnommé Λυκίος. Traduirons-nous ce mot par *Olen de Lycie*, comme on l'a fait jusqu'ici? Les écrivains grecs nous montrent ce personnage dans le Péloponnèse, à Délos, à Delphes, partout ailleurs qu'en Lycie. Olen était essentiellement poète religieux et la poésie des anciens a eu le même berceau que leur religion, c'est-à-dire le *bois sacré*. Olen Λυκίος n'est à mon avis qu'un autre Seysill, le *Barde de l'Enclos sacré*.

Les Hellènes personnifiaient tout. De *Lucus*, le Bois sacré, ils ont fait une sorte de demi dieu, auquel ne manquent presque aucun des caractères de la chose personnifiée. D'après Pausanias (1), Λύκος était devin et il perfectionna les mystères des grandes déesses; on nommait *Bois de* Λύκος le lieu où il purifiait les initiés. Dans son second chant, Apollonius nous montre le même personnage possesseur d'une épaisse forêt, qui contenait un *antre de Pluton* (2). Le souvenir des sacrifices d'enfants dans les Bois sacrés est rappelé par la fable de Λυκάων qui fut changé en loup pour avoir immolé à Jupiter un enfant. A Athènes, la statue de Lycus s'élevait sur la place où se tenaient les assemblées de justice. « Lycus, dit Philocléon dans les Guêpes, génie

(1) Pausan., IV, 1.
(2) Un des deux oracles d'Argos était dans le Λυκαῖον de cette ville.

tutélaire, héros mon voisin, tu te plais, ainsi que moi, aux larmes et aux plaintes éternelles des accusés. Sans doute tu as choisi ce séjour pour ne rien perdre de leurs soupirs. » Théophraste nous apprend aussi que les Arcadiens immolaient des victimes humaines dans leurs fêtes dites Λυκαῖα (1).

Un mot encore sur cette question. Parmi les anciens, les uns disaient que la province asiatique de Lycie portait ce nom parce qu'il s'y trouvait beaucoup de *loups;* d'autres, comme Festus, parce qu'on y avait tué beaucoup de *loups*. M. Maury s'est bien gardé d'admettre ces puérilités. « La Milyade, dit-il (2), conquise à une époque très ancienne par les Crétois, qui paraissent lui avoir imposé le nom de Lycie à raison du culte qu'on y rendait au *dieu de la lumière.* » M. Maury dit encore ailleurs (3) : « En Lycie surtout, le développement du culte Apollinique devint tel qu'on regarde cette province comme un de ses berceaux. » Ce sanctuaire se trouvait à Patares sur les bords du Xanthus, ville dont Pomponius Méla dit qu'elle ne le cédait jadis en rien à Delphes par la célébrité de son temple consacré à Apollon et l'autorité de ses oracles (4) qu'interprétait, non un prêtre, mais bien comme à

(1) Les Lupercales romaines étaient peut-être la fête du dieu *tueur du loup*, ou si elles furent empruntées aux Grecs, ce fut à une époque où la méprise provenant du double sens de Λύκος était déjà consommée. Les véritables fêtes romaines du *Bois sacré* étaient les *Lucaries*.

(2) Maury, Hist. des relig. de la Grèce, t. III, p. 146.

(3) Ibid., t. I, p. 141.

(4) Pomponius Méla, liv. I., 15.

Dodone, à Delphes et à Cumes, une prêtresse. Diodore attribue la fondation de la ville de Patares aux Telchines de Rhodes, qui passaient pour enchanteurs, magiciens, médecins et forgerons (1). Nous avons donc affaire ici à un sanctuaire tout à fait primitif et nous pourrions déjà, par analogie, conclure l'existence d'un important Bois sacré sur les bords du Xanthus, mais Horace nous apporte par surcroît un témoignage positif :

Qui Lyciæ tenet
Dumeta *natalemque sylvam*
Delius et Patareus Apollo.

Les poètes anciens ont çà et là de ces clefs précieuses d'énigmes, parcequ'ils se sont inspirés davantage des traditions populaires et de débris de légendes conservés dans la mémoire des peuples. Virgile, entr'autres, nous en apprend plus sur les peuples primitifs que Varron, Pline et Hésychius mis ensemble ; c'est lui et non Varron, que Pline eut dû appeler le plus *savant des Romains*. Pour revenir à la Lycie, le *Natalem Sylvam* d'Horace explique à merveille Λυκηγενής et Λυκηγενέτης. Remarquons que la Lycie est aujourd'hui encore un pays essentiellement forestier. Après avoir dit que l'Asie Mineure est presque entièrement déboisée, M. Maury fait cette restriction (2) : « La Lycie a été plus heureuse ; elle étale encore sur son littoral des massifs de chênes, de platanes et de pins, dont les lignes

(1) Diod. V. 55.
(2) Maury, Hist. des grandes forêts de la Gaule, p. 89.

ombreuses s'élèvent jusqu'à la région montagneuse (1). »

Apollon n'était pas seulement appelé Λυκαῖος; il avait encore d'autres surnoms, parmi lesquels ceux de *Délien* et de *Pythien*. Je n'ai à produire ici que des conjectures, mais il me semble que la science de ces temps difficiles ne pourra se faire qu'à la condition que chacun dise non seulement tout ce qu'il sait, mais encore tout ce qu'il croit vraisemblable; le triage viendra à son heure. L'île de Délos était, on le sait, consacrée à Apollon, qui passait pour y être né, ainsi qu'Artémis sa sœur. Le même mot Δῆλος signifie d'une part *clair, manifeste* et d'autre part, sans aucune différence dans l'accentuation, il désigne le petit pays insulaire qui était regardé comme le berceau des deux divinités. Les écrivains Hellènes sont unanimes à expliquer l'un des mots par l'autre. Les uns veulent que l'île ait été appelée *Délos,* parcequ'elle se *manifesta* la première

(1) Le nom de Lycie n'était pas la seule dénomination territoriale empruntée à la religion. Nous avons vu que M. Maury assigne à celui de *Lucanie* la même origine; une parties des Marses se nommait *Lucenses* (Pline, III, 17). Les noms d'*Italie*, *Tauride*, *Béotie* nous ont préoccupés déjà, ainsi que ceux des *Vitellenses*, des *Boii* et des *Cimmériens*. Μύω est généralement regardé comme la racine de μυστήριον; ne pourrait-on pas y voir aussi l'étymologie des divers pays appelés *Mysie* et *Mœsie ?* Dans le dernier paragraphe de ses *Achaïques*, Pausanias signale un sanctuaire de Déméter connu sous le nom de μυσαῖον, sanctuaire qui comprenait un bois sacré et où se célébraient des *mystères*. D'après le même auteur, l'Argolide, un des sanctuaires de la Grèce primitive, comme nous le verrons bientôt, avait un petit pays nommé *Mysie* avec un temple de Déméter. Festus dit que les *Osci* et les *Opici* ne faisaient qu'un seul peuple; est-ce que ces Opiques ne peuvent pas être regardés comme les adorateurs d'Ops, la grande déesse italique? L'Italie avait en outre des peuples nommés *Vestins*, *Sabelli*, *Numinienses*, mots qui rappellent Vesta, les mystères *Saba* ou du dieu Sabazius, etc.

du sein des eaux après le déluge d'Ogygès ; Aristote dit qu'elle se *manifesta* tout à coup au dessus de la mer ; d'autres expliquent cette dénomination par l'existence de l'oracle qui y *manifestait* l'avenir. Les Cyclades sont à l'*est* de la Grèce et Délos est une des plus orientales parmi ces îles ; c'était là que se levaient pour les Grecs le Soleil et l'astre de la nuit, ou pour parler comme eux, là était le berceau d'Artémis et d'Apollon. L'île avait, entr'autres surnoms, ceux d'*Astérie* (1), *Ortygie* et *Pyrpyle* (2). *Astérie* fait allusion au lever des deux *astres*, et de même *Ortygie*, qui rappelle *Ortus* et *Oriens*. *Pyrpyle*, que Pline rattache très bien à πῦρ, feu, signifie la *porte du feu* ou l'Orient. On disait que l'île avait d'abord été flottante ; le point d'apparition des deux astres varie en effet selon les saisons, fait qui dut préoccuper vivement les peuples primitifs.

Passons à la seconde conjecture. Que signifie le nom de *Pythien* que les Grecs donnaient à l'Apollon de Delphes ? Strabon le fait venir de πυθέσθαι, interroger ; Suidas hésite entre πυθέσθαι et πύθεω, *pourrir*, *putréfier*, et il dit à l'appui de la seconde opinion que ce fut à Delphes que le dragon tomba en putréfaction. Macrobe adopte cette dernière étymologie. On lit dans l'*Histoire des Religions* de la Grèce (3) : « L'auteur de l'hymne

(1) Pline le nat., liv. IV, 22.

(2) Id. loc. cit. Pline dit que Délos s'appelait *Pyrpyle*, parceque le feu y avait été découvert. Tel est partout le système des anciens : inventer un fait pour expliquer un mot.

(3) Maury, Histoire des religions de la Grèce, t. I, p. 137.

homérique dit qu'après qu'Apollon eut tué l'hydre de Lerne, il s'écria : Que ton corps desséché pourrisse maintenant sur ce sol fertile. Une ombre épaisse couvre les yeux du serpent; il pourrit bientôt, échauffé par les rayons du soleil. Voilà pourquoi cette contrée fut appelée Pytho. Les habitants donnèrent au dieu le nom de Pythien, parcequ'en ces lieux la dévorante chaleur du soleil a *pourri* ce monstre terrible. » Je sais que l'Edda et les poèmes Védiques mentionnent plus d'une fois la lutte du dieu de la chaleur et de la lumière contre le serpent, mais il n'est pas question ici du serpent de la légende universelle, mais bien de l'hydre à cent têtes née des marais de Lerne, et il y a déjà là une première différence. Et puis, pourquoi cette hydre serait-elle allée se faire tuer à Delphes? Lerne est dans le Péloponnèse et de là au mont Parnasse, il y a encore une certaine distance; enfin d'après la mythologie hellénique, ce ne fut pas Apollon qui tua l'hydre, mais bien Hercule. A Delphes même, on ne croyait pas à ce combat du dieu, soit contre l'hydre, soit contre le serpent. « Les Théologiens de la ville de Delphes, dit Plutarque dans son traité *des Oracles*, estiment que jamais il y ait eu en ce lieu combat d'Apollon à l'encontre d'un serpent pour la possession de l'oracle. »

D'où viennent donc ces noms de Pythien et Pythie? Tout le monde sait que le trépied sibyllin était placé au sommet d'une cavité, d'où s'exhalaient de fortes vapeurs. Or πύθειν, mot auquel la plupart des commentateurs rattachent le surnom de *Pythien*, ne signifie pas seulement *putrescere*, mais encore *putere*. Delphes

n'était autre chose qu'un de ces oracles méphytiques, desquels M. Maury a dit fort bien (1) : « Les *Manteions* qui devaient leur origine à des grottes dans lesquelles s'opéraient des exhalaisons de gaz carbonique ou autre avaient encore une vertu prophétique plus puissante. L'action de ces gaz déterminait des hallucinations qu'on regardait comme des visions envoyées par les dieux. » Il semble que partout les Hellènes aient volontairement détourné les yeux des faits dont ils étaient témoins tous les jours pour aller chercher dans le domaine de la fantaisie de lointaines et chimériques solutions.

## DIONYSOS.

> « Livrés entièrement aux caprices de leur imagination, les Grecs ne s'arrêtaient plus dans leurs inventions, pour expliquer les origines inconnues de leur société. » MAURY (2).

On a beaucoup discuté sur Dionysos. M. Maury assimile cette divinité au dieu Védique Agni-Soma assimilé à son tour par le même auteur à Varouna, « le soleil de nuit, qui préside aux vapeurs et à l'humidité (3). » J'en demande humblement pardon à M. Maury, mais voilà bien des assimilations et bien de la métaphysique.

---

(1) Maury, Hist. des religions de la Grèce, t. II, p. 478.
(2) Maury, Hist. des relig. de la Grèce, t. I. p. 254.
(3) « Agni Soma finit par se confondre avec Varouna, le soleil de nuit, qui préside aux vapeurs et à l'humidité et à ce titre, il se transforme, comme le dieu grec, en une divinité des morts et de la nuit. » (Maury, Hist. des relig. de la Grèce, t. I, p. 121).

J'aime mieux Fréret, quand il dit (1) : « La double naissance de ce dieu a sans doute rapport à l'art de provigner la vigne... L'équivoque du mot μηρὸς, qu'Hésychius explique par τόμος ἀμπέλου, *sarmentum vitis*, mais qui plus ordinairement signifie la *cuisse*, a fait dire aux mythologistes que Bacchus étant né avant terme, Jupiter l'avait enfermé dans sa cuisse. » Notons bien que c'est Fréret, si grave et si réservé, qui se permet ces hardiesses. On m'objectera que d'après les Védas, *Soma*, personnification de la plante acide nommée *Asclepias acida*, a été renfermé aussi dans la cuisse d'Indra, mais est-il bien sûr que ce soit l'Inde et non pas la Grèce, qui ait créé ce mythe? Je ne sais si les traditions indiennes font voyager Agni-Soma dans la Grèce, mais je sais bien que d'après toutes les traditions grecques, Dionysos pousse ses aventures jusques dans l'Inde. Enfin la fable ridicule de la *cuisse* du dieu s'explique en grec par une simple équivoque et nous ramène, ce qui est un grand point, à un fait simple et naturel. Notons en passant que Soma portait, comme Dionysos, le surnom de *Taureau*.

Les Grecs n'ont pas seulement déifié le vin, mais encore toutes les circonstances de sa production. D'après Fréret, Βακχα, d'où *Bacchus*, signifiait *grappe de raisin* (2) ; le mot est resté dans le latin, où il désigne toutes sortes de menus fruits, tels, par exemple, que la grappe du lierre qui était aussi consacrée à Bacchus.

---

(1) Mémoire des Inscriptions et Belles-Lettres, vol. XIII, p. 259.
(2) Freret, ibid.

Selon Hésychius cité par le même savant, le rameau de la vigne qui porte la grappe, Βακχά, s'appelait Σεμαλία; voilà bien Sémelé, la mère de Dionysos. Ce dieu s'appelait Συκίτης; M. Maury pense qu'il était nommé ainsi comme créateur du figuier; c'est encore chercher trop loin. Συκίτης Διόνυσος est la même chose que συκίτης οἶνος, qui signifie *vin de figues;* Pline mentionne cette sorte de vin qu'il appelle *Palmiprime* ou *Sycite* (1). Dionysos avait aussi pour surnoms πυριγένης, Ληνᾶιος, Βρόμιος et Ὄρειος. Πυριγένης signifie *né du feu*; c'est le *vin cuit* que les anciens estimaient beaucoup; Pline vante les *vins cuits* d'Afrique, de Cilicie et de Crète. Ληναῖος vient de Ληνὸς, *pressoir;* Βρομίος, de βρόμος, *bruit sourd,* à cause du grondement de la fermentation. M. Maury explique l'épithète d'ὄρειος par le culte que les Thraces rendaient à ce dieu dans leurs *montagnes;* à mon avis, Διόνυσος ὄρειος est tout simplement le *vin de côtes* toujours bien supérieur au *vin de la plaine.* Les Hellènes allèrent jusqu'à faire du *vin pur* et du *vin doux* deux personnages auxquels ils donnèrent les noms d'Ἄκρατος et d'Ἡδυοινος. Aristophane appelle Dionysos, *fils de Stamnion* (2); autant vaudrait dire *fils de la Cruche* ou de l'*Amphore;* car Στάμνιον a précisément ces deux sens. Pourquoi immolait-on le bouc à Dionysos? M. Maury répond, d'après Phurnutus et autres, que c'était parceque cet animal nuit à la vigne (3). Comment

(1) Pline, Hist. nat., XIV, 19.

(2) Les Grenouilles, scène entre Xanthias et Dionysos.

(3) Maury, Hist. des relig., t. II, p. 99.

M Maury, dont la science est si vaste et si sûre, ne s'est-il pas rappelé qu'on n'offrait comme victimes aux dieux que les animaux qui leur étaient le plus agréables et jamais ceux qui pouvaient leur déplaire? Ainsi à Diane, le cerf et le chien; à Vénus, la colombe; aux grands dieux, le taureau. « De tous les sacrifices, dit Procope parlant des Scandinaves, ils regardent l'homme comme le plus précieux pour les dieux (1). » A Tophet, en Crète, à Carthage, c'étaient des enfants ou des jeunes gens qu'on offrait comme plus agréables encore à la divinité. Ce n'était donc pas parceque le bouc nuit aux vignes qu'on l'immolait à Bacchus, mais tout simplement parceque le vin était conservé dans des outres faites de peaux de bouc, comme cela se pratique encore dans divers pays.

### LES NOMS DES PRÊTRESSES.

> Et quidquid Græcia mendax
> Audet in historiâ.
> JUVENAL, Sat. X.

Les Hellènes (2) ont débité une foule de fables relativement au nom des prêtresses des époques primitives. « A Dodone, dit Denys d'Halicarnasse (3), c'était une colombe qui rendait les oracles du haut d'un arbre sacré. » Ce conte a été reproduit cent fois par les

(1) Procope, De bello gothico, II, 15.
(2) Une fois pour toutes, je demande la permission de donner aux compatriotes d'Homère et de Périclès le nom qu'ils se donnaient eux-mêmes; c'est le seul moyen d'éviter des confusions.
(3) Denys d'Hal., liv. II, ch. II.

anciens, mais déjà Strabon, Hésychius et Servius s'étaient aperçus du malentendu. On sait que πέλεια signifie *Colombe* en grec hellénique ; ce mot avait un tout autre sens dans le grec ancien. Après avoir dit que πελία signifiait *vieille femme* dans la langue des peuples de Dodone, Strabon ajoute (1) : « Peut-être ces fameuses colombes n'étaient-elles pas des oiseaux, mais trois vieilles prêtresses. » Les prêtresses de l'antiquité étaient presque toujours des femmes âgées. Diodore dit que depuis l'attentat du Thessalien Echécrate, la Pythie devait avoir au moins cinquante ans ; Cicéron qualifie de *majores natu* les prêtresses de Cérès à Agrigente ; les Grecs avaient des prêtresses qu'ils appelaient πρεσϐύτιδες. Hésychius confirme l'opinion de Strabon relativement à πέλεια et il nous apprend en outre qu'à Cos et en Epire les vieillards sont nommés πελίους. Enfin, d'après Servius, la prêtresse qui à Dodone même interprétait les bruissements de la source prophétique, était vieille et elle se nommait *Pélias* (2). Les colombes de Denys d'Halicarnasse avaient, je l'avoue, quelque chose de plus gracieux ; mais nous sommes ici en pure matière historique et il nous faut savoir renoncer aux plaisirs de l'imagination.

Passons à une autre méprise ; mais ici Strabon et Hésychius ne viendront plus à notre aide et nous n'aurons plus pour nous guider que le bon sens et la vraisemblance historique. Les abeilles jouent un grand

---

**(1) Strab., Dübner-Müller, page 274.**

**(2) « Quæ murmura Anus, nomine *Pelias*, interpretata hominibus differebat. »**

rôle dans la mythologie hellénique. A en croire Pausanias, des abeilles conduisirent Saon à l'oracle de Trophonius ; d'autres construisirent un des temples de Delphes. D'après les métamorphoses d'Antonius Liberalis, Jupiter s'appelait μελισσαῖος, parcequ'il avait eu des abeilles pour nourrices Abeille se dit en grec hellénique μέλισσα; il est vraisemblable que le même mot avait signifié *prêtresse* à une époque plus reculée. A Ephèse, les prêtresses d'Artémis portaient encore le nom de *Mélisses* Qu'on admette ce sens et nous rentrons dans la vraisemblance ; ce ne sont plus des abeilles, mais des prêtresses, qui élèvent Jupiter, construisent un des temples de Delphes et conduisent Saon à l'oracle de Trophonius.

Autre méprise. La chèvre Amalthée passait pour avoir partagé avec les abeilles les fonctions de nourrice de Jupiter. Il y a ici deux quiproquos : d'abord Amalthée vient d'ἀμαλθεύω, *nourrir* et signifie tout simplement *nourrice*. La seconde erreur tient, je crois, à la confusion des mots Ἅγιος, *saint* et Αἴξ, αἶγος, chèvre. Antonius Libéralis appelle les abeilles nourrices du dieu ἱέραι μέλιτται τροφοί τοῦ Δίος; ἁγία Αμάλθεια forme le pendant exact de cette expression. Le même quiproquo a eu lieu probablement à propos du mot Αἰγὶς, égide, qui a dû signifier d'abord le *bouclier sacré* et non pas le bouclier fait avec une peau de *chèvre*, fût-ce-celle de la chèvre Amalthée.

Passons aux Amazones. On s'étonnera peut-être de me voir parler de ces guerrières fameuses à propos de prêtresses, mais on saisira mieux le rapport tout-à-

l'heure. Diodore les place en Lybie et dans dix autres pays, Strabon dans le Caucase au-delà de l'Albanie, Plutarque en Thessalie et à Chéronée, d'autres en Attique et à Mégare, où se voyait, disait-on, une de leurs sépultures Diodore et la plupart des anciens font venir leur nom de A privatif et μαζός, mamelle. « Elles brûlaient, dit l'historien Sicilien, la mamelle droite aux filles, afin que la proéminence du sein ne les gênât pas dans les combats. C'est pour cette dernière raison qu'on leur a donné le nom d'Amazones (1). » Tout porte à croire, non seulement que cette mutilation est un conte, mais encore que ce conte a été fabriqué tout exprès pour justifier l'étymologie (2). M. Maury adopte une opinion opposée à celle-là. Tout en conservant μαζός, mamelle, il regarde le préfixe *a*, non plus comme privatif, mais comme augmentatif et il traduit le mot par *mammelues* ou femmes aux *fortes mamelles*. Il y a dans Hérodote une bien meilleure solution. « Lorsque les Grecs, dit cet historien (3), eurent combattu contre les Amazones que les Scythes appellent *Aiorpata,* c'est-à-dire *Androctones*, car *Aior* en Scythe signifie *un homme*, et *Pata* veut dire *tuer.* » *Amazone* se retrouve dans le bas latin *Amassare* donné par Ducange et dans le Corse *Amazzare*, deux mots qui signifient la même chose qu'*Aiorpata*. Les Amazones

(1) Diod,. liv. II, 45.

(2) Le mot Ζώνη, *ceinture*. qui se retrouve aussi dans *Amazone*, a fait naitre une fable de plus. « Hercule reçut l'ordre d'apporter la *ceinture* de l'Amazone Hippolyte. » (Diod., IV, 16.)

(3) Hér , liv. IV, 110.

n'étaient donc que des *tueuses* d'hommes, mais comment? Avaient-elles tué leurs maris, comme le prétend la fable? Je ne le pense pas. Tacite dit que les Germaines « n'étaient pas étrangères aux idées de courage et aux hasards des combats (1). » Pomponius Méla raconte que les femmes des Ixamates, peuples des bords du Tanaïs, combattaient à cheval et lançaient très adroitement le *lazo* (2). D'après Hérodote, les femmes des Sauromates combattaient également; à l'heure présente, le royaume de Dahomet a un corps de trois mille femmes armées soit de fusils, soit de terribles coutelas à deux mains (3). Nous pourrions donc déjà voir dans ce nom de *tueuses d'hommes* un synonyme de *femmes guerrières*, et ni l'histoire ni la philologie ne nous contrediraient, mais c'est là une question à double fond et nous devons chercher à pénétrer plus avant encore.

« Là, dit Pomponius Méla, est Ephèse et son célèbre temple de Diane qui, suivant la tradition, fut bâti par les *Amazones* au temps de leur grande puissance en Asie (4). » Strabon, Pausanias, Justin et Pline confirment ce fait. MM. Creutzer et Guigniaut ajoutent : « Ce furent les Amazones qui, les premières, apportant leur croyance des régions hyperborées consacrèrent, dit-on, dans Ephèse la plus antique image de la grande déesse. » D'après Diodore, leur reine Myrina fonda de

(1) German., ch. XVIII.
(2) Pompon. Méla, liv. I, 19.
(3) Annales de la propagation de la foi, t. XXXV, p. 30.
(4) Pomp. Méla, liv. I, 16.

même le sanctuaire de Samothrace. « Suivant un avertissement qu'elle avait eu en songe, dit cet historien (1), elle consacra cette île à la mère des dieux, lui dressa des autels et lui institua des sacrifices. Elle donna à cette île le nom de Samothrace. » Le même écrivain nous apprend que la seconde reine des Amazones « institua des sacrifices somptueux en l'honneur d'Arès et d'Artémis Tauropole (2). » M. Maury dit à son tour (3) : « La figure de ces héroïnes est représentée sur les médailles d'un grand nombre de cités asiatiques et notamment sur celles de Smyrne, où un temple magnifique était consacré à l'une d'elles. » Une des Amazones se nommait *Camilla*, nom qui désignait un certain ordre de prêtresses (4). Ainsi les Amazones fondèrent les sanctuaires d'Ephèse et de Samothrace; un des temples de Smyrne était dédié à l'une d'elles et il y en avait une qui s'appelait *Camilla*, c'est-à-dire *prêtresse*. C'est que vraisemblablement elles étaient des prêtresses et rien autre; mais comment concilier cette interprétation avec leur nom de *tueuses d'hommes ?*

« C'était, dit Diodore (5), une coutume établie chez les habitants de la Tauride de sacrifier à Artémis Taurique tous les étrangers qui abordaient ces parages. C'est là que dans la suite Iphigénie établie prêtressse de cette déesse lui sacrifiait tous les captifs. » *Amassare* signifie, à proprement parler, *tuer avec la massue*; or

(1) Diodore, liv. II, 55.
(2) Id., liv. II, 46.
(3) Histoire des religions de la Grèce, t. III, p. 178.
(4) « Sacrorum ministrum κάμιλλον dicebant. » (Festus.)
(5) Diod., liv. IV, 44.

c'était précisément avec cette arme que se pratiquaient en Tauride les sacrifices humains. « Ils immolent à Iphigénie, dit Hérodote (1), les étrangers qui échouent sur leurs côtes et tous les Hellènes qui y abordent et qui tombent entre leurs mains. Après les cérémonies accoutumées, ils les assomment d'un coup de *massue* sur la tête. » Chez les Cimbres, les prisonniers étaient également immolés par des prêtresses. A mon avis les Amazones n'étaient autre chose que ces sacrificatrices; ou pour mieux dire, les deux légendes des femmes guerrières et des prêtresses également *tueuses d'hommes* se sont fondues ensemble et n'en ont plus formé qu'une. On ne s'étonnera plus autant de trouver les Amazones en vingt pays différents, depuis la Lybie jusqu'au Caucase, car il y avait partout des sanctuaires et des prêtresses. Une coutume singulière des Amazones se retrouve dans les sanctuaires de la Gaule. « Les femmes de l'île de Sein, dit Strabon, ne recevaient point d'hommes, mais elles-mêmes allaient trouver leurs maris (3). » M. Michelet dit de son côté d'après les auteurs anciens (3) : « Les prêtresses des Namnètes à l'embouchure de la Loire habitaient un des îlots de ce fleuve. Quoi qu'elles fussent mariées, nul homme n'osait approcher de leur demeure; c'étaient-elles qui, à des époques prescrites, venaient visiter leurs maris sur le continent. »

(1) Hér., liv. IV, 103.
(2) Strabon, XIV, 513.
(3) Michelet, Histoire de France, I, p. 39.

## LES VAISSEAUX DES GRECS.

« Mirum est quò procedat græca credulitas. »
PLINE L'ANCIEN.

Voici un certain nombre de problèmes historiques, dont les solutions actuelles me paraissent laisser beaucoup à désirer. D'où vient le nom des deux *Bosphores* ou des deux *Bospores,* pour parler comme Strabon et plusieurs autres anciens? Qu'était-ce que les chevaux de Laomédon et les vaches de Géryon? Pourquoi les chevaux étaient-ils consacrés à Poseidôn? Pourquoi ce dieu fit-il présent du cheval aux Athéniens? Comment Europe put-elle traverser la mer sur un taureau et Phryxus, sur un bélier? Voilà en apparence bien des énigmes; en réalité il n'y en a qu'une seule, car la même clef convient pour toutes. Enumérons d'abord les diverses solutions qui ont été proposées.

Pline et la plupart des anciens disent que le nom du *Bospore* de Thrace et du *Bospore* Cimmérien vient de ce qu'un bœuf pouvait les franchir à la nage; selon d'autres, le *Bospore* de Thrace était ainsi nommé parce que Io l'avait traversé déguisée en génisse. Je n'ai pas besoin de faire ressortir tout ce qu'il y a de puéril dans ces explications. Je laisse aussi de côté les fables ridicules concernant les chevaux de Laomédon et les vaches de Géryon, qui passèrent à la nage en Sicile en compagnie d'Hercule (1) accroché aux cornes de

(1) « Parvenu au passage le plus étroit de la mer, Hercule fit passer

l'une d'elles. Dans le bélier qui transporta Phryxus et Hellé, M. Maury voit « un animal divin chargé d'une déesse solaire ou céleste (1) ; » Europe sur son taureau est à ses yeux une divinité lunaire. Voilà bien du symbolisme et trop peut-être. Pourquoi Neptune donna-t-il le cheval aux Athéniens ? L'Attique parait avoir nourri de tout temps peu de chevaux ; Miltiade n'avait pas de cavalerie à Marathon (2) ; Athènes était surtout puissante par sa flotte. Et puis, quoi de commun entre le cheval et Poseidôn ? Ce qu'il devait donner à la maritime Athènes, lui, le dieu de la mer, ce n'était pas le cheval, qu'il n'avait pas et dont elle n'avait que faire, mais bel et bien le vaisseau. Athéné fut mieux avisée ; son présent fut l'olivier. Il y a peu de contes plus ridicules que ceux que les Hellènes ont inventés pour expliquer les rapports de Poseidôn et du cheval. Rhéa ne sachant comment sauver de la voracité de Saturne ce petit dieu, qu'elle venait de mettre au monde, s'avisa de lui raconter qu'elle avait accouché d'un poulain. Aussi crédule qu'affamé, Saturne traita le jeune animal comme ses autres enfants et il le dévora à belles dents. Sauvé par un poulain, Poseidôn devenu grand adopta par reconnaissance toute la race chevaline. Dans ses *Arcadiques*, Pausanias fait un récit non moins burlesque et encore plus grossier. Déméter poursuivie par Poseidôn se déguisa en jument pour échapper

---

ses vaches en Sicile ; quant à lui, saisissant les cornes d'un taureau, il traversa à la nage toute la longueur du détroit. » (Diod., liv. IV, 22.

(1) Maury, Hist. des relig. de la Grèce, III, 215.

(2) Hérod., liv. VI, 112.

à la brutalité du dieu de la mer; Poseidôn se transforma à son tour en étalon et Déméter vaincue en fut quitte pour se purifier dans les eaux du fleuve Ladon. Et de là la prédilection de Poseidôn pour le cheval en général.

M. Maury s'est bien gardé de reproduire ces inepties, mais a-t-il trouvé lui-même la véritable clef? « Poseidôn, dit le savant académicien (1), est le dieu des chevaux, parceque les chevaux individualisés dans Pégase sont l'emblême des sources. » Pour justifier son opinion, M. Maury compare le cheval à la source qui jaillit et bondit en s'échappant du sol. Tout cela est beaucoup trop ingénieux pour moi. On connaît la légende de Pégase qui fit jaillir d'un coup de pied la fontaine d'Hippocrène; rien ne serait plus difficile que d'en expliquer d'une manière positive la formation; mais du moins nous pouvons en saisir certains éléments. Πηγὴ, d'où πήγασος signifie, on le sait, source; κρήνη, qui a formé ἱπποκρήνη, a le même sens. Reste à savoir comment ces idées de *source* et de *cheval poétique ailé* ont pu s'associer. Rappelons ici que certaines fontaines, telles que celles de Castalie et de Colophon, passaient pour communiquer l'esprit poétique et que l'Hippocrène elle-même était consacrée aux muses. Que les poètes Hellènes aient personnifié la poésie en lui donnant des *ailes,* rien de plus naturel, mais pourquoi le cheval? J'imagine qu'il y a encore ici une méprise de mots et qu'au lieu d'ιπποκρηνη, on a dit d'abord ὑποκρηνη, ou bien encore en conservant l'élé-

(1) Maury, Hist. des relig. de la Grèce, t. I, p 415.

ment ἵππος, que le nom d'*Hippocrène* (fontaine du cheval ou des chevaux) a tiré tout simplement son origine de quelque fait de la vie rustique. En tous cas, le système de M. Maury présente toutes sortes de difficultés, car on n'y voit d'une manière satisfaisante pour l'esprit ni le rapport de la source au cheval, ni celle du cheval à l'inspiration poétique, ni celle du cheval Pégase et des autres chevaux à Poseidôn, le dieu de la mer, ni même celles de Poseidôn aux sources, qui avaient leurs divinités spéciales. A mon avis la vertu poétique de certaines fontaines honorées par les anciens a été le vrai point de départ de la légende et une série de quiproquos a donné naissance au reste.

Voici une solution qui me paraît applicable à toutes ces énigmes. Les anciens eux-mêmes en feront presque tous les frais ; car s'ils ont débité beaucoup de fables, il leur échappe ça et là des traits involontaires, qui sont fort instructifs. Lycophron avait dit déjà qu'Europe n'avait pas été enlevée sur un taureau, mais sur un navire en forme de taureau (Ταυρομόρφω); Lactance va plus loin et il insinue que le taureau d'Europe a bien pu n'être qu'un vaisseau portant à sa poupe l'image de cet animal. Aristophane nous apprend dans les *Grenouilles* que les vaisseaux Athéniens avaient à leur poupe le coq, un des oiseaux sacrés de l'Attique (1). Diodore dit à son tour (2) : « On a travesti de même

(1) « Dionysos. — « J'ai passé une fois une bonne partie de la nuit à chercher ce que c'était que son grand coq jaune. — Eschyle. — « C'est, ô ignorant, la figure dont on décore la poupe des vaisseaux. » (Les Grenouilles, scène entre Dionysos, Euripide et Eschyle.)

(2) Diodore, IV, 47.

l'histoire de Phrixus : Phrixus s'embarqua sur un navire, dont la proue portait la tête d'un bélier. » Enfin on lit dans Strabon que les habitants de Gadès avaient de petits navires qu'ils appelaient *chevaux* à cause de l'image qui en décorait les éperons (1). Nous voilà de nouveau en plein zôomorphisme; car ces animaux, dont les images ornaient telle ou telle partie du navire, n'ont pu figurer là qu'à titre de divinités protectrices.

Cette coutume n'était pas particulière aux Grecs. Dans plusieurs langues même modernes, le même mot sert à désigner à la fois le *vaisseau* et tel ou tel animal domestique. Voici le tableau de ces ressemblances avec l'indication des sources où j'ai puisé :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Phénicien, | Alpha ot Ilpha, | Taureau. | Mèmes mots, | Vaisseau (Bochard). |
| Grec, | Κέλης, | Cheval, | Même mot, | Chaloupe. |
| Id., | Κύκνος, | Cygne, | Même mot, | Vaisseau. |
| Latin, | Celes, | Cheval, | Même mot, | Bateau (Pline). |
| Français, | Bœuf.............................. | | Même mot, | Embarcation (diction. de l'Académie). |
| Id., | Chèvre.............................. | | Même mot, | Vaisseau corsaire (compl. Firm. Didot). |
| Id., | Capre.............................. | | Même mot, | Vaisseau corsaire (compl. Firm. Didot). |
| Portugais, | Cabra, | Chèvre, | Cabrea, | Ponton. |
| Allemand. | Schaf, | Brebis, | Schiff. | Vaisseau. |
| Hollandais, | Schaap, | Brebis, | Sheep, | Vaisseau (diction. de Dekker). |
| Anglais, | Sheep, | Brebis, | Ship, | Vaisseau (Flemming). |

Les ressemblances sont trop nombreuses, comme on le voit, pour n'être que fortuites. Tout s'explique maintenant. *Bosphore* ou *Bospore* ne signifie plus que le *passage des vaisseaux* et nous n'avons plus besoin

(1) Strabon, II, 99.

de nous demander quelle étendue de mer un bœuf peut traverser à la nage. Ce n'est plus le cheval que Poseidôn donne à l'Attique, mais bien le navire nommé également Κέλης. Ce cheval avait du reste un nom significatif; il s'appelait Σκύφιος, de Σκάφος, vaisseau (en latin Scapha). Phrixus et Europe traversèrent la mer, le premier sur un vaisseau portant, comme le dit Diodore, une tête de bélier à sa proue, et celle-ci sur un navire orné de l'image d'un taureau. Laomédon se vit enlever par Hercule ses κελῆτες ou chaloupes, et peut-être, si Troie était port de mer, l'invraisemblable *cheval de bois* n'était-il de même qu'un κέλης. Apollodore d'Athènes, Hérodote et Strabon placent à Gadès les vaches de Géryon (1); elles se trouvaient là en bonne compagnie avec les *chevaux* dont Strabon nous a parlé tout-à-l'heure. Les anciens racontent, il est vrai, qu'Hercule transporta en partie ces animaux par terre, mais les vaisseaux primitifs étaient très petits et peu lourds. Diodore dit (2), d'après Timée, que les Argonautes tirèrent leur navire à terre et le transportèrent de la source du Tanaïs jusqu'à un autre fleuve qui se jette dans l'Océan. D'après Pline (3), ils transportèrent le vaisseau Argo de la vallée du Danube dans l'Adriatique par dessus les Alpes. Strabon nous apprend (4) que les habitants du Caucase faisaient la piraterie à l'aide de vaisseaux légers appelés *Camara*, qu'au retour de leurs expédi-

(1) Voir Hérodote, IV, 8, et Strabon, III, 5, 4.
(2) Diod., liv. IV, 56.
(3) Pline, III, 22.
(4) Strabon, Dübner-Müller, page 425.

ditions ils emportaient dans les bois, où ces bâtiments leur servaient de maisons.

Voici une autre méprise, non plus relativement aux vaisseaux, mais à la mer. Il s'agit du mot Ἀίγες, *les flots* qu'à l'imitation des Grecs deux savants modernes ont rattaché au radical Ἀιξ, chèvre, qui me paraît n'avoir que bien peu de chose à voir ici. D'après M. Guigniaut, Poseidôn était appelé Αἰγαίων, « parce que les flots s'élancent comme des chèvres (1). » M. Maury dit de même (2) : « Les flots (κῦματα) qui bondissent sont comparés par les peuples pasteurs à l'animation du troupeau qui bondit par excellence, la chèvre. Ces flots deviennent donc des chèvres (Ἀίγες), la mer houleuse, ou comme nous dirions aujourd'hui, moutonneuse. » Tout cela est encore beaucoup trop raffiné pour moi. A mes yeux, Ἀίγες est tout simplement le latin *aquæ,* et le vieux français *aigues,* qui se retrouve dans *Aigue-perse,* Aigues-mortes, etc.

## LES MOTS TRAGÉDIE ET COMÉDIE.

**Trauerspiel, Lustspiel.**

Les Allemands appellent la tragédie le *drame triste* (Trauerspiel) et la comédie le *drame joyeux* (Lustspiel). Voilà des mots heureusement composés et qui disent bien ce qu'ils doivent dire. Les mots grecs correspon-

---

(1) Creutzer-Guigniaut, vol. IV, ch. III.
(2) Maury, Hist. des relig., t. I, p. 421.

dants, tels du moins qu'on les a interprétés jusqu'à ce jour, sont bien loin d'offrir ce sens direct et naturel. Pour tous les commentateurs, depuis Aulugelle jusqu'à M. Magnin, tragédie veut dire *chanson du bouc* et comédie, *chanson des bourgs*. N'y aurait-il pas là encore quelque malentendu? Voyons d'abord ce qui regarde la comédie. Je ne nie pas les représentations foraines dans les bourgs de l'Attique et je sais aussi qu'en grec *bourg* se dit Κώμη, mais tant que d'autre part Κῶμος signifiera, comme nous l'apprennent tous les dictionnaires, *licence, gaieté excessive,* je traduirai Κωμωδία, absolument comme *Lustspiel*, par *chanson joyeuse.* Les Grecs avaient leur dieu Κῶμος aussi bien que les Latins leur *Comus* et l'un et l'autre présidaient aux festins et à la gaieté.

Le vrai sens du mot *tragédie* est plus difficile, non pas à pressentir, mais à établir. On sait que les anciens décernaient un bouc (Τράγος) à l'auteur du meilleur drame tragique,

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum.

La question est de savoir si c'est cette coutume qui a donné naissance au mot *tragédie* ou si une fausse interprétation n'a pas plutôt engendré la coutume, comme cela est arrivé pour Poseidôn, qui par l'effet d'une méprise, finit par avoir des statues et des temples sous le nom de Poseidôn *équestre*. Notons bien que cet usage de donner un bouc au vainqueur n'est pas relativement fort ancien. On avait d'abord donné une génisse ou un taureau comme prix ordinaire du dithy-

rambe, poème d'où sortit la tragédie (1). Pourquoi substituer au taureau ce *vil bouc*, dont parle Horace? Est-ce qu'une tragédie ne vaut pas un dithyrambe? Le goût de la poésie avait-il diminué? Le bétail était-il devenu plus rare? Avait-il augmenté de prix? C'est le contraire de tout cela qui est vrai. Mais, me dira-t-on, la tragédie est née dans les Dionysiaques et le bouc était cher à Dionysos; à quels titres? Est-ce, comme on l'a prétendu, parcequ'il est l'emblême de la lubricité que le vin favorise? Cette explication semble bien peu naturelle. Dira-t-on avec d'autres qu'en broutant les pousses de la vigne, cet animal apprit aux anciens à la tailler? Pline si crédule ne peut s'empêcher lui-même de rire de cette supposition. Ce n'était pas le bouc qu'aimait Dionysos, mais bien, comme nous l'avons dit déjà, les *peaux de boucs*, dont sont faites les outres. L'animal vivant est un des fléaux de la vigne. Il y a donc eu ici, selon toute apparence, une méprise; voyons si nous ne pourrons pas retrouver le vrai et premier sens du mot qui nous occupe.

La Thrace était le véritable berceau de la religion des Grecs. Strabon dit (2) : « Orphée, Musée, Thamyris, Eumolpe étaient des Thraces; » et il ajoute que ce dernier amena des Thraces dans l'Attique. « Il faut reconnaître, dit M. Maury (3), qu'à une époque éloignée, dont il est impossible d'assigner la date, des migrations Thraces, ayant à leur tête des chefs qui étaient en

(1) Ch. Magnin, Origines du théâtre, page 35.
(2) Strabon, Dübner-Müller, page 395.
(3) Maury, Hist. des relig. de la Grèce, t. II, p. 319.

même temps pontifes et poètes sacrés, vinrent s'établir dans l'Attique. » On attribue généralement à ces peuples la fondation des mystères d'Eleusis. La Thrace est en outre la patrie de Zamolxis, de Bendis et d'Hermès, que les rois du pays honoraient comme leur aïeul; on y trouvait un célèbre *Manteion* d'Apollon à Abdères, les mystères des Cicones, ceux de Cotytto, les mystères triétériques de Dionysos célébrés surtout sur les flancs de l'Orbèlos, du Rhodope et de l'Hémus et l'oracle du même dieu chez les Besses. Hérodote dit que la Thrace était le siège principal du culte d'Arès. Telle était la dévotion des Thraces et leur croyance en une vie ultérieure que les Trauses, un de leurs peuples, se réjouissaient de la mort de leurs parents et que les femmes des Chrestoniens, autre nation Thrace, se disputaient l'honneur d'être immolées sur le tombeau de leurs époux. La Thrace était par excellence la terre religieuse et sacrée, la contrée sainte et le nom lui-même signifiait cela. Les Hellènes l'appelaient θράκη, les Ioniens et les poètes θρήκη. De θρήκη à θρηςκεία et à θρῆσκος, dont l'un signifie *religion* et l'autre *religieux*, il n'y a pas bien loin. Pausanias parle de femmes *Thraces* qui seules avaient le privilège d'entrer dans le temple d'Athéné *Priène* en Eubée, parce que jadis elles avaient tiré avec un cable fait de leurs cheveux le vaisseau qui portait la statue de la déesse (1); ces femmes *Thraces*, qui jouissent de ce privilège, ont bien l'air de *prêtresses*.

---

(1) Pausanias, VII, ch, V, par. 5.

(2) « Philomélus vint occuper le temple où était l'oracle, tua ceux qu'on nomme *Thracides* (θρακίδας) qui voulaient lui résister et vendit

Delphes avait aussi des *Thracides,* prêtres ou gardiens du temple (2). Les poèmes orphiques appellent l'île de Samothrace la *Terre sacrée* (ιερην χθόνα). Diodore est plus précis : « Myrina, dit-il (1), donna à cette île le nom de *Samothrace*, qui signifie en grec l'*île sainte.* » Comme Strabon dit en termes positifs et même deux fois, que *Samos* signifiait en grec *hauteurs, montagne* (2), il ne reste aucun doute sur le sens de θράκη, qui veut bien dire *saint, sacré* (3).

Revenons maintenant au mot Τραγωδία. Au lieu de voir dans ce vocable la *chanson du bouc* (4), ne pourrait-on pas le traduire par la *chanson sacrée*, corrélatif tout naturel de la *chanson joyeuse*? On ne manquera pas de m'objecter l'absence de l'aspiration dans τραγωδία et la substitution du γ au κ, mais est-ce que les anciens Latins n'écrivaient pas *honera, honus-*

---

leurs biens à l'enchère. » (Diod., XVI, 24.) Un commentateur de Grégoire de Naziance, Nicétas, s'exprime ainsi : (In sancta lumina oratio.) « Primi Thraces religionem ergà deos invenerunt : Undè et θρησκεία, id est, religio à Thracibus nomen duxit. »

(1) Diodore, III, 55.

(2) « Ἐπειδὴ Σαμόυς ἐκάλουν τά ὕψη » Strabon, Dübner-Müller, page 297 ; voir aussi page 393.

(3) Voir Ducange aux articles *Tracones* et *Traguli*. Les *Tracones* n'étaient autre chose que les hypogées consacrés par la religion (meatus subterranei, cavernœ, speluncæ, occulti et subterranei meatus). Les *Traguli* étaient des *anachorètes* d'Angleterre. Le Δράκων (dragon) n'était de même que le *serpent sacré* et c'est ce que fait bien voir Isidore de Séville quand il dit : « In mari angues, in terrâ serpentes, in templo *dracones* vocantur. »

(4) Le français lui-même a de ces mots dénaturés jusqu'au ridicule. Que signifie, par exemple, la sotte expression vulgaire *dégommer quelqu'un ; un tel a été dégommé ?* La vraie forme est *décomer* (O bref), mot qui, sur divers points de la Franche-Comté, signifie encore *tondre* (coma, chevelure). Charlemagne *décoma* Didier et Tassillon ; Louis le Débonnaire fût *décomé* par ses fils, etc.

*tum, haruspex* (1), etc.? Est-ce que les Athéniens n'aspiraient pas ἰχθυς et ἱρος, qui n'avaient pas l'*esprit rude* dans le reste de la Grèce (2)? Ne disaient-ils pas *Philippus*, au lieu de *Bilippus*, qui était le véritable mot macédonien? Les Thébains ne prononçaient-ils pas βατεῖν au lieu de πατεῖν? Est-ce que de Δράκων nous n'avons pas fait *dragon* en substituant également le γ au κ? Il n'est pour ainsi dire pas un seul mot grec qui n'ait été prononcé et écrit de diverses manières selon les localités, et c'est ce que nous appelons les dialectes. Laissons cette discussion grammaticale et citons plutôt à l'appui de notre opinion un passage d'un de nos plus savants écrivains modernes. « Il est curieux et triste, dit M. Magnin (3), de voir dans un vocabulaire métrique rédigé vers le temps d'Anne Commène Τραγωδία et ὠδή redevenus synonymes ne plus signifier qu'un *chant*. Le mot moderne Τραγόυδι n'a pas de nos jours un autre sens. » Je crois pour ma part que Τραγωδία n'a jamais signifié *chanson du bouc* qu'à Athènes et qu'au temps même d'Eschyle et de Sophocle, ce mot avait partout ailleurs en Grèce son sens naturel et rationnel de *chanson sacrée*.

---

(1) Haruspex, forme latine de *Hieroscope* d'après Denys d'Halicarnasse.

(2) Aulugelle, Nuits attiques, liv. II, ch. 5.

(3) Ch. Magnin, Origine du théâtre moderne, page 40.

## MÉDÉE.

« J'ai lu quelque part que tout ce qu'on a dit de Médée est faux. » ELIEN (1).

J'ai signalé déjà un certain nombre de fausses interprétations émises par les écrivains Hellènes ; je suis bien loin de les avoir relevées toutes. Avant d'ouvrir une nouvelle série, où j'aurai à débattre des problêmes plus difficiles encore, je dois de nouveau prémunir le lecteur contre la crédulité des anciens et montrer le peu de valeur de leurs récits. Cette crédulité était sans bornes. Les anciens racontaient gravement que les Arimaspes n'avaient qu'un œil au milieu du front, que les Gryphes, peuple du nord, avaient le corps du lion avec le bec et les plumes de l'aigle, que les Pygmées avaient été chassés de leur pays par les grues, que Tellus eut une fille d'une jument et Aristonymus d'une ânesse (2), etc., etc.; on ferait tout un volume de ces billevesées. Notez-bien que je ne les emprunte pas aux poètes, mais aux historiens et aux savants, tels qu'Hérodote, Pline et Plutarque. A une époque où les armes et le commerce romains avaient pénétré presque partout, Tacite n'ose pas contredire ceux qui prétendaient que les Helluses et les Oxiones, nations septentrionales, avaient la tête de l'homme avec un corps de bêtes sauvages et il déclare qu'il ne se prononcera pas sur ce

(1) Elien, V, 21.
(2) Plutarque, Collation d'aucunes histoires Romaines, XXIX.

fait (1). Cette crédulité excessive était accompagnée d'une autre disposition non moins anti-critique, la fureur d'expliquer tout. Il n'est pas un problême pour lequel les Hellènes n'aient des solutions, solutions qui, à la vérité, ne leur ont pas coûté beaucoup d'efforts. Ils inventent un nom et un fait et la question est censée résolue. Ainsi l'*Arcadie* tire son nom du roi *Arcas*, la *Grèce* du roi *Græcus*, le *Latium* du roi *Latinus*, les *Hellènes* d'*Hellen*, *Sparte* de *Sparté*, les *Pélasges* de *Pélasgos*, les *Galates* de *Galatès*, fils d'Hercule, la *Chersonnèse* de Carie du roi *Chersonnèsos*, etc., etc. D'où vient le nom de Macédoine? de *Macédo*, fils du dieu égyptien Osiris, qui vint s'établir dans ce pays. Par qui furent fondées les Amphictionies? Par le roi Amphictio. Quel fut l'inventeur du chant Bucolique? Βουκόλος, fils de Mercure et d'une nymphe. Tout le monde sait aujourd'hui que Βουκολικὸς vient de Βοῦς et signifie *pastoral*, qu'αμφικτύονες, synonyme de περίοικοι, veut dire l'*assemblée des gens du pays*, que Chersonnèse (χέῤῥος νῆσος) signige l'*île-continent* ou la presqu'île, que Macédoine vient de μακεδνὸς, *élevé* et doit se traduire par le *haut pays*. D'autres fois les anciens procèdent en sens inverse et la moindre ressemblance avec un mot de leur langue leur fait créer une attribution et inventer tout un récit. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit ailleurs des méprises relatives aux prêtresses transformées en abeilles, chèvres et colombes. N'y a-t-il pas deux jeux de mots involontaires dans cette phrase

(1) Germanie, XLVI.

de Pline (1)? « Les Copes inventèrent la rame et les Platéens lui donnèrent sa largeur. » On sait que κοπὲω signifie *couper* et que πλατύς veut dire *large;* les Platéens n'ont jamais passé pour de grands navigateurs, pas même d'eau douce. Il est encore plus probable que le nom de la ville de *Tomes* (τόμος, morceau) a été le point de départ de la fable absurde de Médée mettant son frère en *pièces* dans le voisinage de cette localité. D'autres fois rencontrant le même nom ou la même institution dans différents pays, les Hellènes concluent que l'un des faits a été générateur de l'autre, tandis que dans la plupart des cas il n'y a qu'une similitude d'effets produits en divers lieux par la même cause. On comptait en Europe *onze* localités qui s'appelaient Argos; donc les Argonautes avaient passé par tous ces endroits là. La Lybie avait des Amazones tout aussi bien que l'Europe et l'Asie Pontique et Caucasique; donc les Amazones de Lybie étaient venues jusqu'au Pont et au Caucase. Il y avait en Grèce et en Asie diverses statues de Diane *Tauropole;* donc Iphigénie et Oreste avaient apporté toutes ces statues de Tauride. La Franche-Comté a un certain nombre de lieux nommés *Belin*, que l'on regarde, non sans raison, comme ayant été consacrés à *Belen,* l'Apollon gaulois; un historien Hellène n'eut pas manqué de faire voyager le dieu par tous ces lieux là et au besoin il nous eut donné le journal du voyage.

Voici un autre procédé hellénique excellent dans

(1) Pline, VII, 57.

le domaine de la poésie et de l'art, mais plein d'inconvénients en matière historique. Les Hellènes personnifiaient tout, ou pour mieux dire, leur imagination toujours en mouvement ne laissait rien dans sa forme primitive et naturelle ni même dans les formes artificiellement acquises. Après avoir créé les dieux, elle se plait à les ramener à la condition humaine et même au-dessous. Apollon se fait berger; Vulcain est forgeron à Lemnos; Jupiter et Mercure se livrent à toutes sortes de travestissements dans leurs courses galantes; Cérès et Neptune se métamorphosent, l'une en jument et l'autre en étalon. Les hommes et les demi-dieux subissent de leur côté des transformations de toutes sortes. Les vierges Hypéroché, Laodicé, Antonoé et Argé perdent leur sexe; Lycaon, Io et Hécube sont changés en loup, en génisse et en chienne; Philomèle, Progné, Ceyx, Cycnus et Picus, en oiseaux; Daphné en arbuste, Philémon et Baucis en arbres, Narcisse en la fleur qui porte son nom, Aréthuse en fontaine, Actéon en cerf, Cadmus en serpent, Arachné en araignée, etc. Notons bien qu'Arachné, Cycnus, Narcisse, etc., n'étaient déjà que des personnifications de certaines espèces animales ou végétales, personnifications qui subirent un nouveau travestissement en sens inverse. De même l'Atlas, le Taygète, le Rhodope et l'Hémus furent d'abord changés, de montagnes qu'ils étaient, en êtres humains et *Hémus* épousa même *Rhodope*, puis d'hommes ils redevinrent montagnes par un nouveau caprice des poètes. Dans l'ordre abstrait, Hésiode personnifie la *fraude*, la

*vieillesse*, les *querelles*, l'*injustice*, le *serment;* Pindare traite de même la *loi*, la *discussion* (Στάσις), le *motif* (πρόφασις), etc. D'autres personnifient la *guerre*, son cri Ἀλαλά, la *nécessité*, la *force*, l'*écho*, la *renommée*, la *tempête*, la *pâleur*, la *peur*, la *mort*, le *rire*, la *crainte*, l'*occasion*, l'*ivresse*, la *persuasion*, la *violence*, la *pudeur*; l'*injure*, l'*impétuosité*, la *plantation des arbres* (Phytalos), la *plantation des fèves* (Cyamitès), l'*attelage des bœufs* (Buzygès), etc. La plupart de ces abstractions avaient même des autels. A Rome, un quartier de la dixième région s'appelait l'*Autel de la Fièvre*; Les boulangers de la même ville avaient la *déesse Fornacale* pour patronne. A Amsanctus, un temple était consacré au *mauvais air;* les Romains honoraient jusqu'à la *déesse Cloacine* et au *dieu Sterculus*.

Voilà bien des dieux et peut-être trop. Je ne saurais être ici de l'avis de M. Maury qui pense que le personnel de l'Olympe était primitivement plus nombreux et qu'au lieu d'y ajouter, les Hellènes ont procédé par voie de retranchement. Cadmus, par exemple, est aux yeux de l'honorable savant un dieu de Phénicie que les Hellènes ont réduit au rôle plus humble de simple chef de colonie (1). M. Maury voit aussi partout des divinités solaires, lunaires et stellaires. Argus Panoptès est pour lui « le bouvier aux cent yeux qui personnifie les étoiles (2). » Sarpédon est un dieu

(1) Maury, Histoire des religions de la Grèce, t. II, page 236.
(2) Ibid, page 230.

solaire Lycien (1) ; Io est une divinité lunaire (2), ainsi que le berger Aristée (3). « Le nom de Sémélé est lui-même selon toute vraisemblance, dit l'habile historien (5), une forme altérée de celui de Séléné (Σελήνη). Ino sa sœur, dont le nom rappelle celui de l'astre des nuits dans le dialecte argien, et qui est une des nourrices de Dionysos, s'offre de même aussi comme une personnification de la Lune. » Sans rien préjuger quant au fond (4), je dirai en passant qu'entre les formes *Semelé* et *Selené*, il me semble qu'il y a bien plus loin que ne le pense M. Maury et que les altérations d'un radical ne se font qu'assez rarement de cette manière. Dionysos lui-même est dieu lunaire aux yeux de l'honorable académicien. Voici ses expressions (5) : « Cette métamorphose de Dionysos en taureau montre que le dieu constituait une personnification masculine de la *lune*. » M. Maury n'est tombé dans cette erreur d'interprétation que pour avoir méconnu le grand fait du zôomorphisme, qui remplit toute l'histoire primitive. A ses yeux, Phèdre, Pasiphaé, Ariadne, Hélène, Europe, Chryséis, Minos lui-même, les Amazones elle-mêmes ne sont également que des personnifications de la lune. « On s'explique maintenant, dit-il (6), comment les Amazones participent à la fois du caractère des divi-

(1) Maury, Hist. des relig. de la Grèce, t. II, page 187.
(2) Ibid., page 115.
(3) Ibid., t. I, page 508.
(4) Nous avons vu que d'après Hésychius et Fréret, Sémélé, mère de Bacchus, était tout simplement Σεμαλία, le rameau qui porte la grappe (βακχά).
(5) Maury, ouvrage cité, t. I, page 508.
(6) Ibid., t. III, page 180.

nités mères et lunaires de l'Asie et des déesses lunaires et guerrières de la Grèce. » Et ailleurs (1) : « Le nom d'Europe ('Ευρωπη) a été interprété dans le sens d'obscurité et pourrait faire allusion au passage de la Lune de la région du levant dans celle du couchant. » Ailleurs encore (2) : « Minos, dont le nom reproduit celui de la Lune (μῆν) que l'on retrouve adorée en Phrygie et que le poète donne pour père à Ariadne. » Enfin le savant académicien dit dans un autre passage (3) : « Pasiphaé... est aussi une divinité lunaire, à en juger par l'étymologie de son nom et par ses rapports avec le taureau, animal emblématique de la lune. » Encore une fois, voilà bien des emblêmes (4) et pour ma part j'en supprimerais hardiment la bonne moitié. Loin de partager sur ce point le sentiment de M. Maury, je pense au contraire que la plupart des dieux, demi-dieux et héros ne sont que de purs produits de l'imagination hellénique et je vais chercher à le prouver. J'examinerai seulement six de ces figures : Œetès, Médée, Persée, Circé, Proserpine et Hécate.

Qu'est-ce qu'Αἰήτης? Le radical de son nom est Αἶα, forme *poétique* ou plutôt *archaïque* de γαῖα, la terre, radical qui a produit aussi Αἰακος, le juge *souterrain*.

---

(1) Maury, ouvr. cité, t. III, page 230.

(2) Ibid., t. III, page 233.

(3) Ibid., t. I, p. 507.

(4) Comme la plupart des peuples à l'état primitif, les Natchez comptent par lunes et ils en ont treize; voici leurs noms, que M. Maury trouvera sans doute bien prosaïques : Lune des *fraises*, du *vieux maïs*, des *melons d'eau*, des *pêches*, des *mûres*, du *nouveau maïs*, des *Buffles*, etc. Il y a loin de là à ces brillantes et profondes conceptions métaphysiques que l'on prête aux anciens.

A mes yeux, Œetès n'est qu'une personnification des hypogées si chers à la religion primitive, mais on le verra mieux plus loin ; je ne cherche pour le moment qu'à retrouver le sens grammatical du mot. D'où vient le nom de *Caieta* que portait le golfe de Formies ? Virgile le fait venir de la nourrice d'Enée qui y aurait été ensevelie ; Strabon est mieux renseigné. Après avoir dit que les Laconiens appelaient καιέτας les lieux souterrains en général (κοῖλα πάντα), cet historien ajoute que le Promontoire de Caiète possédait d'immenses cavernes (σπήλαια ὑπερμεγέθη) avec de beaux et vastes hypogées (κατοικία) (1). Or, Diodore établit la synonymie des noms de *Caiète* et *Œetès*. « A Formies en Italie, dit-il (2), il y a le *port d'Œetès* qui s'appelle aujourd'hui *Caiète*. »

Passons à une figure plus importante, mais il nous faut rappeler d'abord quelques-uns des éléments de la religion et du culte primitifs. Le sanctuaire comprenait, on le sait, des devins, des poètes, des médecins. La grande divinité était Apollon ou Ἥλιος (le Soleil) ; enfin les cérémonies du culte s'accomplissaient dans les hypogées et les bois sacrés. Cela dit, analysons le personnage de Médée en commençant par sa généalogie.

D'après Hésiode et Apollodore d'Athènes, la fameuse magicienne est fille d'Œetès et d'*Idhya* et petite-fille d'Ἥλιος ; Apollonius lui assigne de même pour parents

(1) Strabon, Dübner-Müller, page 198.
(2) Diod. IV, 56.

Œetès et *Idie;* Denys de Milet lui donne aussi pour aieul le *Soleil.* Nous savons déjà qu'*Ida* signifie *Bois sacré* et nous avons aussi quelques raisons de croire qu'*Œetès* a bien pu n'être qu'une personnification des hypogées. Médée était en outre petite-fille de la grande divinité primitive que les Grecs appelaient Ἥλιος et les Gaulois *Belen.* Elle était de Colchide, province de cette contrée hyperboréenne, d'où la Grèce a reçu aux premières époques sa religion. On a contesté quelquefois cette position des Hyperboréens et d'illustres savants sont même allés jusqu'à les placer en Bretagne et en Calédonie. Je rappellerai simplement ici qu'Aristée de Proconnèse, Hérodote et Diodore de Sicile sont unanimes à cantonner ces peuples dans la contrée Pontique. Ce fut en effet aux Scythes et aux Issédons (1) que les deux premiers allèrent demander des renseignements sur cette nation et Diodore n'en traite que dans sa description de l'Asie.

Voilà déjà quelques traits du sanctuaire primitif; poursuivons. Médée était magicienne. Les poètes la représentent sur un char attelé de dragons; elle tente de rajeunir Pélias à l'aide de la chaudière magique. N'insistons pas sur ce point; de l'aveu de tout le monde, le nom de *Médée* est synonyme de *magie.*

Elle était poète. Les Hellènes nommaient ses incantations μηδείας ἐπωδάς. Dans ses Corinthiaques, Pausanias nous apprend qu'on chantait à Titané, près de Sicyone, des chants magiques qui passaient pour être d'elle.

---

(1) Pausanias, éd. Didot, liv. V, p. 299.

Pindare lui attribue en outre la connaissance de l'avenir (1).

Médée pratiquait la médecine. Apollodore d'Athènes l'appelle φαρμακίς. « Médée, dit Diodore (2), apprit de sa mère et de sa sœur toutes les propriétés des poisons. » On sait que le mot φάρμακον signifie à la fois *médicament* et *poison;* par haine contre la religion de la magie sanglante, les Hellènes en sont venus peu à peu à adopter exclusivement le second sens et de même qu'ils se représentaient sous les couleurs les plus noires les autres personnages de la religion primitive, Œetès, Busiris, Phalaris, le Minotaure, Lycaon, Saturne, de même ils accusaient Médée de tous les forfaits. Diodore lui est cependant plus favorable. Il raconte qu'elle guérit au moyen de simples quatre Argonautes blessés et qu'Hercule atteint d'une maladie furieuse lui dut son rétablissement. MM. Guigniaut et Maury viennent également tous deux à mon aide Aux yeux du premier, Jason, l'époux de la magicienne, est le *guérisseur* et le second fait du même personnage « une divinité du salut et de la santé. » M. Maury ajoute (3) : « Médée métamorphosée en magicienne semble une personnification de la science médicale dont l'exercice était dans les âges primitifs si intimément lié à la magie. »

Médée était prêtresse. D'après Strabon, ce fut-elle qui inventa la robe trainante nommée en latin *stola* et

(1) Pindare, Pythiques, IV.
(2) Diod., IV, 46.
(3) Maury, Hist. des relig. de la Grèce, t. I, p. 306.

qui était, dit-on, le vêtement des Curètes. Diodore raconte que, soupçonnée par son père, elle se réfugia dans le temple du *Soleil*. « Médée, dit Valerius Flaccus, avait coutume d'allumer les flambeaux sacrés dans le temple d'Hécate et d'honorer la déesse avec ses compagnes. » Apollonius avait dit déjà avant le poète Latin (1) : « Médée passait ordinairement les jours entiers dans le temple d'Hécate, dont elle était prêtresse. » Ovide ajoute :

Ibat ad antiquas Hecates Perseidos aras
Quas nemus umbrosum secretaque silva tegebant.

Le second vers nous montre la magicienne, non plus seulement comme prêtresse, mais comme prêtresse du *Bois sacré,* c'est-à-dire fille d'*Idie*.

Résumons déjà ceci. Médée est petite-fille du Soleil, fille de l'hypogée et du bois sacré, prêtresse, devineresse, magicienne, poète et habile dans l'art de guérir. Avons-nous affaire ici à une personne ou à une personnification? La religion seule aurait-elle échappé à cette manie des Hellènes d'imposer à toute chose la forme humaine? A mon avis, Médée n'est, comme tant d'autres figures, qu'un emblême, non pas réfléchi, mais créé spontanément par la vertu propre du génie hellénique et dont la clef fut perdue de bonne heure. Emblême incontestablement religieux, mais pourquoi ce nom plutôt que d'autres? Qu'exprime-t-il? Médée est-elle la personnification de l'ensemble des faits religieux primitifs ou seulement d'une face de ces faits?

---

(1) Apollonius, liv. III, p, 232.

On a vu que les anciens avaient des *Centres sacrés* que selon les pays, les époques et les idiômes, ils nommaient *Omphales, Media regio, Mediolans*; tel est à mon avis le fait personnifié dans *Médée*. Le *milieu* se dit en sanscrit *madhya*, en grec hellénique μέσον, en latin *medium*, en gothique *midis*, en allemand *mitte*, en irlandais *mëdr*, en anglais *middle*, en gaélique *meadhon* et *meïdhin*, toutes formes plus ou moins voisines du nom de la prétendue magicienne (Μηδεία). Au lieu du vocable hellénique μέσον, les Grecs anciens disaient μηδία (1), qui est presque identique à Μηδειά. J'ai dit déjà que les centres religieux des Gaulois s'appelaient *Médiolans* ou *Champs sacrés du milieu*; voici trois autres sanctuaires dont le nom est intéressant à ce point de vue. Le premier se trouve sur la côte occidentale de la mer Noire; M. Hommaire de Hell y a découvert en 1854 une crypte en partie naturelle et en partie construite, contenant une source d'eau vive, des tombeaux et les ruines d'un temple; le lieu se nomme *Midiah* (2). Lébadée, où était le célèbre oracle de Trophonius, s'était d'abord appelé, d'après tous les auteurs, Μιδεία. L'Argolide avait un vaste sanctuaire primitif que nous étudierons plus loin, sanctuaire qui comprenait à la fois Mycènes et Argos situés à cinquante stades (dix kilomètres) l'un de l'autre (3). Homère désigne à deux

(1) Le nouveau Thesaurus dit à propos de la Médie : « μηδία pro μηδία χώρα, media regio : Ex adj. μήδιος, α, ον, medius, Auct. Stephan. Byz. »

(2) Hommaire de Hell, voyage en Turquie et en Perse, t. 1, page 144 et suivantes.

(3) Strabon, Dübner-Müller, page 320. Le même historien dit

reprises la seconde de ces villes sous le nom de μέσον Ἄργος (1), c'est-à-dire *Argos du milieu* et Virgile dit à son tour dans un vers inintelligible autrement :

Inachus, Acrisiusque patres *mediæque Mycenæ* (2).

Enfin Pausanias place précisément dans cette partie du Péloponnèse une localité qu'il appelle Μιδεία et qui était depuis longtemps détruite, lorsqu'il parcourut l'Argolide. Μέσον Ἄργος, *Mediæ Mycenæ* et *Mideia* sont trois noms du même sanctuaire *central* (3). Rappelons en passant que Saintes, dont le nom latin est *Mediolanum,* a des territoires appelés *Médillan*, *Médi* et *Médion.*

Voilà, sans compter la *Médiana* des bords du Danube et les *Mediolanum* des pays Gaulois, trois sanctuaires dont le nom est presque absolument le même que celui de la fille d'Œetès. Poussons encore plus loin cette analyse. Les prêtres avaient d'abord, on le sait, possédé partout l'autorité. *Middin* signifie *magistrat* en hébreu; *Mediasticus* avait, d'après Tite-Live, le même sens chez les Campaniens (4) et de même *Medix* chez les Osques au rapport d'Ennius (5); *Medo* signifie en latin *com-*

---

ailleurs : « Au reste le voisinage des deux villes a fait que les poètes dramatiques les ont confondues et Euripide dans la même pièce dit tantôt Argos et tantôt Mycènes. » (Strab., liv. VIII, ch. VI, 19.)

(1) Odyssée, I, 344 et XV, 80

(2) Œneide, liv. VII, 372.

(3) Pour comprendre comment Argos a pu être *un centre*, il faut tenir compte des îles et de l'habitude des anciens d'emprunter la voie de mer toutes les fois qu'ils le pouvaient. Deux autres grands sanctuaires, où l'on venait de très loin, Cumes et Upsal, étaient également au bord de la mer ou à peu de distance.

(4) « *Mediasticus*, qui summus magistratus apud Campanos est. »

(5) « Summus ubi capitur Medix. »

*mander*. Les prêtres administraient la justice. Philon et saint Jérôme traduisent les noms de *Madiam* et *Meddin* par κρίσις et *judicium*. Pour désigner le lieu où se tenaient les assemblées judiciaires de la Gaule, César emploie le mot de *media regio*. Ils exerçaient l'art de guérir; de là les mots de μηδοσύνη et *medicina*. Ils instruisaient la jeunesse; l'Asie Mineure a gardé pour désigner ses écoles ecclésiastiques mahométanes le nom de *Médressés;* trois villes d'Algérie, Constantine, Alger et Tlemcen possèdent, sous le nom de *Médessa*, des écoles annexées à leurs mosquées. A l'époque théocratique, les prêtres présidaient les assemblées de la nation; la trace de ce fait s'est conservé dans le mot *Medjilis* que les Turcs ont peut-être emprunté aux populations de l'Asie-Mineure, mais qui, même dans le cas contraire, serait encore en notre faveur; car le pays, d'où est sorti ce peuple, touche aux régions où nous avons constaté l'existence de la religion primitive. « Je veux parler, dit M. Georges Perrot (1), des *Medjilis* ou conseils, qui dans toute circonscription administrative se réunissent auprès du Mudir, Caïmacan ou Pacha, et contiennent un délégué de chacune des communautés que renferme la circonscription. Dans les circonstances graves, lorsqu'il s'agit de quelque détermination importante à prendre, il y a ce qu'on appelle *Ouyac-Medjilis*, grand conseil, et alors la réunion est bien plus nombreuse; on y appelle les

---

(1) Souvenirs d'un voyage en Asie-Mineure, par M. Georges Perrot, *Revue des deux Mondes*, 15 mars 1863.

chefs religieux des différentes nations et leurs personnages les plus considérables. »

Les prêtres de l'époque primitive n'initièrent pas seulement les peuples à la civilisation morale et religieuse, mais encore à la civilisation matérielle. Cet ordre de faits nous offre *Agamède* construisant, d'après Pausanias, le temple de Delphes avec Trophonius et aussi celui de Neptune sur le mont *Alesius* en Arcadie. D'après Philostrate et autres écrivains, ce fut *Palamède* qui inventa non seulement les sciences et les arts, mais encore les mesures et les monnaies. Le mot *médailles* me parait pouvoir être rapporté aussi à la même origine (1) et j'y vois un souvenir du *Prêtre forgeron.* D'autres prêtres se nommaient *Diomèdes, Ganymèdes* et *Lycomèdes*. Les Hellènes racontaient que le Thrace Diomède faisait dévorer les étrangers par ses chevaux; A la différence des animaux près, c'est la même fable que celle du Minotaure et on comprend bien qu'à l'époque zôomorphiste les Thraces, peuple guerrier et cavalier, aient rendu un culte au cheval, comme d'autres nations, au bélier et au taureau. Strabon signale sur les bords du Timave le bois sacré d'un

(1) On fait généralement venir *médaille* du mot *metallum*; j'aimerais mieux rattacher *metallum* lui-même au radical *méde* et à la tradition du *Prêtre forgeron*. Les médailles anciennes et tout à fait effacées se nomment chez nous *patare* ou *patard*, selon l'orthographe de Ducange; ce mot de *patare* est bien voisin de *patera*, qui, selon Ausone, était un des noms des Druides.

Et Indè vobis nomina :
Tibi Pateræ : Sic ministros nuncupant
Apollinaris mystici (Aus. Professores Rhetor., IV).

autre Diomède (Διομήδους ἄλσος); *Diomède* signifiait ou le *Prêtre du dieu* ou le *Prêtre de Jupiter*. Malgré toutes les fables des Hellènes, Ganymède était à mon avis le prêtre de l'antre prophétique. Festus dit : « *Ganeum* antiqui locum abditum ac velut sub terrâ dixerunt. » Le *Ganymède* des Hellènes était originaire de la Troade, où se trouvait le célèbre oracle d'Apollon Sminthée. Dans sa description de l'*Omphale* du Péloponnèse situé à Phliasie, Pausanias dit qu'on y voyait un édifice nommé la *Maison Fatidique* (μαντικός οἶκος) et il ajoute que les Phliasiens rendaient de grands honneurs à la déesse *Ganymeda*. Les Lycomèdes étaient les *Prêtres du Bois sacré*. Au temps de Périclès, ils formaient encore une des trois familles *sacerdotales* d'Athènes. Nous avons des textes précieux de Pausanias, qui établissent nettement que les Lycomèdes étaient prêtres. « Musée ne nous a rien laissé de certain, dit cet auteur, sinon l'hymne qu'il a composé pour les *Lycomèdes* (1) » Et ailleurs : « Cela s'accorde avec l'hymne composé par Musée en l'honneur de Cérès pour les *Lycomèdes* (2). » Ailleurs encore : « Les poètes postérieurs à Olen, Pamphos et Orphée ont composé l'un et l'autre en l'honneur de l'Amour des hymnes que devaient chanter les *Lycomèdes dans la célébration de leurs mystères* (3). » Voici un quatrième texte du même écrivain (4) : « Les personnes un peu versées dans l'histoire de la poésie

---

(1) Pausan., I, 23.
(2) Id., IV, 1.
(3) Id., IX, 27.
(4) Id., IX, 30.

savent que les hymnes d'Orphée sont très courts et que le nombre n'en est pas très grand. Les *Lycomèdes* les savent par cœur et ils les *chantent dans les mystères*. Ils n'égalent pas en beauté ceux d'Homère, mais ils sont plus respectables du côté de la religion qui les a consacrés. » Enfin un dernier texte de Pausanias nous montre les *Lycomèdes* dans leur *enceinte sacrée* (1).

Le prêtre s'appela donc d'abord *Mède* en tant qu'habitant la μηδεία; les mots *Lycomède, Ganymède, Agamède, Palamède, Medix, Médiasticus, Middin, Meddin, Madiam, Medjilis, Médressé, Médessa, Madhya et Mideia* (2), correspondent tous à quelque attribution ou à quelque fait du sacerdoce et du sanctuaire primitifs. Le nom des Mèdes, peuple d'Asie, me parait aussi pouvoir s'expliquer de cette façon. Les dénominations de *Cimmériens, Arimphéens, Hyperboréens, Hirpins, Marses* et *Opices* désignaient à la fois des prêtres et les nations qui leur étaient soumises. (3) Cicéron parlant de la science des Mages s'exprime ainsi (4) : « On voit des

---

(1) « Ἐς τὸ κλίσιον τὸ Λυκομιδῶν (Pausanias, éd. Didot, IV, 1). Sylburg lit Λυκοδρυμιδῶν, leçon encore bien plus avantageuse pour nous; voici sa note explicative : « Legendum existimo κλείσιον τὸ Λυκοδρυμιδῶν, claustrum Lycomidarum vel (ut Amas. vertit) *septum*. Dicti autem videntur Lycodrymidæ, qui in Lyci *luco* prefecti erant sacris. » (Pausanias, éd. Friedr. Sylburg, 1613, page 473). *Lycodrymidæ* signifie en toutes lettres les *Prêtres du Bois sacré*.

(2) Le prêtre se nommant *Mède*, le nom des prêtresses vouées au célibat devait peu s'écarter de cette forme. *Vierge* se dit en allemand *mædchen*, en anglais *maid*, en anglo-saxon *mægden*, en saxon *mæden*, en gothique *meden*; n'y a-t-il là qu'une fortuite coincidence ?

(3) Le nom des Crétois (Κρητές) parait aussi n'être qu'une contraction de celui des Curètes (Κούρητες). On sait que les Curètes étaient originaires de la Crète.

(5) Cicéron, De divinatione, I, 41.

des familles, des *nations entières* se vouer à ce genre de connaissances. » Enfin, nous avons vu que la Lycie, la Tauride et la Béotie paraissent avoir tiré leurs noms de sanctuaires qui y avaient été établis; les choses se passèrent vraisemblablement de même en Médie.

## CIRCÉ.

Sic genus amborum scindit se sanguine ab uno.
VIRGILE. (Eneide.)

Circé n'est, comme Médée, qu'une personnification. Essayons de lui appliquer le même procédé d'analyse et voyons d'abord sa généalogie.

Apollonius la fait sœur d'Œetès et fille du Soleil; Hésiode en dit autant; Denys de Milet lui donne Œetès pour père. Tous ou peu s'en faut s'accordent à la regarder comme sœur de Médée et à lui assigner pour berceau les contrées Pontiques. On peut donc lui appliquer déjà tout ce que nous avons dit de Médée sous ce rapport. Examinons les autres caractères.

Circé était magicienne. Pline appelle les breuvages magiques *Circœum poculum* et la baguette magique *Circœa virga*. Elle changea en pourceaux les compagnons d'Ulysse et Picus, en oiseau,

Fecit avem Circe sparsitque coloribus alas

Saint Augustin l'appelle *Maga illa famosissima*.

Elle pratiquait la médecine. « Circé livrée à l'étude des médicaments de toutes sortes, dit Diodore (1),

(1) Diod., liv. IV, 45.

découvrit diverses espèces de racines et leurs propriétés incroyables. » Pline raconte aussi quelle fit connaître en Italie un grand nombre de simples (1). Aulugelle dit que les Marses, auteurs de cures miraculeuses produites à l'aide de sucs d'herbes et d'enchantements, descendaient d'un fils de Circé (2).

Elle était musicienne et poète. Homère lui attribue une *voix harmonieuse;* Virgile dit d'elle :

Lucos
Assiduo resonat cantu

C'était à l'aide d'incantations qu'elle exerçait la magie :

*Carminibus* Circe socios mutavit Ulyssei

Et Ovide :

Illa magas artes Œœaque *carmina* novit.

Je n'ai pas besoin de rappeler quelle place la poésie et la musique occupaient dans la religion primitive.

Elle était prêtresse et prêtresse du *Bois sacré :*

Dives inaccessos ubi Solis filia lucos
Assiduo resonat cantu.....

Lycophron mentionne aussi les grands bois du Circœum (3). Homère qualifie de sacrée la demeure de la magicienne (4); il donne pour compagnes à celle-ci quatre nymphes, filles des *fontaines*, des *fleuves sacrés* (5) et des *bois sacrés*, personnifications d'autant

(1) Pline, XXV, 5.
(2) Aulugelle, XVI, 2.
(3) Μακεδνὰς ἀμφὶ κιρκαίου νάπας (Lycophron, vers 1272).
(4) Ἱεροῖς ἐν δώμασι Κίρκης (Odyss., ch. X, vers 426).
(5) Ἔκ θ' ἱερῶν ποταμῶν (Id., loc. cit.).

d'objets du culte primitif. Il semble aussi qu'un vague souvenir du *feu sacré* se retrouve dans ces vers de Virgile :

Tectisque superbis
Urit odoratam nocturna in lumina cedrum.

Enfin les *Oracles Sibyllins* lui donnent pour fille la Sibylle de Cumes (1).

Circé était donc fille du Soleil et proche parente d'Œetès et de Médée ; elle était prêtresse du bois sacré, magicienne, musicienne, poète et versée dans l'art de la médecine. Que lui manque-t-il pour être une autre Médée? Rien absolument. On lit dans Pomponius Mela (2) : « L'île de Sena située dans la mer Britannique en face des Osismiciens est renommée par un oracle gaulois dont les prêtresses vouées à une virginité perpétuelle sont au nombre de neuf. Elles sont nommées *Gallicènes* et on leur attribue le pouvoir singulier de déchainer les vents et de soulever les mers, de se métamorphoser en tels animaux que bon leur semble, de guérir des maux partout ailleurs regardés comme incurables, de connaître et de prédire l'avenir. » Voilà des faits racontés sons une forme historique ; supposez l'imagination hellénique s'exerçant sur ce canevas, ces neuf prêtresses deviennent autant de nymphes filles des forêts et des eaux et vous obtenez toute la légende de Circé.

Circé n'est donc aussi qu'une personnification du sanctuaire primitif; mais à quel point de vue? à mon

(1) Oracles Sibyl., liv. III, vers 813.
(2) Pomponius Mela, liv. III, 6.

avis elle représente l'enceinte sacrée non plus considérée comme *centrale*, mais comme *circulaire;* nous savons déjà que telle était la forme de la plupart de ces enceintes. Κίρκος signifie en grec *cercle, anneau;* les Latins disaient dans le même sens *circes, circen*, *circus, circulus* et les Gaulois, *Kylkh* (1). D'après Ducange, les Bretons payaient avant l'invasion anglo-saxonne une redevance *ecclésiastique* nommée *chirchesset* et *circset*; enfin en allemand *Kirche* signifie *Eglise*.

Qu'était-ce que le grand *cirque* de Rome? Un véritable sanctuaire, voire un sanctuaire primitif. L'édifice était de forme circulaire oblongue; on y voyait le *Figuier ruminal* (2), les statues des déesses Murtia et Pollentia et divers autels consacrés aux dieux Pénates, au *Ciel*, à la *Terre* et aux *grands Dieux*. Les sacrifices des *consualia* se faisaient sur un autel souterrain (3), dernier souvenir des hypogées, autel qui touchait au cirque sans y être compris, mais le temple construit devait tout naturellement être moins vaste que l'espace libre et couvert de forêts consacré autrefois par la religion. Tertullien parle d'eaux vives qui coulaient dans le cirque même et il nous apprend qu'elles étaient dédiées à l'antique divinité Déméter. Au centre de l'édifice était le *Temple du Soleil* (4) qui passait pour

---

(1) Triades, XII.
(2) « Ficus Ruminalis... quæ fuit ubi nunc est Lupercal in Circo. » (Servius.)
(3) Denys d'Halicarn., liv. II., 9.
(4) « Le Cirque est surtout consacré au *Soleil*, qui a son temple au milieu. » (Tertullien, de Spectac., ch. VIII,)

avoir été construit par Circé elle-même en l'honneur du dieu dont elle descendait (1). Les jeux étaient consacrés à diverses divinités ; on promenait en grande pompe dans l'intérieur du monument les images des dieux :

Circus erit pompâ celeber numeroque deorum.

Enfin c'était au cirque que se tenaient les devins et les astrologues. Ennius et Cicéron mentionnent l'un et l'autre « les *astrologues du cirque* (2) ; » Juvénal dit à son tour (3) : « Les femmes riches interrogent l'augure qu'elles appellent à grands frais du fond de l'Inde et de la Phrygie, mais c'est au milieu du *cirque*, sur les murs de Tarquin, que les devins populaires rendent leurs oracles. » Les anciens ont donné bien des étymologies du mot *cirque*, les uns le faisant venir d'*à circuitu* à cause de sa forme circulaire, les autres du faisceau d'épées, autour desquelles (*circa* quos) tournaient les chars, d'autres enfin de ce qu'on promenait les images des dieux *circùm metas*. A mon avis, le cirque n'est que la *kirche* des Allemands, et Circé n'est qu'une personnification des divers *cirques* ou sanctuaires circulaires.

---

(1) « Quod spectaculum primum a Circe habent Soli patri suo, ut volunt, editum adfirmant : ab eâ et Circi appellationem argumentantur. » (Tert., ibid )

(2) « Non vicanos haruspices, non de circo astrologos. » (Ennius.) — « De circo astrologos. » (De divinat., I, 58.)

(3) Juvénal, sat. VI, vers 588.

## HÉCATE.

Procul, ô procul este, profani,
Conclamat vates totoque absistite luco.
ŒNEIDE, liv. VI.

Nous voici encore en pleine famille Œetès et en face d'une autre Médée et d'une autre Circé Même origine, mêmes caractères; aucun trait saillant ne manque. D'après Diodore (1), Hécate épouse son oncle Œetès et en a Médée et Circé. Denys de Milet lui donne aussi pour filles les deux magiciennes; Valerius Flaccus la fait sœur de Médée. « Hécate, dit Apollonius de Rhodes, enseigna à Médée l'art de préparer les médicaments (τεχνήσασθαι φάρμαχ') produits par la terre et par l'eau. » Denys de Milet raconte qu'elle se livra à la recherche des plantes tant utiles que nuisibles et que ce fut elle qui découvrit l'aconit. Diodore lui attribue aussi la découverte de ce végétal, ainsi que celle de diverses racines (2).

Succis Hecateiodos herbœ sparsit

dit Ovide décrivant une opération magique. Hécate n'était pas seulement magiciennne; elle présidait à la magie. Elle était poète; les anciens mentionnent les *Hecateia carmina*, qui forment le pendant des μηδείας ἐπωδὰς

Succis Hecateia carmina miscet.

---

(1) Diod. IV, 45.
(2, Ibid.

Enfin elle était prêtresse : « Hécate au long voile l'entendit du fond de son antre, » dit l'hymne à Cérès attribué à Homère (1). « Elle fit élever un temple à Diane, dit Diodore (2), et ordonnant de sacrifier à cette déesse tous les étrangers qui y aborderaient, elle devint célèbre par sa cruauté. » Voilà la prêtresse sacrificatrice; Valerius Flaccus nous livre la prêtresse du *Bois sacré* :

Hanc residens altis Hecate Perseia lucis.

On l'invoquait avant les sacrifices :

Ignibus imponit sacris libamina prima,
Voce vocans Hecaten.

Théocrite l'appelle *Chtonia,* c'est-à-dire à mon avis *souterraine,* qualification qui convient bien à l'épouse d'Œetès et à la mère de Médée, laquelle s'appelait de même Αἰητίνη. Enfin, Diodore donne aussi à Hécate le surnom de Σκοτιά, *la ténébreuse.*

Telles sont les ressemblances avec Médée et Circé; voici les caractères propres. Les anciens appelaient Hécate *Phosphoros, Tœdifera* et *Lucifera,* c'est-à-dire *porte-flambeau;* un assez grand nombre d'abraxas et de vases peints de la grande Grèce la représentent armée d'une torche ou d'un flambeau On lui donnait aussi les surnoms de φύλαξ (gardienne), de πρόπυλος et προθύραια (portière). Elle aimait les chiens et passait pour avoir su la première dompter ces animaux :

Sola feras Hecate perdomuisse canes (3).

(1) Vers 24.
(2) Diod., loco citato.
(3) Tibulle, liv. I, Eleg. II.

Porphyre la montre entourée de chiens noirs, et Apollonius de Rhodes la dépeint recevant le sacrifice de Jason au milieu d'une meute de chiens. Les anciens l'identifiaient avec le chien au point de lui prêter les aboiemens de cet animal :

Nocturnis Hecate triviis ululata per urbes.

Qu'était-ce donc que cette divinité? Semblable par tant de points à Médée et à Circé, elle doit avoir été, elle aussi, un emblême du culte primitif, mais à un autre point de vue. A mon avis, elle était non seulement la prêtresse, mais encore la *néocore*, l'*œditua* ou pour mieux dire, elle était le sanctuaire lui-même considéré dans l'ensemble des pratiques du culte. Elien mentionne les *chiens sacrés* qui défendaient l'approche du temple et de la forêt sainte du mont Etna ; on comprend qu'en sa qualité de φύλαξ et de πρόπυλος, Hécate ait eu aussi sa meute. Comme prêtresse, elle présidait aux sacrifices et comme néocore, elle était porte-flambeau (1). Notons en passant, à propos de la meute d'Hécate, que les fameux dogues *Molosses* étaient précisément les chiens de *Dodone*, lesquels ont donné naissance à la fable du chien Tricéphale, gardien des régions souterraines.

D'où vient le nom d'Hécate? Quelques anciens l'ont tiré d'ἑκατὸν, *cent*, parce que, disaient-ils, elle avait *cent vertus;* je ne m'arrêterai pas à combattre cette étymologie à la fois puérile et raffinée. « Hécate, disent MM. Creutzer et Guigniaut, veut dire celle qui

(1) « Le second des ministres (d'Eleusis) est chargé de porter le flambeau sacré dans les cérémonies. » (Voyage d'Anacharsis, c. LXVIII.

agit *au loin* ou celle qui *éloigne*, qui *écarte.* » M. Maury rattache également ce mot à ἑκάς, *loin de*, mais son interprétation est bien loin d'être aussi satisfaisante. L'honorable savant voit dans cette divinité une personnification de la lune, dont la clarté *brille au loin.* Voici mon opinion. Les Hellénes appelaient le sanctuaire Ἄδυτον (a priv. et Δύνω, entrer) c'est-à-dire le *lieu où l'on n'entre point* Les Arcadiens lapidaient les profanes qui pénétraient dans le *Lucaion* (1); enfin, nous avons parlé tout-à-l'heure des *chiens sacrés* qui gardaient l'enceinte de l'Etna. La prêtresse de Cumes était également, et par une délégation d'Hécate elle-même, gardienne des bois sacrés;

Nec te
Nequicquàm lucis Hecate prœfecit Avernis.

Déiphobe est, comme Hécate, magicienne et prêtresse du bois sacré, mais les Latins doués de moins d'imagination que les Hellènes ont oublié de la déifier; là, à mon avis, est toute la différence entre elles.

Procul, ô procul este, profani,
Conclamat vates, totoque absistite luco (2).

Placez la scène en Grèce et au lieu de *procul*, lisez ἑκὰς, qui en est le strict équivalent, et vous aurez l'explication la moins invraisemblable du nom de la déesse.

Autre question. On traduit ordinairement le mot *Hécatombe* par *sacrifice de cent bœufs;* est-ce bien là le véritable sens? Je sais que Salomon offrit vingt-deux

(1) Plutarque, Questions grecques, 39.
(2) Œneide, liv. VI, vers 255 et suiv.

mille bœufs lors des fêtes de la consécration du temple et Alexandre, douze milles victimes pour les funérailles d'Ephestion. On pourrait peut-être hésiter à prendre ces chiffres à la lettre ; je me bornerai à faire remarquer que ce furent là des faits tout exceptionnels et déjà bien en-deçà des temps primitifs, auxquels le mot *Hécatombe* paraît remonter. Scipion et Paul Emile ne se montrèrent pas si magnifiques ; le premier n'immola que *cent vingt bœufs* pour son triomphe d'Espagne et le second, *cent* pour son triomphe de Macédoine. « Ce mot *Hécatombe*, dit M. Maury (1), résonnait joyeusement aux oreilles du public et l'on se donna plusieurs fois l'honneur d'annoncer de semblables sacrifices sans avoir cependant cent victimes à offrir au ciel. Voila comment on arriva à étendre le nom d'Hécatombe à un sacrifice d'un nombre de bœufs inférieur à cent et qui même dans certains cas ne dépassait pas douze. Les sacrifices, où un grand nombre de victimes étaient immolées, ne pouvaient être trop multipliés ; outre qu'ils pouvaient porter la disette dans un pays, ils demandaient une richesse en bestiaux que toutes les contrées n'offraient pas. » M. Maury a bien raison ; une ancienne loi de la Grèce mentionnée par Pausanias et dont Elien nous a conservé le texte, défendait de sacrifier les bœufs, bétail alors encore fort rare et en tout temps si utile. « Telle était, dit Cicéron (2), la haute opinion de l'utilité du bœuf, que manger sa chair eut

(1) Maury, Hist. des rel. de la Grèce, t. II, p. 94.
(2) De nat. Deorum, III, 17.

été qualifié de crime. » Pline dit à son tour qu'il était autrefois défendu à Rome de tuer les bœufs. Nous voilà bien loin des sacrifices de *cent* bêtes à cornes, mais je crois que le mot *hécatombe,* qui est fort ancien, puisqu'il se trouve plusieurs fois dans Homère, avait signifié primitivement les *bœufs* d'*Hécate* ou du *sacrifice ;* on se rappelle qu'Hécate présidait aux immolations. D'ἑκάτη à ἑκατὸν, la différence est presque nulle.

Voici encore une méprise provenant de la confusion des deux mêmes mots. Thèbes d'Egypte s'appelait ἑκατόμπυλος, c'est-à-dire d'après les Hellènes, la *ville aux cent portes.* En avait-elle cent? Rome n'en comptait que *trente* au temps de Vespasien (1); le mur d'octroi de Paris n'est percé actuellement que de *cinquante-huit* ouvertures (2). Admettons encore les *cent portes* de Thèbes; la Lybie et le pays des Parthes avaient de même deux localités qui s'appelaient *Hécatompyles :* ces deux villes avaient-elles aussi cent portes? A mon avis, ἑκατόμπυλος signifie les *portes d'Hécate* dans le sens des Ἠρίαι πύλαι, qui conduisaient à l'Ἠρία ou cimetière d'Athènes. Diodore nous apprend que près de la grande nécropole du lac Achérusia, qui touchait à Thèbes *Hécatompyle*, se trouvait précisément le temple d'Hécate *la Ténébreuse* (Σκοτίας Ἑκάτης) (3). Un dernier fait : Le nom d'Hécate a donné aussi naissance à celui d'*Hécatésies,* par lequel les Grecs désignaient les distributions de pains et autres aliments qui se faisaient à chaque nouvelle lune dans les carre-

(1) Pline, liv. III, ch. IX.
(2) Maltebrun-Lavallée, éd. 1862.
(3) Diod., I, 95.

fours des villes. « Tous les citoyens de Scillunte, dit Xénophon dans son *Anabase,* prennent part à la fête. La déesse fournit aux assistants de la farine d'orge, du pain, du vin, du dessert, une portion des victimes engraissées dans les pâturages sacrés et du gibier. » Voilà les véritables repas d'Hécate, dont les *Hécatésies* n'étaient plus qu'une maigre imitation.

## PERSÉE.

« Persona sœpiùs pro *curio, parochus,* occurrit. »
DUCANGE.

Voici une nouvelle figure qui, de même qu'Hécate, Médée et Circé, appartient à la famille Œetès. Etudions la d'après la même méthode et en commençant par sa généalogie, comme nous avons fait pour les personnifications précédentes.

Homère fait de Perséis, fille de l'Océan et du *Soleil,* une sœur de Circé ; Apollodore d'Athènes en dit autant et il la présente en outre comme mère d'Œetès (1). Diodore change le sexe ; selon lui, *Persès* est fils du *Soleil*, frère d'Œetès et père d'Hécate. Hésiode fait du même Persès l'époux d'Hécate et Valérius Flaccus, le frère d'Œetès.

Persée était magicien. Il traversait les airs :

Aera carpebat tenerum stridentibus alis.

Il portait ces ailes à ses pieds :

Perseos aerii plantaria,

(1) Apollodore, liv. I, 9.

dit Valerius Flaccus. Dans les *Fêtes de Cérès*, Aristophane lui prête le langage suivant : « Me frayant une route à travers les airs, moi, Persée, je me dirige vers Argos avec la tête de la Gorgone. » Les Latins l'appelaient *Pennifer, Pennipes, Alatus*. Médée, Odin, Holda et enfin nos sorcières du moyen âge, chevauchaient aussi à travers les airs, les unes au moyen d'ailes, les autres sur des balais, Médée sur un char attelé de serpens ailés. Persée avait encore bien d'autres recettes magiques :

Quœre alium tua quem moveant *miracula*,

lui dit Thescelus dans les *Métamorphoses* d'Ovide, et Eryx ajoute :

Et prosternite hunc juvenem *magica* arma moventem.

La plus célèbre de ces armes de Persée était le casque dit d'*Orcus* ou de *Pluton*, qui le rendait invisible. Signalons en passant une ressemblance de plus dans les croyances des anciens. On lit dans le sixième chant des *Nibelungen :* « J'ai entendu parler de nains sauvages qui habitent la caverne et qui portent pour défense la *Tarn-Kappe*. Celui qui la porte sur lui est parfaitement à l'abri des coups et des blessures. Nul ne voit la personne qui en est revêtue.» Cette Tarn-Kappe est exactement la même chose que le casque magique de Persée (1).

---

(1) Qu'était-ce que ce casque d'Orcus ou de Pluton qui rendait invisible et mettait à l'abri des coups? Peut-être faut-il n'y voir que les réduits souterrains dans lesquels se réfugiaient les populations vaincues et poursuivies. Il semble que cela ressorte du passage des *Nibelungen* que nous avons cité plus haut. Le nom de *Tarn-Kappe* est lui-même à remarquer.

Persée était musicien. Eschyle et Apollodore d'Athènes disent l'un et l'autre que Mercure lui donna une harpe de diamant (1). Un vase peint du cabinet du chevalier Durand le représente tenant d'une main la tête de Méduse et de l'autre, une harpe. Cultivait-il la médecine comme Médée et Circé? Nous n'avons à cet égard aucun renseignement positif, mais seulement quelques indices de plus ou moins de valeur. Apulée raconte dans le troisième livre de ses Florides qu'il y avait près de Carthage des eaux minérales célèbres nommées *Persianæ aquæ*. A Mycènes, ville fondée par Persée lui-même, était une source nommée également περσεία (2) et qui peut-être jouait un rôle dans la médecine du temps. Le département du Puy-de-Dôme a une source dont les eaux, bien que froides au toucher, paraissent être en ébullition ; le lieu se nomme *Aigue-Perse,* équivalent exact de la κρήνη περσεία et des *Persianæ aquæ*. D'après Sozomène, les Egyptiens attribuaient à un arbre qu'ils appelaient *Perséis* la propriété de guérir ceux qui le touchaient (3).

Persée était prêtre. D'après Suidas, ce fut lui qui fit présent aux mages du feu sacré ; à Tarse (Cilicie), on l'adorait comme un dieu, de même que les Thraces finirent par adorer leur prêtre Zamolxis. M. de Hammer l'identifie avec le mage *Bersin,* l'un des fondateurs du culte du feu chez les Perses. D'après Pindare, les

---

(1) Apollodore. liv. II, ch. IV.
(2) Χρήνη τέ εστι καλουμένη περσεία (Paus., liv. II, Descript. de Mycènes).
(3) Sozomeni, Hist. ecclés., liv. V.

Hyperboréens l'avaient autrefois admis à leur banquet sacré (1). Hérodote signale dans l'enceinte sacrée de Chemnis (Egypte) une statue de Persée. Pausanias raconte qu'après avoir fondé Mycènes, il *sacrifia le premier* à Jupiter sur le mont Apesas (2). Parmi les degrés d'initiation aux mystères mithriaques, celui du *Persée* (Persei, Persica, gradus Persicus) était un des plus élevés (3).

Tels sont les traits principaux de la figure qui nous occupe; quel en est le sens? Aux yeux d'Ott-Müller et de M. Vœlkher, Persée symbolise la force végétative; MM. Creutzer et Guigniaut voient en lui le *héros du Soleil,* puis, par extension, le soleil lui-même, le germe divin, le bon génie. Pour M. Maury, Persée est « l'eau qui s'élève en vapeur dans le ciel (4). » Il me semble qu'il y a une explication plus simple. Persée est musicien, magicien et prêtre; il est proche parent de Médée, Hécate, Circé et Œetès reconnus déjà comme autant de personnifications du sanctuaire à divers titres. J'ouvre quelques vocabulaires et j'y trouve les mots suivants :

| | | |
|---|---|---|
| Gaélique, | Pearsa, | PRÊTRE. (Dictionnaire d'Armstrong.) |
| Anglais, | Parson, | CURE. |
| Armoricain, | Person, | CURE. (Legonidec-la-Villemarqué.) |
| Lapon, | Person, | CURE. (Lindalh et Ohrling.) |
| Latin, | Persona, | CURE. (Ducange.) |
| Français, | Personnat, | CURE. (Furetière.) (5) |

(1) Pindare, Pyth., X.

(2) Ενθα πρῶτον Δὶι θῦσαι λεγούσιν Περσέα (Paus., II, 15).

(3) Mythologie romaine de Preller, page 762 et suiv.

(4) Hist. des rel. de la Grèce, t. I, p. 235, 425 et 522.

(5) « D'autres donnent ce nom (Personnat) à de simples curés et d'autres à des curés primitifs. » (Furetière.) Au même radical se rattachent *Barz*, barde, (Kymrique-Armoricain) les *Parques, fatidicæ*

*Perseus* signifiait donc tout simplement le *prêtre*. Cela admis, tout s'explique. La légende de Persée nous le montre en Tauride, dans l'Asie supérieure, en Argolide, en Assyrie, où Hérodote le fait naître, et enfin en Egypte et en Lybie; rien de plus naturel, puisqu'il y avait des sanctuaires partout. Les anciens lui donnent tour à tour les deux sexes, selon que le point de départ de la légende a été le *prêtre* ou la *prêtresse*. Etienne le géographe dit que la Μιδεία d'Argolide s'appelait aussi *Persépolis* et Eusthate nomme cette ville ἡ πρότερον Περσεώς πόλις. N'est-il pas tout simple que Μιδεία, dont le nom signifie le *centre sacré*, se soit appelée en même temps la *ville du prêtre* ou des *prêtres?* Une autre Persépolis bien plus célèbre était dans l'Asie supérieure la *ville sacrée* par excellence, le siége de la religion et le tombeau des rois; les indigènes la nommaient avec une légère altération du radical *Parsagada* ou *Passagarda*. Hérodote et les autres historiens grecs confondent souvent les Mèdes et les Perses et ils emploient volontiers la première dénomination à la place de la seconde; cette substitution nous étonnera moins, si nous tenons compte de la synonymie primitive de ces deux mots, qui l'un et l'autre ont d'abord signifié le *prêtre* (1). « Les Thraces, dit Hérodote, ne labourent ni n'ensemencent le chemin par où Xerxès fit passer son armée et encore aujourd'hui ils l'ont en grande vénération. »

---

*sorores*, que Rabelais apppelle les *trois sœurs Parses* (Pantag., liv. III, 50) et enfin *Parsimonia*, vigiles et jeune (Ducange).

(1) *Perseus* et *Persona* paraissent se rattacher au même radical que *Percée*, *Pertuis* et l'allemand *Berst*, crevasse; ne pourrait-on pas y voir un souvenir des hypogées qui furent les premiers temples?

Xerxès était pour les Thraces l'archimage et le souverain pontife de la religion primitive (1); l'empressement des Grecs non helléniques à servir la cause de celui qu'ils appelaient le *roi* montre bien qu'ils partageaient ce sentiment. Enfin les Latins étaient fort embarrassés pour expliquer le mot *Persona* (masque de théâtre, rôle, personnage dramatique) et ils le faisaient venir, faute de mieux, d'*à personando*, parce que, disaient-ils, le masque augmente le volume de la voix. L'origine hiératique du théâtre grec et latin étant un fait incontesté, nous ne serons plus forcés d'avoir recours à ces étymologies invraisemblables et il nous suffira de nous rappeler que les prêtres, qui furent les premiers acteurs, s'appelaient eux-mêmes *Personæ*.

## PROSERPINE.

Περσεφόνη, περσωφάτα, φερέφαττα.
NOUVEAU THESAURUS.

Nous avons obtenu l'hypogée (Œetès), le sanctuaire *central* (Médée), l'enceinte circulaire (Circé), le prêtre et la prêtresse (Persée et Perséis), le culte et en particulier les cérémonies du sacrifice (Hécate); il ne nous manque plus que l'*oracle* pour avoir le sanctuaire com-

(1) Les rois de Perse étaient de véritables prêtres. « Nul ne peut être roi de Perse qu'il ne soit préalablement versé dans la discipline et la science des Mages. » (Cic., De divin., I, 41.) Artaxerxès fut sacré à Pasargade par les prêtres; son frère Cyrus apprit la magie. (Plutarque, vie d'Artax., ch. III.) Xerxès faisait lui-même un sacrifice sur l'*autel du Soleil,* (Plutarque) quand le frère de Thémistocle fut amené devant lui.

plet. Essayons de soulever un dernier voile et voyons si Proserpine ne représente pas cette nouvelle personnification.

Tout le monde connait la légende de son enlèvement. « On raconte, dit Carcinus, que Pluton ravit jadis par de secrètes trames la vierge sacrée et qu'il descendit avec elle dans les *antres obscurs* de la terre (1). » Ceci se passa à Enna, le principal sanctuaire de la Sicile. En dépouillant cette légende de tout ce que l'imagination des anciens y a ajouté, il reste ce fait fort simple et tout vraisemblable que les prêtres d'Enna attirèrent à eux une jeune fille du pays pour en faire une de ces Sibylles qui, comme à Cumes et à Lilybée, annonçaient l'avenir du fond de l'antre prophétique. Deux autres devins célèbres, Trophonius et Amphiaraus, passaient également pour avoir été engloutis sous le sol. Hérophile, qui, d'après Pausanias, fut successivement Sibylle dans cinq sanctuaires, ne disparut pas sous terre; mais elle naquit dans un hypogée du mont Coryx (2). D'après Apollodore d'Athènes, Proserpine ne passait chez Pluton que le tiers de l'année. On sait que les oracles n'étaient pas toujours ouverts au public et que celui de Delphes, par exemple, ne fonctionnait qu'à certaines époques; la Pythie avait des vacances. On connait aussi les fureurs prophétiques des Sibylles;

Bacchatur demens aliena per antrum.

---

(1) Diod., liv. V, 5.
(2) Pausanias, liv. X, 12.

Or, Proserpine avait pour surnoms *Brimô* et *Cotytto*, mots dérivés de κοτέω et βριμάω, qui signifient l'un et l'autre *être en fureur*. Enfin, Lesbos, l'Attique, l'Arcadie, l'Argolide et la Crète disputaient à la Sicile l'honneur d'avoir été le théâtre de l'enlèvement de la jeune vierge. Ces prétentions se comprennent, car le fait a pu se répéter partout où il y avait un oracle souterrain.

La forme du nom de Proserpine est double en grec. Nous avons d'une part περσεφόνη, περσεφόνεια, περσεφόνα, περσέφασσα, περσωφᾶτα, et d'autre part φερσέφασσα, φερσέφαττα, φερέφαττα. Ces deux formes sont également précieuses pour nous. Les variantes de la première série, qui contiennent περσεῦς et φωνὴ (1) ou φημί, signifient la *voix du prêtre* et les *paroles fatidiques du prêtre*. Les mots de la seconde série ne renferment plus l'élément περσὲυς, mais à sa place φέρω, *porter* et ils doivent se traduire littéralement par *porte-paroles*. « Dans le principe, dit M. Maury (2), les consultants recevaient même les oracles scellés. La personne, qui interrogeait l'oracle, remettait au prophète la tablette sur laquelle elle avait inscrit sa demande et cette même tablette lui était remise ensuite portant la réponse. » Le prêtre ou la prêtresse chargés de ce message s'appelaient à l'époque hellénique *Thesmophore* et *Théologue* et plus anciennement, à mon avis du moins, φερέφαττα ou φερσέφαττα (3).

---

(1) On ne manquera pas de me rappeler la différence de l'o à l'ω dans φωνὴ et Περσεφόνη ; à mon tour je renverrai à Burnouf (art. dialectes).

(2) Maury, Hist. des relig. de la Grèce, t. II, p. 516.

(3) Φαττα n'est ici que le *fatum* et *fata* des Latins.

Les Latins disaient *Proserpina* au lieu de *Perséphonè; Pina* se retrouve avec le sens de *voix* dans le grec πιναχίον, tablette pour inscrire les *voix* et dans le latin *opinäri*, donner sa voix. *Pros* au lieu de *Pers* est une métathèse qui se retrouve dans *Prosa*, nom d'une des deux *Carmenta*, dans *Prosiciæ*, prémices des sacrifices (la *part des prêtres?*) et enfin dans *Prose*, chant d'église qui étant à la fois rimé et rhytmé quant au nombre des syllabes, n'a jamais pu être confondu avec ce que les anciens appelaient *Soluta oratio*.

Voilà mon explication; en voici d'autres; le lecteur choisira. La plupart des Hellènes décomposaient Περσεφόνη en φέρω et φόνος (j'apporte le meurtre) ou en πέρσῶν et φονèυς, (meurtrière des Perses). Etymologies toutes de grammairien et qui ne reposent sur aucune donnée rationnelle ou historique. Cléanthe voyait dans Perséphone l'esprit vivifiant qui pénètre les fruits de la terre; Théopompe cité par Plutarque en faisait l'image du printemps. D'après Eusèbe et Porphyre, Pluton était le Soleil et Perséphone la vertu des semences cachées dans la terre. Cicéron la convertissait en symbole de la *semence du blé*. Pour Varron, Proserpine était *la Lune*; des philosophes plus subtils encore voyaient en elle l'image de l'âme séparée du corps et descendant aux enfers. Parmi les modernes, Spanheim décompose περσεφάτα en *persépha-atta*, qui, d'après lui, aurait signifié *porte-flambeau*. M. Maury s'exprime à son tour de la manière suivante (1) : « L'enlèvement de Proser-

(1) Maury, Hist. des relig. de la Grèce, t, I, page 476.

pine, qui cueille des fleurs, fait sans doute allusion à la chute des graines qui tombent des fleurs de la prairie dans le sol (1). » Et ailleurs : « Proserpine représente les germes des céréales lorsqu'ils sont placés dans la profondeur du sol ; elle personnifie donc la germination. » Comme on le voit, étymologies et explications ne manquent pas. Si les plus simples sont les meilleures, on me permettra d'avoir quelque confiance dans celle que je propose.

(1) Maury, Hist. des relig. de la Grèce, t. I, p. 166.

# TROISIÈME PARTIE.

---

## LES SANCTUAIRES.

« L'école exclusivement hellénique des Welcker, des Lobeck, voulant expliquer la Grèce par la Grèce seule est finie. La Grèce doit être expliquée par tout l'ensemble de la race à laquelle elle appartient. » Ernest Renan.

Nous avons retrouvé tantôt dans des textes positifs, tantôt sous des personnifications, les divers éléments du culte primitif. Procédons maintenant par voie de synthèse et cherchons à reconstituer, d'après les témoignages historiques arrivés jusqu'à nous, quelques-uns des principaux sanctuaires de l'antiquité. Un ou deux de ces lieux sacrés nous présenteront la presque totalité des caractères que nous avons énumérés ci-dessus. Ailleurs nous trouverons moins, mais ces faits sont si anciens et nous avons si peu de renseignements sur certains pays que nous ne devrons pas nous étonner de ces lacunes. Commençons par la région pontique, qui paraît avoir été le foyer et le point de départ de la religion primitive.

COLCHOS.

On trouve à Colchos : 1° Le culte des deux grandes divinités primitives, Apollon et Diane.

Sunt in eo fueruntque diu delubra Dianæ (1).

« Ce fut dans ce moment, dit Diodore (2), que les Argonautes abordèrent la nuit en Colchide tout près du temple du *Soleil.* » 2° Le Bois sacré. La Colchide faisait partie du pays des *Cimmériens.*

Quas nemus umbrosum secretaque silva tegebant (3)

dit Ovide en parlant de Colchos. 3° Le culte des arbres. Je ne m'arrêterai pas sur ce point de détail que j'ai discuté ailleurs (4) à propos du double sens de μῆλον, pomme et μῆλον, brebis. 4° L'hypogée, le sanctuaire central et l'enceinte circulaires personnifiés par les Hellènes dans Œetès, roi du pays, et ses filles Médée et Circé. D'après Apollonius, une localité de Colchide s'appelait la plaine Circéenne (πεδίοιο κιρκαιοῖο). 5° Le prêtre-poète, magicien et médecin représenté par Médée, Circé et Hécate. 6° Le sacrifice humain. Œetès immolait tous les étrangers. 7° Le culte du taureau. Je me bornerai à rappeler les deux taureaux *aux pieds d'airain*, animaux qui lançaient le feu par les narines et vrais pendants du Moloch tauricéphale de la vallée de Tophet.

LA TAURIDE.

La Tauride nous offre : 1° Le culte des divinités pri-

(1) Ovide, Héroid., epist. XII. — (2) Diodore, IV, 46. — (3) Ovide, Métam., liv. VII. — (4) Du culte des arbres chez les anciens, page 25.

mitives. « Là est, dit Diodore (1), le lieu de naissance de Latone, ce qui explique pourquoi les insulaires vénèrent particulièrement *Apollon.* » Le culte de *Diane Taurô* est assez connu pour qu'il suffise de le rappeler en passant. 2° Le sanctuaire circulaire. « On voit aussi dans cette île, dit le même historien (2), une vaste enceinte consacrée à Apollon, ainsi qu'un temple magnifique de forme *ronde* et orné de nombreuses offrandes. » 3° Le prêtre-poète et musicien. Diodore ajoute dans le même paragraphe : « Ils sont tous pour ainsi dire les prêtres de ce Dieu (Apollon) ; chaque jour ils chantent des hymnes en son honneur... Les habitants sont pour la plupart des joueurs de cithare, qui célèbrent sans cesse dans le temple les louanges de Dieu en accompagnant le chant des hymnes avec leurs instruments. » 4° Le sacrifice humain. « C'était une coutume établie chez les barbares de sacrifier à Diane Taurique tous les étrangers qui abordaient ces parages. C'est là que dans la suite Iphigénie établie prêtresse de cette déesse, lui sacrifiait tous les captifs (3). » 5° Le zôomorphisme. Malgré l'absence de textes positifs, il me semble qu'on ne peut guère nier qu'Artémis Taurô ait été une des divinités de la période fétichiste. Ajoutons, pour compléter ces indices, que la Tauride était comprise dans la zone *Cimmérienne,* dénomination qui semble revivre dans celle de *Crimée* que la Péninsule porte aujourd'hui. Rappelons aussi que d'après Diodore, était *Persès*, père

(1) Diod., liv. II, 47.
(2) Ibid.
(3) Diod., IV, 44.

d'Hécate et aïeul de Médée et de Circé, était roi de ce pays.

TROIE.

Nous trouvons dans la Troade : 1° La forêt sainte représentée par le mont *Ida* et le Bois sacré d'Apollon Sminthée. 2° L'antre prophétique. Pausanias nous apprend que le mont Ida était plein de cavernes et que la sibylle Hérophile habita Erythré, bourgade sur le flanc de cette montagne. Ce *manteion* était-il le même que celui que Tertullien appelle l'*oracle de Sarpédon?* Cela est vraisemblable; car, la Grèce mise à part, nous n'avons guère trouvé jusqu'à ce moment qu'un sanctuaire par province, et si la Grèce en avait davantage, c'est que les moindres subdivisions de ce pays renfermaient souvent des populations de races et de religions différentes. Nous connaissons par les poètes la prophétesse Cassandre et le devin Hélénus; enfin la Troade est aussi la patrie de *Ganymède*, fils de Tros (1). 3° Le culte des eaux. Le Scamandre avait, nous l'avons vu, un prêtre spécial. 4° Le culte du taureau. Ilus fonda Ilium dans un lieu, où s'arrêta un bœuf qui l'avait guidé jusqu'alors, légende que nous avons retrouvée à

---

(1) Nous ne connaissons ces faits que par les écrivains Hellènes, qui y ont introduit partout leur système de personnifications. Apollodore d'Athènes fait du Scamandre l'époux de la nymphe *Idæa*, le père de *Callirhoé* et l'aïeul de *Ganymède*, trois personnages dont les vrais noms sont le *bois sacré*, la *belle source* et le *prêtre de l'antre prophétique*. Thucydide dit en termes positifs (liv. II, 15) que *Callirhoé* était le nom d'une source d'Athènes, dont les eaux servaient dans les ablutions. La Laconie nous offre un exemple de personnifications semblables. Pausanias raconte au début de son 3e livre que *Lacédémo* était fils de la nymphe *Taygète* et mari de *Sparté*, fille d'*Eurotas*.

Thèbes et dans le pays des Opiques .Polybe raconte (1) qu'avant de passer en Italie, les Locriens devaient chaque année envoyer à Troie cent jeunes filles, sans doute pour être dévorées par cet autre Minotaure.

La guerre de Troie est-elle un fait réel? Hérodote en doute; Dion Chrysostôme le nie et de même M. Maury. Le savant académicien explique par les mythes de Cybèle et d'Atys les noms de Pâris, Anchise, Enée et Ascagne (2). Il dit ailleurs (3) : « Hélène, cette épouse de Ménélas, dont l'enlèvement fut la cause du siége de Troie, semble n'avoir pas été une personne plus réelle qu'Achille ou son époux; déesse de la beauté humaine, analogue à Aphrodite, elle personnifiait vraisemblablement la lune. » M. Maury, on le sait, voit partout des déesses lunaires; mais j'ai déjà combattu ce système, et je me bornerai pour le moment à rappeler qu'en général la critique moderne n'attribue pas plus de fondement historique aux légendes du cycle de Troie qu'aux *Nibelungen* et au *Roman de Brut*. Comment, par exemple, la fille d'un petit roi de Mycènes devint-elle grande prêtresse de Tauride? N'est-il pas singulier que le nom du guerrier, qui mit Troie en *feu* (Πὺρρος) soit justement un dérivé de πῦρ, feu? Est-ce par une simple coïncidence qu'Ulysse, le voyageur par excellence, s'appelait en grec 'Θδυσσευς, mot qui renferme ὁδὸς, chemin? Achille était roi des Molosses, c'est-à-dire des peuples de Dodone. Les Hellènes l'appelaient

(1) Polype, liv. XII, frag. VII.
(2) Hist. des relig. de la Grèce, t. III, p. 116.
(3) Même ouv., t. I, p. 505.

Πηληιάδης, mot qu'ils traduisaient par *fils de Pelée*, et que malgré la différence de l'η à l'ε, j'aimerais mieux traduire par *fils de la* Πέλεια ou *prêtresse* de Dodone. L'antiquité nous offre plusieurs exemples de guerriers nés dans de semblables conditions. Romulus était fils d'une Vestale. D'autre part on lit dans l'Enéide :

> Stabat in egregiis Arcentis filius armis
> Insignis facie, genitor quem miserat Arcens
> *Eductum Martis luco* (1).

Et de même Pandare et Bitias :

> Quos *Jovis* eduxit *luco* silvestris Hiera (2).

De même encore Virbius, fils d'Aricie, avait été élevé dans le bois sacré d'Egerie (3). La légende d'Achille s'accorde très bien avec cette origine religieuse. Il se nommait *Œacide* et passait pour descendre d'Αἴακος, juge des enfers. Sa mère le plongea dans une de ces fontaines sacrées auxquelles les anciens attribuaient des vertus miraculeuses. Il se réfugia chez *Lycomède* (le prêtre du Bois sacré) et y vécut non pas avec les filles du prince, mais au milieu des prêtresses. Une chose me frappe dans l'Iliade. Les mœurs y sont bien à moitié sauvages, comme elles devaient l'être encore à Athènes peu de temps avant Pisistrate et comme elles n'ont jamais en quelque sorte cessé de l'être dans le reste de la Péninsule (4), mais on ne trouve plus,

---

(1) Œneide, IX, 581.
(2) Ibid., 673.
(3) Ibid., VII, 763.
(4) Thucydide dit d'une partie des Etoliens : « La langue de ces peuples est fort difficile à comprendre et ils ne vivent, dit-on, que de chair crue. » (Thucyd., liv. III, 91.)

pour ainsi dire, dans ce poème aucune trace de la religion primitive, qui au contraire se révèle presque dans chaque hémistiche de Virgile. A mon avis, l'Iliade est bien moins antérieure aux Pisistratides qu'on ne le suppose généralement.

### DODONE.

Dodone nous offre : 1° Le culte des eaux. L'Achélous était fleuve *prophétique*. Servius signale dans cette localité une source qui annonçait l'avenir par le bruissement plus ou moins fort de ses eaux ; peut-être était-ce celle de l'Achélous lui-même. Dodone était en outre entouré de marais qui, d'après M. Maury (1), « présentaient une image fidèle des marais du Styx et de l'Achéron. » 2° Le culte des arbres. Un ancien signale à Dodone l'ιερά του θεοῦ φηγός, sur lequel les fameuses colombes étaient censées perchées. 3° Le Bois sacré. C'étaient là que se trouvaient les carillons, dont nous avons parlé déjà ; ce bois existait encore au temps de la ligue des Etoliens, qui y commirent un sacrilége (2). 4° L'oracle. Cet oracle passait pour le plus ancien de la Grèce, et de là peut-être vient le nom de *Thesprotide* (la première terre des dieux) que portait la contrée. 5° Le collége des prêtresses, qui avaient à leur tête les Πέλειαι. Les autres traits manquent, mais il est facile d'en rétablir quelques-uns, tels, par exemple, que le sacrifice humain, qui fut de tous les pays et l'antre sacré, qu'a dû posséder aussi Dodone, puisque

(1) Maury, Hist. des relig. de la Grèce, t. I, p. 26.
(2) Polybe, liv. VII, frag. XI.

les anciens plaçaient là une des principales entrées des enfers.

DELPHES.

On trouve à Delphes : 1° Le culte des eaux. La fontaine Castalie était à la fois prophétique et inspiratrice. 2° Le Bois sacré. Pindare dit que Pyrrhus vint mourir dans *le très ancien bois sacré* de Delphes (1). La ville s'était d'abord appelée Λυκώρεια. Pausanias raconte qu'au temps du déluge de Deucalion, les habitants de la Phocide guidés par les hurlements des *loups*, se réfugièrent sur les sommets du Parnasse et y fondèrent *Lycorée;* je traduis tout simplement ce mot par *montagne du Bois sacré* (2). 3° L'antre sacré. L'*antre Corycien* touchait à Delphes. 4° Le puits méphitique et l'oracle. Je n'ai pas besoin de revenir ici sur ces faits présents à la mémoire de tout le monde. 5° L'enceinte. Etait-elle circulaire? Pausanias se borne à l'appeler « ὁ ἱερὸς περίβολος τοῦ Ἀπόλλωνος. » 6° La position centrale. Nous avons vu que Delphes était à la fois l'*ombilic* de la Grèce et du monde entier. 7° Un corps sacerdotal nombreux voué à la poésie et à la musique. Les oracles se rendirent longtemps en vers ; Delphes avait des concours de joueurs de harpe qui chantaient les louanges d'Apollon. « Très vraisemblablement, dit M. Maury (3), plusieurs des cantiques que dans le sanc-

(1) « ἔνδον ἄλσει παλαιτάτῳ. » (Néméennes, VII.

(2) Certains Grecs disaient ὦρος pour ὄρος montagne ; les Hellénistes voient là une forme dorienne : j'y vois tout simplement une de ces variantes de prononciation, comme la France en offre encore aujourd'hui tant d'exemples.

(3) Maury, Hist. des relig. de la Grèce, t. I, page 241.

tuaire de Delphes on faisait entendre en l'honneur d'Apollon et des muses remontaient à ces premiers âges. » 8° Un collége de prêtresses. Nous avons d'abord la *Pythie;* Cicéron parle des *vierges blanches* de Delphes (1), mais il est possible qu'il ne faille entendre par ce mot que les vierges des anciens temps, Hyperoché, Laodicé et Antonoé qui, d'après Hérodote, vinrent au secours du temple dans une circonstance critique, sous les noms d'Hyperochus, Laodocus et Antonous. 9° Le culte de la grande divinité primitive, Apollon, auquel le sanctuaire était dédié.

### LÉBADÉE.

Nous trouvons à Lébadée : 1° L'antre prophétique dit de *Trophonius.* 2° La fontaine Hercina, dans laquelle devaient se purifier ceux qui venaient consulter l'oracle. 3° Le Bois sacré. Ce bois était situé, d'après Pausanias (2), au-dessous de l'antre de Trophonius. 4° La position centrale. Hérodote dit que beaucoup de villes Pélasgiques changèrent de nom (3). Lébadée s'était d'abord appelée Μιδεία, comme nous l'avons dit plus haut.

### ARGOS, MYCÈNES, LERNE ET MIDEIA.

Strabon place Mycènes à cinquante stades (9 kilom.) d'Argos. Lerne était, d'après Pausanias, à quarante stades de la même ville. Nous savons d'autre part que dans ce coin du Péloponnèse se trouvait un lieu nommé

(1) *De Divinatione*, liv. I, 57.
(2) Pausan., IX, 39.
(3) Hérod, liv. I, 57.

Μιδεία et aussi qu'Homère Virgile ont donné, l'un à Argos et l'autre à Mycènes, les épithètes de μέσον et *mediæ*. Je crois que ces quatre localités faisaient partie d'un seul et même Champ sacré, dont l'ensemble s'appelait Μιδεία, c'est-à-dire le *centre* ou bien encore, comme nous l'avons vu plus haut, *Persépolis* (la ville des prêtres). Notons bien qu'Hérodote place un des temples d'Argos à quarante-cinq stades de cette ville (1). Ce Champ sacré aurait eu de cette façon trois ou quatre lieues dans son plus grand diamètre; nous en trouverons d'aussi vastes.

La *Mideia* nous offre : 1° Le culte des eaux. Nous avons déjà mentionné à Mycènes la περσεία κρήνη; à quinze stades de cette ville se voyait une autre source nommée *Eleutheria*, dont se servaient les prêtres pour les expiations secrètes. Lerne avait une fontaine dite d'*Amphiaraus* et l'étang *Alcyonie*, où l'on plaçait l'enlèvement de Proserpine par Pluton et la descente de Bacchus aux enfers à la recherche de Semélé. Pausanias nous apprend que des fêtes nocturnes étaient célébrées chaque année autour de l'étang Alcyonie.

2° Un souvenir plus ou moins vague du culte des arbres. L'Amymone, un des ruisseaux qui formaient le marais, dont nous venons de parler, avait sa source au pied d'un platane, sous lequel, disait-on, était née la fameuse hydre de Lernes. Mais je pense qu'il y a encore ici une méprise produite par la ressemblance des mots ὕδρα, nom du monstre et ὕδωρ, *eau*, d'où *hydro-*

---

(1) Her., liv. I, 31.

*fuge, hydromel, hydrophobe*, etc. La partie basse de l'Argolide était en effet sillonnée par une foule de cours d'eau et très marécageuse. Les habitants du pays voulurent sans doute dessécher ces terrains improductifs et malsains, mais l'eau reparaissait toujours ; de là l'*hydre aux cent têtes*. Les habitants de Lerne avaient bien raison de dire que ce monstre était né au pied du fameux platane, puisque c'était précisément là que l'Amymone prenait sa source. Me dira-t-on que ces desséchements de marais ne remontent pas à une époque aussi ancienne ? J'invoquerais dans ce cas les travaux hydrauliques des Egyptiens et les traditions des Grecs eux-mêmes. Pausanias raconte que le roi Eurotas endigua le cours d'eau qui porte son nom (1). La légende d'Hercule présente plusieurs faits du même genre. Ce héros, personnification de l'activité des premiers peuples sous toutes ses formes, nettoya l'étable d'Augias en y faisant passer le Pénée, creusa un canal dans la vallée de Tempé pour l'écoulement des eaux de cette même rivière et exécuta d'importants travaux autour du lac Averne (2).

3° Le Bois sacré. Hérodote raconte que Cléomènes fit brûler dans le *Bois sacré* d'Argos un certain nombre d'Argiens qui s'y étaient réfugiés (3). Nous trouvons à Lerne un autre Bois sacré planté de platanes et qui renfermait les statues de Déméter Prosymne, de Dionysos et d'Aphrodite.

---

(1) Pausanias, liv. III, 1.
(2) Diod., liv. IV, 18 et 22.
(3) Hérod., liv. VI, 80.

4° Une enceinte de pierres située, d'après Pausanias, à Lerne (περίβολός λίθων).

5° Le feu sacré. Pausanias nous apprend que les Argiens allaient le chercher pour les solennités Lernéennes au temple d'Artémis Pyronia. Ces fêtes *Lernéennes* célébrées par les *Argiens* sont une preuve de plus de l'unité du sanctuaire.

6° Le culte des divinités primitives. Artémis avait deux temples à Argòs et un troisième sur le mont Artémisium, qui dominait la ville. Apollon y avait également deux temples, dont l'un sous le titre d'Apollon Λύκιος ou du Bois sacré.

7° L'existence de prêtresses. Un des chapitres de Thucydide commence ainsi (1) : « La quinzième année, Chrysis étant prêtresse à Argos depuis quarante-huit ans, Œnésius étant éphore à Sparte, etc. » Les femmes étaient en grand honneur à Argos. Sous la conduite de Télésilla, prêtresse, guerrière et poète, elles défendirent la ville contre Cléomènes. Une fois chaque année, elles s'habillaient en hommes et les hommes prenaient des vêtements de femmes (2).

8° L'oracle. Pausanias raconte que de son temps encore la prêtresse d'Apollon Διραδιώτης subissait une fois par mois la fureur prophétique et qu'alors elle

(1) Thucydide, liv. III, pag. 2.

(2) Après avoir tiré des coups de fusils pendant toute la nuit du 31 décembre au 1er janvier, les jeunes garçons de Villeneuve-d'Amont (Doubs) se présentent le lendemain dans les maisons avec un balai et un arrosoir ; n'y a-t-il pas là un dernier vestige de quelque coutume analogue à celle d'Argos ?

annonçait l'avenir à tous ceux qui venaient la consulter. L'oracle était dans le Λυκχῖον d'Argos.

9° Un souvenir du zôomorphisme. Voici un passage d'Hérodote qui à mon avis n'est pas susceptible d'une autre interprétation (1). « Enfin il (Clisthènes de Sicyone) changea les noms des tribus de Sicyone, afin que celle des Doriens n'eussent pas dans cette ville le même nom qu'elles avaient à Argos et par celui qu'il leur donna, il les couvrit de ridicule ; car de Hys et Onos, auxquels il ajouta la terminaison *atai,* il fit les *Hyates,* les *Onéates* et les *Chœréates* (2). » On sait que ὗς et χοῖρος signifient porc et ὄνος, âne ; au temps de Pausanias, l'Argolide avait encore le bourg d'Ὑσιαι et celui des Ασιναῖοι. On me dira peut-être que ces noms ne cachent que des faits de la vie rustique ordinaire, mais Clisthènes était Dorien ; il haïssait les Argiens et Hérodote lui-même nous apprend qu'il fit à Sicyone diverses réformes *religieuses,* dont la principale dut être l'abolition du culte des animaux. Nous avons déjà retrouvé dans la Grèce même quelques faits de zôomorphisme et Pausanias dit avoir vu au bourg de Βοιαὶ (Laconie) les débris des temples des dieux *cornigères* Serapis et Isis. Pourquoi l'Argolide n'aurait-elle pas eu aussi ses animaux sacrés ?

10° Le centre sacré. Il me suffira de rappeler le nom de Μιδεία et l'épithète de *centrale* donnée par les poètes aux deux villes de Mycènes et d'Argos.

11° Le corps sacerdotal primitif. Persée, qui en est

(1) Hérod., liv. V, 68.
(2) *Hyates, Chæréates* et *Onéates* signifient *Oreilles de porcs* et *Oreilles d'ânes.*

la personnification, était magicien et musicien en même temps que prêtre. La prêtresse Télésilla avait composé diverses poésies; les Argiens avaient, d'après Pausanias, des poèmes qu'ils nommaient τας μεγάλας ἠοίας. Lors de la reconstruction de Messène par Epaminondas, les *modes* Argien et Béotien furent suivis dans les cérémonies religieuses à l'exclusion de tous autres. Les musiciens Lasus, Sacadas et Aristonicus étaient originaires d'Argos.

12° Les hypogées. Toute cette partie du Péloponnèse abondait en cavernes. « A partir de Nauplie, dit Strabon (1), sont des cavernes avec des labyrinthes qui passent pour l'œuvre des Cyclopes. » Pausanias signale à Mycènes un labyrinthe souterrain (ὑπογαια οικοδομήματα) dans lequel, disait-on, Atrée avait autrefois caché ses trésors. Pour expliquer le nom de *Mycènes,* les anciens prétendaient que Persée avait laissé tomber en cet endroit la garde de son épée (μύκης) ou qu'en arrachant un champignon (également μύκης), il avait fait jaillir une source qui le détermina à fonder une ville en cet endroit; on ne saurait pousser plus loin la puérilité. Malgré la différence du κ au χ, le nom de Mycènes (μυκῆναι) vient tout simplement de μυχὸς, *lieu secret, enfoncement* et par conséquent *hypogée.* Mycènes partagea probablement plus tard le sort d'une partie de l'Argolide et elle tomba aux mains des Doriens, car elle se déclara contre les Mèdes, fait pour lequel les Argiens la détruisirent de fond en comble.

(1) Strabon, Dübner-Müller, page 317.

Faisons maintenant une rapide contre-épreuve. Sparte, la vraie capitale des Hellènes, est à peu de distance d'Argos et son histoire nous est bien mieux connue que celle de cette dernière cité. Or, j'ai beau consulter mes souvenirs et relire avec soin tout ce qui a été écrit par les anciens sur cette ville, je ne trouve rien ou presque rien des caractères que nous venons de rencontrer en si grand nombre à Argos.

LE MONT IDA.

On trouve au mont Ida ou Psiloriti : 1° Le Bois sacré. Le nom même de la montagne en fait foi.

2° Le culte des arbres et celui des eaux. A Gortyne, au pied de l'Ida, on voyait au bord d'une fontaine un platane, sous lequel, disait-on, Jupiter avait eu commerce avec Europe. Pline attribue je ne sais plus quelle propriété merveilleuse à un saule situé à l'entrée de la *Caverne de Jupiter*. Au temps de Pline, on ne comprenait plus guère les faits de dendrolâtrie et chacun expliquait à sa manière la vénération dont jouissaient encore certains arbres de la part des populations des campagnes.

3° L'antre sacré. Jupiter naquit dans une caverne du mont Ida. Diodore ajoute : « L'antre du mont Ida, où le dieu a été nourri, est également un lieu sacré, ainsi que les prés qui l'entourent (1). » Cette caverne s'appelait l'antre de Dictée; Aratus la place au milieu d'un bois odorant. Cotovic décrit avec beaucoup de

(1) Diodore, V, 70.

détails un hypogée du mont Psiloriti qu'il avait visité lui-même, hypogée qui de son temps avait encore deux mille pas de longueur. Une des salles était voûtée et portait à son sommet un énorme anneau de fer de destination inconnue; les Italiens appelaient cette salle *la Chapelle* (1). Une autre chambre se nommait *le Portique* (2). Cotovic pense que ce vaste souterrain fut une carrière qui servit à construire la ville de *Gortyne,* ou selon d'autres, de *Gnosse*. Je serais plutôt de l'avis des Candiotes, qui, d'après Cotovic lui-même, plaçaient là le labyrinthe (2), ou pour mieux dire, je pense que les choses se passèrent au mont Ida comme à Mycènes (3) et à Rome, et que dans ces trois localités les carrières servirent à double fin. A coup sûr les prêtres de Rome n'ont pas plus dédaigné le titre de *pontifices* que d'autres celui de *forgerons*, et pour construire les ponts et autres édifices, il fallut divers matériaux que les catacombes ont bien pu fournir. La situation au mont Ida de la carrière décrite par Cotovic, ces deux salles nommées *la Chapelle* et *le Portique*, enfin la tradition Candiote et la certitude que nous avons de l'existence en Crète d'un labyrinthe qu'on ne retrouve pas ailleurs dans l'île, toutes ces raisons me font regarder le souterrain du Psiloriti comme ayant été l'antre fameux consacré par la religion des anciens.

---

(1) « Locum Capella (quasi sacellum) Itali indigitant » Cotovicus, Itinerarium Hierosolom. et Syriacum, Antwerp., 1619, page 76.

(2) « *La Loza* (quod Porticum sonat) vocatus. » (Ibid). « Quem vulgus credit labyrinthum » (Ibid).

(3) On vient de voir que les hypogées d'Argolide passaient pour l'œuvre des Cyclopes, grands bâtisseurs, comme on le sait.

4° Le culte du taureau. Qu'était-ce que le Minotaure, monstre moitié homme et moitié taureau, sinon, comme nous l'avons vu, un autre Moloch? Les Crétois paraissent l'avoir appelé *Talos,* forme adoucie de Ταῦρος. M. George Perrot, qui a visité l'île, dit au sujet de cet étrange personnage (1) : « Il est probable que la grotte (celle de Melidhoni au pied de l'Ida) était autrefois consacrée à cet homme de *bronze,* à ce *Talos,* vieille divinité crétoise, qui joue un assez grand rôle dans le cycle de Minos. Les sacrifices humains paraissent, à une époque très reculée, avoir été en usage dans l'île de Crète, comme dans plusieurs parties de la Grèce et quelques traits de la légende de Talos donnent lieu de croire que ce dieu en particulier recevait de telles offrandes. » Voilà bien, ce me semble, le Minotaure qui, après avoir été adoré vivant, comme le bœuf Apis, a pu plus tard être coulé en bronze comme les taureaux de Colchos, de Phalaris et des Cimbres et de même que Moloch, recevoir plus ou moins la forme humaine. Le caractère sacré du Minotaure une fois admis, la légende de Pasiphaé, sans cesser d'être odieuse, cesse de paraître aussi absurde. A l'époque zôolatrique, la religion admettait ce monstrueux commerce de la femme avec les animaux sacrés. On sait que le bouc était adoré à Mendès : « Il arriva, dit Hérodote (2), pendant que j'étais en Egypte, une chose étonnante dans le nome Mendésien ; un bouc eut *publiquement* commerce avec une

(1) Revue des Deux-Mondes. L'île de Crète, par M. Georges Perrot, 15 février 1564.
(2) Hérod., II, 46.

femme. » Même fait encore dans l'*Ane d'or* d'Apulée, mais ici l'animal n'apparaît plus avec un caractère sacré, et la Thessalienne, qui reçoit devant tous ses infâmes caresses, avait été antérieurement condamnée par la justice du pays (1). Le nom de Pasiphaé (πασι-φαής, manifeste, public) exprime lui-même qu'en Crète comme à Mendès, l'acte avait lieu *publiquement*.

5° Le sacrifice humain. Les Athéniens devaient envoyer à des époques fixes en Crète un certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles destinés à être dévorés par le monstre, c'est-à-dire à être offerts en sacrifice selon le rite épouvantable de Tophet et autres lieux.

6° Le corps sacerdotal presque complet. Le prêtre forgeron et magicien y est représenté par les Dactyles Idéens (2); Minos et Rhadamanthe figurent le prêtre législateur et justicier. Pausanias cite parmi les neuf Curètes Ἰάσιος et Παιωναῖος. Ἰάσιος (Ἴασις, guérison) est le prêtre-médecin; Παιωναῖος (παῖαν, hymne) est le prêtre-poète; un autre Curète s'appelait *Epimède*. Diodore dit que les Dactyles habitaient « les lieux boisés et

---

(1) Cette coutume a donné naissance à l'ignoble dicton : *L'as te f...* Peut-être la Crète adora-t-elle aussi l'âne. D'après M. G. Perrot, un village du mont Ida porte les quatre noms de Palœopolis, Argyropolis, Gaidouropolis et Samaropolis; voilà des noms bien sonores et qui attestent l'importance ancienne du lieu. *Gaidouropolis* signifie, d'après M. Perrot, la *ville des ânes*, et à mon avis, la *ville de l'âne*; le même honorable écrivain traduit *Samaropolis* par la *ville des bâts*. *Saume* signifiant *ânesse* en vieux Français et *Somaro* voulant dire *âne* en Italien, je crois que *Samaropolis* avait le même sens que *Gaidouropolis*. Rappelons en passant les *Onéates* d'Argolide, les Juifs adorateurs de l'*âne* et les fameuses *Fêtes de l'âne* au moyen-âge.

(2) Diod., V, 64.

abrupts (1); » tel était bien le séjour ordinaire des prêtres primitifs.

8° La position centrale. Diodore signale l'*Omphalion* de la Crète; Strabon place le mont Ida au centre même de l'île (ἐν μέσω τῆς νησου).

ENNA.

Nous connaissons peu l'intérieur de la Sicile. On trouve cependant à Enna : 1° Plusieurs bois sacrés (2). 2° Le lac Pergus ou Pergusa. 3° L'antre sacré, par où Pluton vint ravir Proserpine. 4° Le culte de Cérès, une des principales divinités de la seconde époque. « Telles étaient alors, dit Cicéron parlant de cette déesse, la sainteté et l'ancienneté de son culte qu'en partant pour cette ville on croyait aller visiter, non le temple de Cérès, mais Cérès elle-même. » 5° La position centrale. Callimaque dit dans son ode à Cérès qu'Enna « est au milieu de la plus belle des îles. » D'après Diodore, on appelait cette localité l'Omphale de la Sicile. « Ce lieu, dit à son tour Cicéron (3), est regardé comme l'Ombilic de la Sicile, dont il occupe le centre. »

CUMES.

Nous trouvons à Cumes : 1° Le culte des eaux. Le lac Averne était consacré à Proserpine; Cumes avait aussi, d'après Strabon et Pline, un lac Achérusie. Au rapport de Tite-Live, les eaux thermales de cette loca-

(1) Diod. V, 65.
(2) « Quam circà lacus lucique sunt plurimi... enim propter est Spelunca quædam. » (Ciceron, Verrine IVe).
(3) Ciceron, Verrine IVe.

lité furent longtemps célèbres ; c'est assez dire que la religion les prit d'abord sous sa protection. « Là, dit Lucrèce, des fontaines exhalent sans cesse en fumée la chaleur de leurs ondes (1). » Pausanias ajoute que ces eaux étaient si chaudes qu'elles détruisaient en peu d'années les tuyaux de plomb qui les conduisaient. Enfin Strabon voit le Styx dans un des cours d'eau qui alimentaient le lac Averne.

2° Le bois sacré.

Jam subeunt Triviæ lucos...
Nec te
Nequidquam lucis Hecate præfecit Avernis.

Cumes, on se le rappelle, était le pays des Cimmériens d'Italie, ou en d'autres termes, des prêtres qui habitaient les profondeurs des forêts saintes.

3° Le gui sacré.

Latet arbore opacâ
Aureus et foliis et lento vimine ramus.

4° L'antre prophétique. Tout le monde connait la description qu'en a faite Virgile. D'après Milson, qui visita ces lieux au siècle dernier (2), l'antre de la Sibylle avait à cette époque dix pieds de largeur sur douze en hauteur; la profondeur était de quatre cents pas.

5° L'antre méphitique, par où Enée descendit aux enfers. On sait que Virgile l'a décrit également.

6° La grande prêtresse. Il suffira de rappeler la

(1) Lucrèce, liv. VI. vers. 764.
(2) Milson, Voyage d'Italie, t. II. p. 80.

*Deiphobe* de l'Enéide, déléguée d'Hécate ou plutôt véritable Hécate elle-même.

7° Le culte des divinités primitives.

Arces quibus altus Apollo
Præsidet.

Déiphobe était en même temps prêtresse de Diane :

Atque unà Phæbi Triviæque sacerdos.

8° Un indice plus ou moins certain du culte du taureau. Pausanias dit à trois reprises différentes que Cumes était située chez les Opiques, nation qui nous a offert une légende taurolâtrique. D'après Strabon (1), la ville avait été fondée par des peuples de l'Eubée, les Chalcidiens. Virgile dit de même :

Et tandem Euboicis Cumarum allabimur oris.

Et plus loin :

Chalcidicâque levis tandem supersadstitit arce.

Ces noms d'*Eubée* et de *Chalcis* ne sont pas indifférents ici. Celui d'*Eubée* renferme le radical βοῦς, bœuf, et en effet nous avons vu que le *bœuf* était l'animal symbolique de ce pays. Nous avons vu aussi que les Erétriens, peuple de l'île, avaient le *bœuf* au revers de leurs médailles et que l'Eubée possédait en outre *l'antre du bœuf,* berceau d'Epaphus. Enfin Pausanias parle d'un *bœuf* d'airain envoyé à Delphes par les Eubéens. Strabon fait venir de χαλκός, airain, le nom de *Chalcis* (χαλκίς) (2) ; cette localité a dû peut-être cette dénomi-

(1) Strabon, Dübner-Müller, page 202.
(2) Ibid., page 405.



nation à l'existence d'un sanctuaire, où le taureau d'*airain* était adoré, comme à Tophet, à Agrigente et chez les Cimbres. Hérodote dit en propres termes que la ville égyptienne de Mendès était ainsi nommée à cause du bouc qu'adoraient ses habitants (1). Le nom de Κολχίς (Colchos) ne serait-il pas aussi une variante de χαλκός? C'étaient là, on le sait, que se trouvaient les taureaux d'Œetès.

Revenons à Cumes; Virgile retrace à propos de cette localité la légende du Minotaure :

> Hic crudelis amor tauri, suppostaque furto
> Pasiphae, mixtumque genus, prolesque biformis
> Minotaurus inest...

Dirons-nous avec le poète latin que le grand sanctuaire Campanien a été fondé par le Crétois Dédale concurremment avec les peuples de l'Eubée? Il me semblerait plus rationnel de regarder Cumes, Chalcis et l'Ida comme trois sanctuaires taurolâtriques indépendants l'un de l'autre et d'admettre qu'ici, comme dans beaucoup d'autres cas, les anciens ont pris de simples analogies pour des rapports de causes à effets.

9° Les assemblées judiciaires. Strabon et Pausanias appellent tous deux *Pouzzoles*, localité située à une lieue de Cumes et qui devait faire partie du sanctuaire, *Dicæarchia*, c'est-à-dire le *chef-lieu de la justice*.

---

(1) « Le bouc et le dieu Pan s'appellent Mendès en Egyptien.. . Les Mendésiens ont beaucoup de vénération pour les boucs et les chèvres et encore plus pour les premiers et c'est à cause de ces animaux qu'ils honorent ceux qui en prennent soin. Ils ont surtout en grande vénération un bouc qu'ils considèrent plus que tous les autres. » Hérod., II, 46.

10° Les sépultures du Champ sacré. Tout le littoral entre Baïes et Naples est une vaste nécropole souterraine. Les Catacombes dites *de Naples* commencent sous *Capo di Monte* et elles se prolongent aujourd'hui encore aujourd'hui dans une étendue de deux milles, mais la tradition populaire veut qu'elles aillent jusqu'à l'église de *Poggio-Reale* (8 milles de Naples). Cumes a aussi sa nécropole souterraine, dont les sépultures passent en partie pour Pélasgiques. Ce fut près de Cumes qu'alla mourir Virgile, le grand poète de la religion primitive ; ne fut-il attiré là que par les délices du climat et du site?

AMSANCTUS.

Amsanctus ne nous est guère connu que par quelques vers de Virgile. On y trouve cependant : 1° Le *Bois sacré* ou pour mieux dire la *Cume* ou *Combe-aux-Prêtres*.

Densis hunc frondibus atrum
Urget utrinquè latus nemoris (1).

2° Le fleuve sacré.

Medioque fragosus
Dat sonitum saxis et torto vertice torrens.

Virgile ne dit pas que ce torrent ait eu un rôle religieux, mais cela peut se conclure de sa position même.

3° L'antre méphitique :

Hic specus horrendum, sævi spiracula Ditis.

« Tel est, dit Pline, chez les Hirpins près du temple

(1) Œneide, liv. VII, 563.

de Méphitis le lieu appelé Amsanctus où jamais homme ne mit le pied sans être frappé de mort (1). »

4° La position centrale.

Est locus *Italiæ medio* sub montibus altis
Amsancti valles...

5° Le collége fameux des prêtres Hirpins, grands prestigiateurs et magiciens, qui ne craignaient pas de marcher nus pieds sur des charbons ardents.

ARICIE.

On trouve à Aricie : 1° La forêt sainte et le culte d'une des divinités primitives. Lucain dit :

Quà sublime nemus, Scythica quà regna Dianæ.

2° L'antre sacré. « Assez proche de Rome, dit Lactance, se voit dans un bois épais un antre obscur et profond (2). » Cette caverne était connue sous le nom de *grotte d'Egerie.*

3° Le culte des eaux. De cette grotte sortait la fontaine *Egerie*, dont, au dire d'Ovide, les malades recherchaient fort les eaux. Cette fontaine formait ensuite un lac. « Dans la vallée d'Aricie, dit le même poète (3), au milieu d'une épaisse forêt est un lac consacré par un culte antique. La haie est couverte dans toute sa longueur de bandelettes flottantes. » Nous retrouvons ici encore la *redimittam vittis arborem* de Théodose le Jeune et les lambeaux d'étoffe des arbres de Sétif et de Lieu-Saint.

---

(1) Pline. liv, II, ch. 96.
(2) Lactance, Instit. divin., liv. I, 21.
(3) Fastes, liv. III, vers 268.

4° La Combe sacrée. Strabon nous apprend que la forêt d'Aricie et la ville de ce nom étaient situées l'une et l'autre dans une dépression du terrain (1).

5° Le collége des prêtresses. Aricie était au pied du mont Albain, où habitaient les prêtresses qui comptaient parmi elles Rhéa Sylvia.

6° Un souvenir plus ou moins accusé du sacrifice humain. « Voici, dit encore Ovide (2), non loin des portes de Rome, au sein d'un bois, le temple de Diane; c'est le glaive à la main, c'est par le meurtre qu'on y acquiert l'empire du sacerdoce. » Ce prêtre homicide me paraît bien proche parent du prêtre sacrificateur.

7° Un autre souvenir également affaibli du culte du taureau. Les anciens disaient que la statue de Diane *Tauropole* avait été transportée à Aricie du fond de la Tauride par Iphigénie et Oreste.

8° Le culte des arbres. Juvénal nous montre dans la forêt d'Aricie la grande prêtresse de l'arbre, *magna sacerdos arboris* (3).

9° Les devins. La grande prêtresse de l'arbre était *diseuse de bonne fortune* et *arboriste,* c'est-à-dire marchande de simples; elle était en outre Juive et plus ou moins mendiante :

Arcanam Judæa tremens mendicat in aurem.

---

(1) Strabon, Dûbner-Müller, page 199.
(2) Art d'aimer, liv. I.
(3) Juvénal, sat. VI, vers. 543. J'ai déjà traité ce sujet (*Du culte des arbres chez les anciens*, page 18).

La forêt d'Aricie possédait toute une troupe de ces Juifs qui vendaient également des simples (1) :

Quorum cophinus fœnumque supellex.

Voilà la première bande de ces marchands de dictames et de bonnes fortunes que nous appelons aujourd'hui dans diverses langues *Tsiganes, Zigeuner, Egyptiens* et *Bohémiens*. Comme nos Bohémiens d'aujourd'hui, ceux de la forêt d'Aricie avaient leur roi que Suétone appelle *Rex nemorensis* (2) ; d'après Martial, la forêt elle-même s'appelait *Regnum nemorosum*. J'y vois non pas les Juifs de Jérusalem, mais bien ceux de Dan, Béthel, Topheth et Samarie, tous voués, comme nous l'avons vu, à l'idolâtrie et au zôomorphisme (3).

ROME.

Rome est le sanctuaire le plus complet, non-seulement de l'Italie, mais de l'antiquité toute entière. On y trouve :

1° Le culte des arbres. Le Figuier Ruminal, sous

---

(1) Juvénal, sat. III, vers. 11.

(2) Suétone, Caligula, ch. XXXV. L'année 1864 a vu mourir les deux reines des Bohémiens d'Angleterre et d'Ecosse. Remarquons que l'argot des Bohémiens d'Angleterre s'appelle le *Rommany*, mot qui sans être concluant, semble renfermer un souvenir du séjour des premières bandes juives et égyptiennes dans les environs de Rome, où elles arrivaient de diverses parties de l'Orient pour exploiter la crédulité publique, comme Juvénal nous l'a appris des magiciens de l'Inde et de la Phrygie, que les dames romaines appelaient en Italie à *grands frais* (Satire VI, vers 588).

(3) *Zigeuner* et *Tsiganes* ne viendraient-ils pas de l'allemand *Ziege*, chèvre? Le bouc jouait, on le sait, un très grand rôle dans la sorcellerie et les sorciers passaient même pour l'adorer. Quoi d'étonnant que les *Gitanos* ou *Egyptiens* aient, comme leurs compatriotes de Mendès, rendu un culte au bouc et à la chèvre?



lequel la louve avait, disait-on, allaité Romulus et Rémus, subsistait encore au temps de Denys d'Halicarnasse, qui l'appelle le *Figuier sacré* (1). Plutarque signale près du cirque le *saint Cormier.* Un quartier de la seconde région de la ville portait, d'après Publius Victor, le nom d'*Arbor sancta;* une partie de la sixième région était appelée *Malum Punicum.* La région quatrième avait un Lotus planté, disait-on, par Romulus et qui chaque année se couvrait de sang pendant deux jours. « Il est un arbre plus ancien encore, dit Pline (2), mais dont on ignore l'âge; c'est celui qu'on appelle *Chevelu,* parce qu'on y suspend la chevelure des vestales. » Le même écrivain ajoute (3) : « Sur le mont Vatican est un Ilex plus vieux que Rome, auquel est attachée une inscription Etrusque en lettres d'airain indiquant que dès lors cet arbre était l'objet d'un culte religieux. »

2° Le Bois sacré. Varron signale à Rome le *Lucus Exquilinus;* Ovide signale dans ses Fastes le bois d'*Hélerne* et celui du mont Aventin, et il ajoute que le temple de Véjovis « était à l'entrée d'un double bois sacré. » Pline croit que Rome avait été d'abord entièrement couverte de forêts (4) et Varron pense que pendant les cent soixante-dix premières années les Romains n'eurent d'autres temples que leurs bois sacrés.

3° Le culte des eaux. On trouvait près de la porte

(1) Denys d'Halicarnasse, liv. III, ch. 21.
(2) Pline, XVI, 85.
(3) Id., XVI, 87.
(4) Id., XV, 10.

Capène la *fontaine de Mercure,* dont les eaux avaient la propriété d'effacer le parjure et le mensonge. Un des bassins de la ville se nommait le *lac de Ganymède*. Les fontaines avaient à Rome leur fête pendant laquelle on leur offrait des bouquets et des couronnes. « *Nullus fons non sacer*, » a dit Servius.

4° L'hypogée. « Les bergers ayant fait grand bruit, dit Denys d'Halicarnasse (1), la louve alla se cacher dans un bois sacré fort sombre et fort épais, qui était tout proche et dans lequel il y avait une roche creuse, d'où sortaient plusieurs sources. On prétendait que ce bois était consacré au dieu Pan; il y avait là effectivement un autel de ce dieu. Le bois ne subsiste plus, mais l'antre, d'où sortaient les sources, se voit encore. » Situé dans le Bois sacré de Pan et près de l'autel du dieu, cet antre ne pouvait guère manquer d'avoir un caractère religieux. Nous avons parlé plus haut de l'autel souterrain situé près du grand cirque ; le *trou de Curtius* se voyait au Forum près de la mare du même nom. Le mont Vatican tire probablement son nom de quelque ancien oracle, dont le siége a très bien pu être la crypte appelée *grotte Vaticane*. Enfin je ne puis m'empêcher de voir dans les catacombes de Rome des monuments analogues à celles de Cumes et aux labyrinthes de Crète et d'Egypte, monuments bien antérieurs au christianisme et où les premiers chrétiens n'ont fait que continuer l'usage de célébrer le culte et d'ensevelir les morts ;

(1) Denys d'Halicarnasse, liv. I, ch. 18.

Hìc spelunca fuit vasto submota recessu
Solis inaccessam radiis,

dit Virgile décrivant l'antre de Cacus, le Minotaure romain; n'est-ce pas là une des catacombes?

5° Le culte du taureau. Les murs du temple de Diane Aventine étaient garnis de têtes de bœufs. Ovide nous apprend au VI[e] livre de ses *Fastes* que les Romains avaient une fête nommée *Vitulatio* et une déesse nommée *Vitula;* ils avaient des *as* et des *quadrussis* qui portaient le bœuf (1). Le Minotaure lui-même figurait, d'après Festus, sur les enseignes des légions (2); enfin on connaît la légende de Cacus. Une des places de la ville se nommait *Forum Boarium,* dénomination qui, à mon avis, ne doit pas être traduite par *marché aux bœufs,* comme on le fait généralement. Rome avait son *marché au bétail* (campus pecuarius) qui n'était pas situé de ce côté. Ovide assigne une autre origine au nom de *Forum Boarium;* selon lui cette place tira son nom du sacrifice d'un taureau qu'y fit Hercule :

Hic ubi pars Urbis *de bove* nomen habet.

Nous approchons déjà de la véritable solution. Pline et Tacite nous apprennent qu'on voyait encore de leur temps au *Forum Boarium* un *taureau d'airain* (3) et le premier ajoute que c'était sur cette place que s'accomplissaient, même sous les empereurs, les sacri-

---

(1) Cabinet de la Bibliothèque Ste-Geneviève, par M. du Molinet.
(2) « Minotauri effigies inter signa militaria est. » (Festus).
(3) Pline, liv. XXXIV, 5. — « Igitur à Foro Boario, ubi æreum Tauri simulacrum adspicimus. » (Tacite, Annales, liv. XII, par. 24.

fices humains. Il me semble difficile de ne pas reconnaître la taurolâtrie dans tous ces faits (1). Le *Forum Boarium* était compris dans la huitième région dite *Forum Romanum*. Une question s'élève ici. Les Romains donnent aujourd'hui le nom de *Campo Vaccino* au *Forum Romanum* voisin du *Forum Boarium*, et cette place célèbre paraît avoir été appelée ainsi de tout temps en langue italienne; d'où vient ce nom? Le traduirons-nous aussi par *marché aux bœufs?* Les mots se refusent à ce sens; voici mon opinion. Les anciens

(1) J'oserai émettre ici la plus hardie de toutes les conjectures. Pausanias nous apprend que la ville taurolâtrique de Βοιαὶ (Laconie) passait pour avoir été fondée par *Enée* (Αἰνείας). D'après Conon, contemporain d'Auguste (Narration XLVII), Enée conduit par un bœuf, qui le suivait depuis le mont Ida, avait fondé à Brusiade une ville nommée Αἰνεῖα. A Rome, où le Taureau était également honoré, nous trouvons une troisième fois Enée comme fondateur de la ville. N'y a-t-il là que de fortuites coïncidences? Moloch, les deux taureaux d'Œetès, le taureau de Phalaris, celui des Cimbres et celui du *Forum Boarium* étaient tous d'*airain*; or Taureau d'airain se dit en latin *Taurus Œneus*. J'ose à peine tirer la conclusion et je l'oserais moins encore, si le siége de Troie et les événements qui en ont été donnés comme les conséquences, n'étaient généralement regardés aujourd'hui comme autant de fables. Si Rome a commencé par un sanctuaire taurolâtrique, elle eut cela de commun vraisemblablement avec Βοιαὶ, Cumes, Samarie, Colchos, Troie et Thèbes et certainement avec Dan et Béthel. Quelques anciens ont dit que Rome était fille de *Lucarie* et d'*Italus*; *Lucarie* est le Bois sacré: *Italus* est la même chose qu'*Œneas*. Les anciens assignaient à Enée *Caiète* pour nourrice; *Caiète*, nous l'avons vu, n'est autre chose que l'hypogée et dans un de ces hypogées sous Rome même, habitait Cacus, *fils de Vulcain*, moitié homme et moitié animal, comme le Minotaure et Moloch, et grand consommateur, lui aussi, de victimes humaines. Il semble aussi que l'expression *Pius Œneas*, qui revient si souvent et dans beaucoup de cas si peu à propos dans Virgile, a pu primitivement exprimer moins la *piété* d'Enée que la dévotion dont le dieu *Œneus* était l'objet. Enfin Enée, fondateur de Rome, de Brusiade et de *Boiaī*, assiste aussi à la fondation de Carthage, où Saturne, le dévoreur d'enfants, était déjà assimilé par les anciens à la divinité taurolâtrique de Tophet. Rappelons également le Crétois *Talos*, l'*homme d'airain*, autre *Œneas*.

n'honoraient pas seulement le taureau, mais encore la génisse. Io, Isis, Hathor étaient représentés sous la forme ou avec les attributs de l'animal femelle. « Inter vaccas populorum, » dit le Psalmiste et Osée ajoute (1) : « Vaccas Bethauen coluerunt habitatores Samariæ. » D'après Pausanias et Ovide, ce fut une *génisse* qui guida le fondateur de Thèbes. Le sanctuaire de Colchos avait deux idoles tauriformes ; étaient-ils de même sexe? A Βοιαί, le temple d'*Isis* était à côté de celui de *Serapis*. Il n'y a aucune invraisemblance à admettre que la vache a été honorée en même temps que le taureau et à côté de lui. Je place avec Pline et Tacite le *Taureau* au *Forum Boarium* et la *Vache-Sacrée* au *Campo Vaccino* qui y touchait. Cette dernière était probablement la déesse *Vitula*, que les Romains honoraient encore au temps des empereurs.

7° Le corps sacerdotal. Nous trouvons à Rome : le prêtre devin vivant en corporation (Haruspices, Augures) ; le prêtre poète (hymnes des Saliens et des frères Arvales) ; le prêtre savant, qui observe les phénomènes électriques, crée la jurisprudence et sous le nom de *Numa*, forme italique de Nomos, dicte la *loi*, institue les sacrifices et délimite les champs ; le prêtre architecte représenté par les *Pontifices ;* un indice du prêtre *Forgeron* dans la légende de la fabrication des douze *anciles* et dans le nom d'*Antre du Cyclope* que portait un quartier de Rome ; enfin le collége des prêtresses chargées d'entretenir le feu sacré (Vestales).

---

(1) Osée, ch. X.

8° Le centre. Pline compte trente-deux villes qui faisaient en commun leurs sacrifices sur le mont Albain ; on sait que Rome hérita de ce sanctuaire (1) qui se confondait avec celui d'Aricie. Sans parler du *Mille-d'Or*, qui est peut-être d'époque postérieure, Rome avait en outre le *Mont-Sacré*, sur lequel le peuple se retira certain jour, plus une *Voie sacrée* comme à Eleusis :

Ibam fortè *viâ sacrâ* sicut meus est mos

et le *Sacriportus* compris dans la quatrième région.

Je crois que Rome n'a été longtemps qu'une pure théocratie. A l'exemple de Minos, Rhadamanthe, Zamolxis, Mycérinus et Zoroastre, qui ont tous tiré leurs lois de l'*antre sacré*, Numa va consulter Egérie dans la caverne sainte (2). Florus dit que Fatua, femme de Faunus, annonçait l'avenir ; la mère d'Evandre était également prophétesse. D'après Plutarque et Denys d'Halicarnasse, Romulus lui-même n'était pas étranger à l'art de la divination. « Pendant que Romulus était, dit Plutarque (3), empêché à quelque sacrifice, parce qu'il était fort dévot, aimant à sacrifier aux dieux et qu'il s'entendait en l'art

---

(1) Pline l'anc., liv. III, 9.

(2) Le nom d'*Egérie* me paraît venir d'Ἀγείρω, *rassembler* et être la personnification des *féries* du mont Albain. Aricia (Ἀριχια) signifie à mon avis *la première demeure*. On y trouve οἰχια, *demeure* et une particule qui sous les variantes *ar*, *or*, *ur* marque dans diverses langues le commencement d'une action : *Aryens* (les premiers peuples?) *Arméniens* (les premiers hommes?) Ἀρχή (commencement); *Artémis* (la première déesse?); *origo*, *ordia* (commencement d'une chose); *oriens*, *ortus*, *arrha* (commencement de paiement); *Urall* (très ancien); *Ursprache* (langue-mère); *Ursache* (chose première, cause); *Urbild* (original); *Urwelt* (monde primitif), etc. L'histoire d'Albe et d'Aricie donne tout-à-fait raison à cette étymologie.

(3) Plutarque, Vie de Romulus, ch. VIII.

de deviner et prédire les choses advenir. » Denys d'Halicarnasse dit aussi que Romulus était « fort versé dans les choses religieuses (1). » Comme Achille, le fondateur de Rome était né d'une prêtresse; sa mère se nommait *Rhéa Sylvia* et aussi *Ilia*, trois noms sous lesquels se cachent des faits du sanctuaire primitif. Dans l'Enéide, le guerrier Ocnus a pour mère la prophétesse Mantô et l'Eridan pour père :

Fatidicæ Mantûs et Tusci filius amnis;

un autre guerrier, Virbius, était fils de la forêt d'Aricie :

Virbius, insignem quem mater Aricia misit
Eductum Egeriæ lucis.

Les Latins sont entrés plus timidement que les Hellènes dans la voie des personnifications, mais enfin les voilà pris sur le fait. Pour revenir à la prétendue mère de Romulus, *Rhéa* est la même chose qu'en Troade Καλλιρόη (la belle source) et le nom de *Sylvia* répond de même à celui d'*Idæa*, mère de Callirhoé et personnification du *Bois sacré*. Rhéa Sylvia s'appelait aussi *Ilia*; on trouve en Troade *Ilus* et *Ilion* (2). Est-ce à dire que les Latins ont emprunté tout cela aux Troyens ? Je ne le pense pas, mais nous savons qu'Aricie avait un bois sacré et une source médicinale, et les Troyens étant Pélasges comme les Romains et de même religion,

---

(1) Denys d'Halic., liv. II, ch. 17.
(2) Ἱλάω, *être propice*, all. heilen, *guérir*, angl. *heal*, même sens. La Normandie et le département de Seine-et-Marne ont deux fontaines druidiques nommées *St-Hellier* et *St-Hilier*. Un autre *St-Hellier* se trouve dans l'île de Jersey.

les mêmes faits et les mêmes noms ont pu exister dans les deux pays, sans qu'il y ait eu action directe de l'un sur l'autre.

Poursuivons cette recherche. Rome avait divers *arbres sacrés ;* il en était de même de tous les sanctuaires et nous pouvons nous passer des contes inventés par les anciens pour expliquer ces faits. Romulus ouvre un asile dans le *Bois sacré.*

> Hinc lucum ingentem, quem Romulus acer asylum
> Rettulit...

Tout sanctuaire était asile chez les anciens et les empereurs se virent même forcés d'intervenir pour diminuer le nombre de ces lieux privilégiés ; il n'y a donc là encore qu'un fait purement religieux. Romulus partagea la ville en trois tribus, dont l'une était celle des *Luceres* ou *Lucerenses ;* Plutarque fait venir *Luceres* de *Lucus ;* Festus nous apprend qu'on les avait appelés d'abord *Lucomedi.* « *Lucomedi* a duce suo Lucomo dicti, qui posteà *Lucerenses* appellati sunt. » Ce texte est très important pour nous en ce qu'il nous fait retrouver les *Lycomèdes* même en Italie. A mes yeux, les *Lucumonies* Etrusques, parmi lesquelles Rome a peut-être figuré au commencement de son histoire, n'ont été autre chose que des Etats théocratiques ayant pour chef-lieu le *Bois sacré* et pour magistrat, non plus le *Perse* ou le *Persona,* mais le *Porsena,* comme celui qui donna asile à Tarquin, avant que ce prince s'en allât mourir à Cumes, où la religion primitive florissait encore à cette époque. D'où vient le nom de *Quirites* que portaient les citoyens Romains? De *Curis* ou de *Kurinus?* J'y vois tout

simplement la forme latine de Κούρητες, nom par lequel les Crétois désignaient les jeunes gens (Κοῦρος, jeune homme) consacrés au service des dieux, service qui chez les anciens n'excluait nullement celui des armes. Pline nous apprend que ce furent les Curètes qui instituèrent la *danse armée* (1); Denys d'Halicarnasse les assimile aux *Saliens*. « En effet, dit-il, les Saliens, selon la force de ce mot traduit en grec, sont à mon avis la même chose que les *Curètes,* que nous appelons ainsi, c'est-à-dire *jeunes gens*, à cause de leur âge. » Les Curètes ou *Quirites* étaient la milice sainte et comme les *Lévites* des sanctuaires du mont Ida et de Rome (3).

### LIEU-SAINT.

Je place à *Lieu-Saint* (Seine-et-Marne) la *Media Regio totius Galliæ* du VI[e] livre des *Commentaires*. Les Gaulois ne publiaient pas leurs annales et tout ce que nous savons sur eux par les Grecs et les Romains tiendrait dans quelques pages; nos renseignements seront donc ici très incomplets et bien plus encore que pour la Grèce et l'Italie. Nous trouvons cependant à Lieu-Saint : 1° Le culte des eaux. Cette localité possède une fontaine dite de *Saint-Hilier*, dont les eaux guérissent la fièvre. Comme autrefois à la fontaine Castalie d'Antioche, les malades jettent encore aujourd'hui de la monnaie

(1) Pline, VII, 17.
(2) Denys d'Halic., liv. II, 18.
(3) D'après l'Eneide, les Romains plaçaient aussi en Crète le berceau de leur nation (*gentis cunabula nostræ*). Je crois de plus en plus à des ressemblances de race, de religion et de langue, et je suis porté à regarder tout le reste comme pure invention.

dans le bassin de la source, qui passe pour contenir un trésor.

2° Le culte des arbres. A dix pas de la fontaine Saint-Hilier, j'ai vu encore en 1861 un tronc d'arbre chargé de lambeaux d'étoffes. Ces chiffons sont censés aujourd'hui représenter la fièvre que chaque malade vient *clouer* contre le tronc, mais il est fort vraisemblable que la tradition s'est altérée par l'effet du temps et que le but premier était exclusivement d'honorer l'arbre, comme nous en avons vu plus d'un exemple.

3° Le centre sacré. Lieu-Saint est situé aussi exactement que possible et bien mieux que Chartres et Dreux, au centre de l'ancienne Gaule, qui avait pour limites, comme on le sait, les bouches de la Meuse et du Rhin, l'Océan, le pays Aquitanique et les Alpes Rhétiques. L'existence d'un sanctuaire à Lieu-Saint est attesté par diverses médailles Mérovingiennes et Carlovingiennes ayant pour légende : *Locus santus*, *Locus sanctus*, *Loco santo*, *Loco sancto;* le cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale a un très beau *Locus sanctus* en or. César dit que la *Media Regio* était *in loco consecrato;* le nom de *Lieu-Saint* est la traduction exacte de ces mots. A une lieue de cette localité se trouve *Seine-Port*, dont le nom latin (*Sacer Portus*) rappelle exactement la *Voie sacrée* et le *Sacriport* de Rome.

4° Le Bois sacré. Une médaille de Lieu-Saint paraît porter *Lucus sanctus* et on croit lire sur une autre *Lucus cinctus*. Lieu-Saint n'est qu'à un kilomètre de la grande forêt de Sénart (le bois des Sènes), forêt où les Ermites ont succédé aux Druides et qui a conservé

jusqu'à nos jours la réputation de sainteté. On s'étonnera peut-être de voir frapper des médailles Franques dans un tel lieu, mais les *Champs sacrés* des Gaulois paraissent avoir passé après la conquête dans les mains des empereurs, puis au même titre dans celles des rois Francs, qui y construisirent des maisons de chasse et des résidences royales, auxquelles un capitulaire de l'an 800 donne encore la qualification de *Luci*.

5° Le feu sacré. Il y a moins de trente ans encore, un grand feu était allumé chaque année à l'époque de la Saint-Jean au lieu nommé les *Quatre-Chemins*. Tout individu du bourg devait rapporter un tison au logis.

6° Le prêtre justicier. César nous apprend que les assemblées de justice se tenaient dans la *Media Regio*. *Lieu-Saint* a un territoire nommé la Justice, mot qui rappelle le *Dan* de Palestine, le *Dicœarchia* de Cumes, la *Montagne de justice* de Carnac et le Tsings-hog (hauteur de la justice) d'Upsal.

7° Le sacrifice humain. Adam de Brême nous représente comme tout couverts de sang les arbres de la forêt sainte d'Upsal.

Omnisque humanis lustrata cruoribus arbor

avait dit avant lui Lucain dans sa description du Bois sacré de Marseille. D'après une tradition toute spontanée de *Lieu-Saint*, les Druides ont longtemps habité la forêt de Sénart et le *tronc des chênes y était tout arrosé de sang*.

Tels sont les titres de *Lieu-Saint;* je ne pense pas

que Dreux et Chartres puissent en produire d'égale valeur (1).

### MOLAIN.

Molain (Jura) était le *Champ sacré* des Séquanes. On y trouve (2) : 1° La position centrale. La vaste forêt domaniale qui couvre la plus grande partie de ce pays s'appelle le *Moydon*, forme séquane de *Meadhon*, qui en Gaélique signifie la *Terre du milieu*. Le village de Molain est désigné par des chartes et des bulles de 1029, 1033, 1069 et 1120 sous les noms de *Mediolanum, Mediolain* et *Méolain;* or, on sait que *Mediolanum* signifiait le *Champ sacré du milieu*. Je crois avoir établi ailleurs que sept voies celtiques y aboutissaient. Ces voies s'appellent sur différents points *Chemins-Blancs, Vies-Blanches* et ce qui en est l'équivalent celtique, *Nozeroys*, tous mots répétés plusieurs fois dans la partie du Jura située vers Molain et que jusqu'à ce moment j'ai vainement cherchés ailleurs. Ces dénominations n'exprimaient-elles que l'état *poudreux* et l'aspect blanchâtre des chemins fréquentés par les charriots? Cachent-elles quelque autre sens? Je me bornerai à rappeler que dans l'antiquité les chemins étaient placés sous la protection de la religion. Apollon Ἀγυεὺς et Hermès y présidaient chez les Grecs, Mercure *Viati-*

---

(1) On m'a objecté que César place la *Media Regio in finibus Carnutum* et que *fines* signifie dans cet écrivain *territoire*. Ce mot a, j'en conviens, quelquefois ce sens dans les *Commentaires*; mais souvent aussi il doit être traduit par *confins*, par exemple, dans le paragraphe X du livre IV.

(2) J'insisterai peu sur ce sujet que j'ai traité dans deux mémoires spéciaux.



*cus* chez les Romains et Gwyon, que César appelle *Viarum atque itinerum ducem*, chez les Gaulois (1).

2° Le culte des arbres. Ce culte est attesté par divers territoires portant les noms de *Champ-du-Pommier,* dénomination que j'ai longuement discutée ailleurs.

3° Le Bois sacré. Plusieurs parties de la *Sylva Maydunensis*, qui couvre le pays de Molain, ont des noms tout druidiques. (*Bois Merlin, Bois du Prince Belin,* etc.).

4° Le culte des eaux. Nous n'avons ici qu'un nom; un étang du pays de Molain s'appelle *Clais-du-Patère,* c'est-à-dire, comme j'ai essayé de l'établir, *Enceinte du Druide*.

5° Le culte du taureau. Un nom ici encore et rien de plus jusqu'à l'heure présente. Le *Champ-du-Taureau,* situé près de Molain, touche à des territoires, qui tous portent des dénominations archéologiques : le *Patère,*

---

(1) Je crois que *blanc* signifiait aussi chez les anciens *saint, sacré*; voici du moins des mots qui s'accommoderaient pour la plupart de ce sens : les *albæ virgines* de Delphes, dont le nom ne vient peut-être pas du costume, le sanctuaire du mont *Albain*, la fontaine sainte de Tibur appelée *Albuna*, l'*Albula* ou Tibre, *Albion*, l'île sainte, foyer du druidisme d'après César; le navire Argô ('Αργὸς, blanc), le sanctuaire d'*Argos;* la vierge hyperboréenne *Argé* et le dieu *Argus*, les *Argæi*, simulacres que les prêtres jetaient chaque année dans le Tibre, l'*Argilète* qui touchait au temple de Janus, les *Argilles* (ἀργίλλας), nom que Strabon donne aux hypogées de Cumes, la mare de l'*Argilière*, un des lacs sacrés des Gaulois, l'Anglais Witness, serment, engagement *sacré*, si voisin de *Whiteness, blancheur,* le *Wittenagemot* (l'assemblée sainte?) etc. Tite-Live dit (I, 21) que Numa institua les sacrifices « dans des lieux appelés *argées* dans la langue des Pontifes. » *Chemin-Blanc*, *Vie-Blanche* et *Nozeroy* seraient alors les équivalents des *Via sacra* et des *Sacriportus*. Je traduis aussi *Argentoratum* (en Allem. Strasbourg, *la ville de la route*) par *Chemin blanc*.

*Clais-du-Patère, Champ-du-Pommier, Bois Merlin, Poumério*, *Champ Dolent* et les *Grands-Jeux*. D'après la tradition de *Malain*, qui s'appelait Mediolanum comme notre *Molain*, un *veau d'or* y est caché quelque part sous le sol. Notons bien qu'aucune fouille n'a encore été faite à Molain.

6° Les hypogées. Les principaux sont la grotte de Saint-Bilbalbô avec son *autel* qui n'a rien de commun avec les autels chrétiens, la *Baume-des-Saints*, celle de la Châtelaine, où d'après M. Rousset, ont été trouvés divers objets druidiques, la *Cave de l'Enclaye*, la *Combe du Biou*, les *Chambres de Montfoiron*, où les prêtres ont, dit-on, célébré autrefois leurs offices et la *Combe du Thiou*. Cette dernière dénomination ne se rattacherait-elle pas à θύω, *sacrifier* (1)? Les anciens sacrifiaient aux divinités infernales dans des lieux creusés à cet effet. (*In effossâ humo*).

7° Le corps sacerdotal. Indépendamment de la *Clais-du-Patère* et du *Patère* qui y touche, le Champ sacré des Séquanes a deux territoires portant le nom significatif de *Combe-au-Prêtre*, dénomination qui est l'équivalent des *Cumes* des anciens. Trois autres cantons s'appellent *Grange-à-la-Dame, Combe-à-la-Dame* et la *Dame-Ande;* la *Dame-Verte* de Pontdhéry passe encore aujourd'hui pour errer la nuit autour du village et nulle part la légende des *Vouivres* n'est plus vivace. Ces

---

(1) **Allons au devant de l'objection qu'on ne manquera pas de tirer de la différence des langues. On pourrait citer plus d'un autre exemple en Franche-Comté; je me bornerai à dire que dans le pays même de Molain les vieux chemins s'appellent des *Poires* (πόρος, chemin).**

*Dames* me paraissent n'avoir été primitivement autre chose que les prêtresses ou magiciennes gauloises.

8° Le Parc sacré. Nous avons vu que la plupart des enceintes étaient très vastes et qu'elles comprenaient un territoire réservé aux troupeaux sacrés. A peu de distance de Molain se trouve un territoire nommé *Bru-de-Corn*. *Bru* signifie *canton* en Gaélique et *Corn* veut dire *pâturage* à la fois en Gaélique et en Franc-Comtois.

9° La nécropole. Le pays de Molain est couvert d'innombrables sépultures, qui s'étalent par vastes groupes au bord de tous les anciens chemins aboutissant au Champ sacré. Je ferai ici spontanément une rectification sans que ma thèse, qui a été vivement combattue sur d'autres points, ait été attaquée de ce côté. J'ai attribué à une bataille les trente ou quarante mille tumulus, qui se pressent autour de Molain ; je crois encore qu'il y a eu là des combats, comme l'attestent les dénominations territoriales de *Champ de la Guerre, Champ des Piques*, *Champ de la Bataille* (Pretin) et *Champ de la Bataille* (Molain) ; mais une exploration plus complète de l'immense terrain recouvert par les Mottes (1) et surtout une étude plus approfondie des coutumes funéraires des peuples anciens m'ont amené à penser qu'une partie de ces sépultures pouvait prove-

(1) Une des lignes de tumulus n'a pas moins de vingt-cinq kilomètres de développement (d'Ardon à Pretin) et une autre dix-huit ou vingt (de Pontdhéry aux bois de Poligny). La nature de la forêt qui est très épaisse et très broussailleuse rend l'exploration singulièrement pénible et difficile. Je n'ai du reste rien à changer à ce que j'ai dit sur la direction de ces lignes.

nir d'une cause autre que le choc de deux armées. Il en coûte peu de se déjuger soi-même, quand on cherche la vérité plutôt que le triomphe d'une conjecture ou d'une opinion.

Nous avons déjà vu que les grands sanctuaires de Rome et de Cumes avaient d'immenses cimetières souterrains. « Les plaines riantes, qui passent pour la demeure des morts, dit Diodore de Sicile (1), entourent le lac Achérusia situé près de Memphis, environné des plus belles prairies et d'étangs où croissent le lotus et le roseau. Ce n'est pas sans raison que l'on place dans ce lieu le séjour des morts ; car c'est là que s'achèvent les *funérailles les plus nombreuses et les plus magnifiques*. Après avoir *transporté* les corps sur le fleuve et le lac Achérusia, on les place dans les cellules qui leur sont destinées. » De même les dépouilles des riches gallo-romains naviguaient sur le Rhône vers les *Aliscamps* d'Arles. « Les Celtes, dit M. Maury (2), aimaient à se faire enterrer dans ces sanctuaires ombragés par les hautes futaies des forêts ; ils préféraient ces lieux saints pour y déposer leur dépouille mortelle. » Le savant académicien cite à l'appui de son opinion des sépultures trouvées dans les forêts de Carnoet, Duault, Martigny-lez-Lamarche, et il ajoute (3) : « La contrée qui s'étend entre Kirkby-Moor, Heath-Waith, Woodland au nord du Lancashire et qui était jadis couverte de forêts, présente les reste sd'un vaste cimetière. » On

(1) Diod., I, 96.
(2) Maury, Hist. des forêts de la Gaule, page 163.
(3) Ibid.

a découvert dans le cercle de pierres de Tynrich (Perthsire), des cercueils en pierre et quatre grandes urnes remplies entièrement d'ossements calcinés (1). M. Carro, à qui j'emprunte ce dernier fait, regarde également notre Carnac comme une nécropole. M. de St-Amans dit qu'on a trouvé dans Stone-Hedge des ossements d'hommes et d'animaux à demi brûlés et il ajoute que les tumulus environnent de toutes parts cette enceinte fameuse (2). Cette coutume de faire transporter, même de loin, la dépouille des morts dans les sanctuaires, paraît avoir été de tous les pays et de toutes les religions et aujourd'hui encore les Juifs riches viennent de toutes les parties de la province d'Alger se faire inhumer dans le cimetière Israélite de cette ville.

Revenons maintenant à Molain. L'inhumation n'excluait pas la crémation chez les anciens. Les députés latins ayant demandé à Enée la permission d'*inhumer* leurs morts :

Ac tumulo sineret succedere terræ (3).

Enée leur répond qu'ils peuvent apprêter les bûchers ;

Nunc ite et miseris supponite civibus ignem.

J'ai trouvé des charbons au fond d'un des tumulus de Molain. Or dans un espace de six kilomètres le chemin celtique d'Alaise à Molain porte les trois dénomina-

---

(1) A. Carro, Mémoire sur les monuments primitifs, page 28.
(2) Lettres sur l'Angleterre, par M. de Saint-Amans, Lettre X, juillet 1802.
(3) Œneide, XI, 103.

tions de *Vie-aux-Morts* (l'Abergement-les-Thésy), *Chemin-des-Grillères* (Grange-sur-le-Mont) et *Pontdhéry;* ce dernier mot est presque absolument le même que les πύλαι ἠρίαι, par lesquelles on arrivait au cimetière d'Athènes et c'est précisément à Pontdhéry que commence une des grandes lignes de tumulus. A peine a-t-on gravi du côté du nord-ouest le plateau de Pretin qu'on rencontre en même temps et le commencement d'une autre ligne de tumulus et la dénomination de *Chemin-de-la-Mort* ou *Vie-de-la-Mort*. Même chose du côté du sud, où un territoire nommé *la Grillère* est également couvert de sépultures. Enfin nous trouvons vers le centre du *Champ sacré*, au milieu de tertres sans nombre, *Champ-de-la-Mort, Champ-des-Morts, Combe-de-la-Mort* et *Combe-aux-Morts*. Que de sanglantes luttes aient eu lieu autour du Champ sacré et dans l'enceinte même, il n'y a là rien que de fort vraisemblable, mais rien aussi n'est plus conforme aux coutumes funéraires des anciens que la translation des corps dans les enceintes sacrées (1). La presque totalité de ces tumulus a, il est vrai, à peu près les mêmes dimensions; mais qu'en conclure? Si d'une part cette égalité de dimensions semble rapporter ces monuments à une date unique, d'autre part on comprendrait moins

(1) Consulté par moi sur cette question, notre illustre historien M. Henri Martin, a bien voulu me transmettre les renseignements suivants : « Qu'il y ait eu chez les Celtes des lieux sacrés pour les morts, des nécropoles où on venait se faire enterrer *de fort loin*, cela est plus que probable, à peu près certain, dirai-je. Les fameux cercles de Stonehenge ou plutôt Côr-gawr et d'Abury ont pour moi ce caractère, vu les vastes tumulus qui entourent de loin les cercles du sanctuaire. » (Lettre de M. Henri Martin à Ch. Toubin, 18 mars 1863.)

aisément qu'on eût pu, à la suite d'une mêlée aussi gigantesque, opérer l'inhumation d'une manière régulière et uniforme. Quoi qu'il en soit, voilà le problème et sous ses deux faces ; des fouilles seules pourront le résoudre.

---

# TABLE DES MATIÈRES.

**Essai sur es sanctuaires primitifs et sur le fétichisme en Europe, par Ch. Toubin.**



**Essai sur les temps anciens.**

PREMIÈRE PARTIE.



SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.



FIN.

Besançon. — Dodivers et Ce, imp. de l'Académie, Gr.-Rue, 42.

